

---

HORACE VAN OFFEL

LA PASSION  
MEXICAINE

ROMAN

---

---

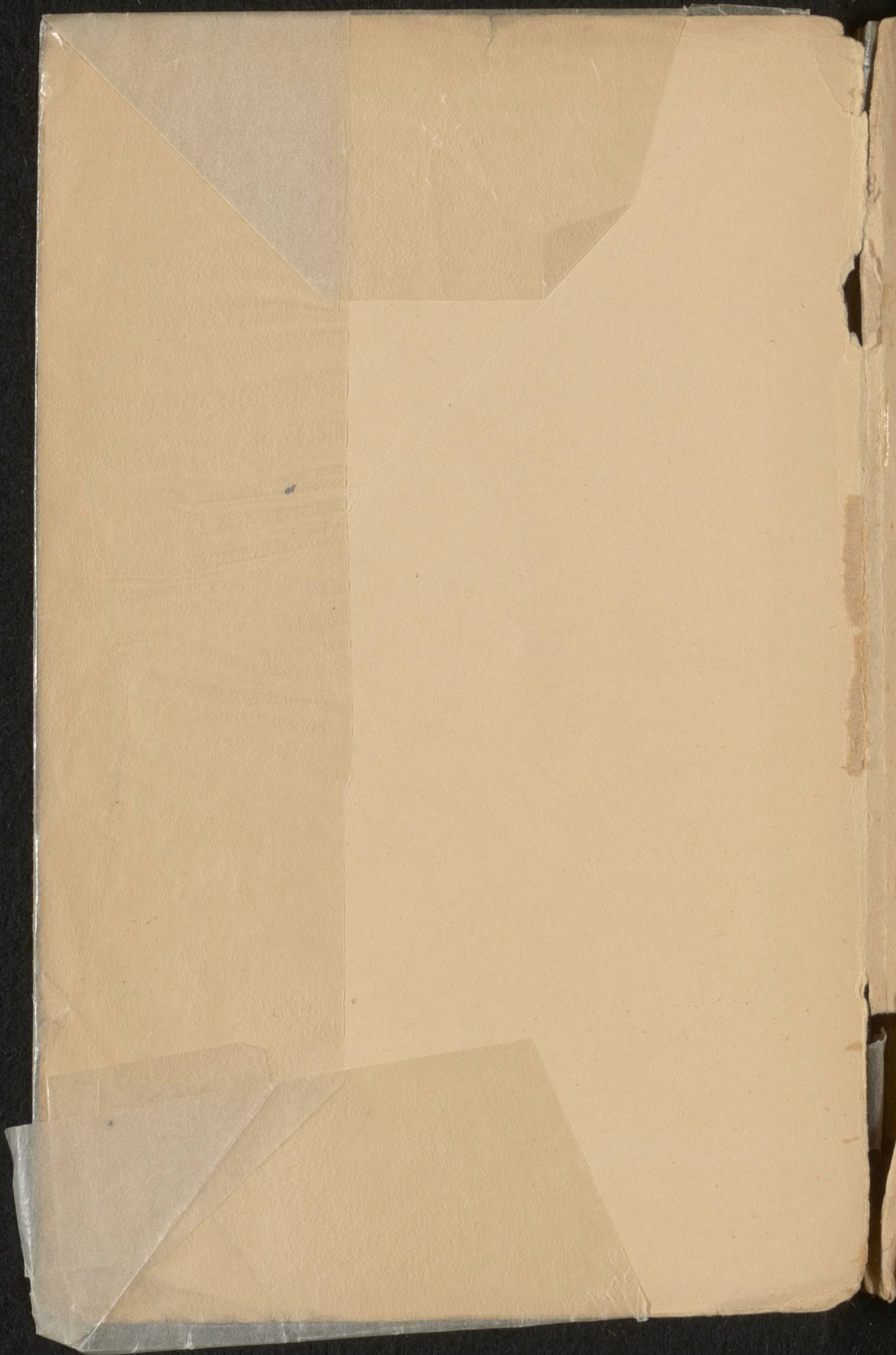
---

ÉDITIONS DES PORTIQUES

---

S. P.



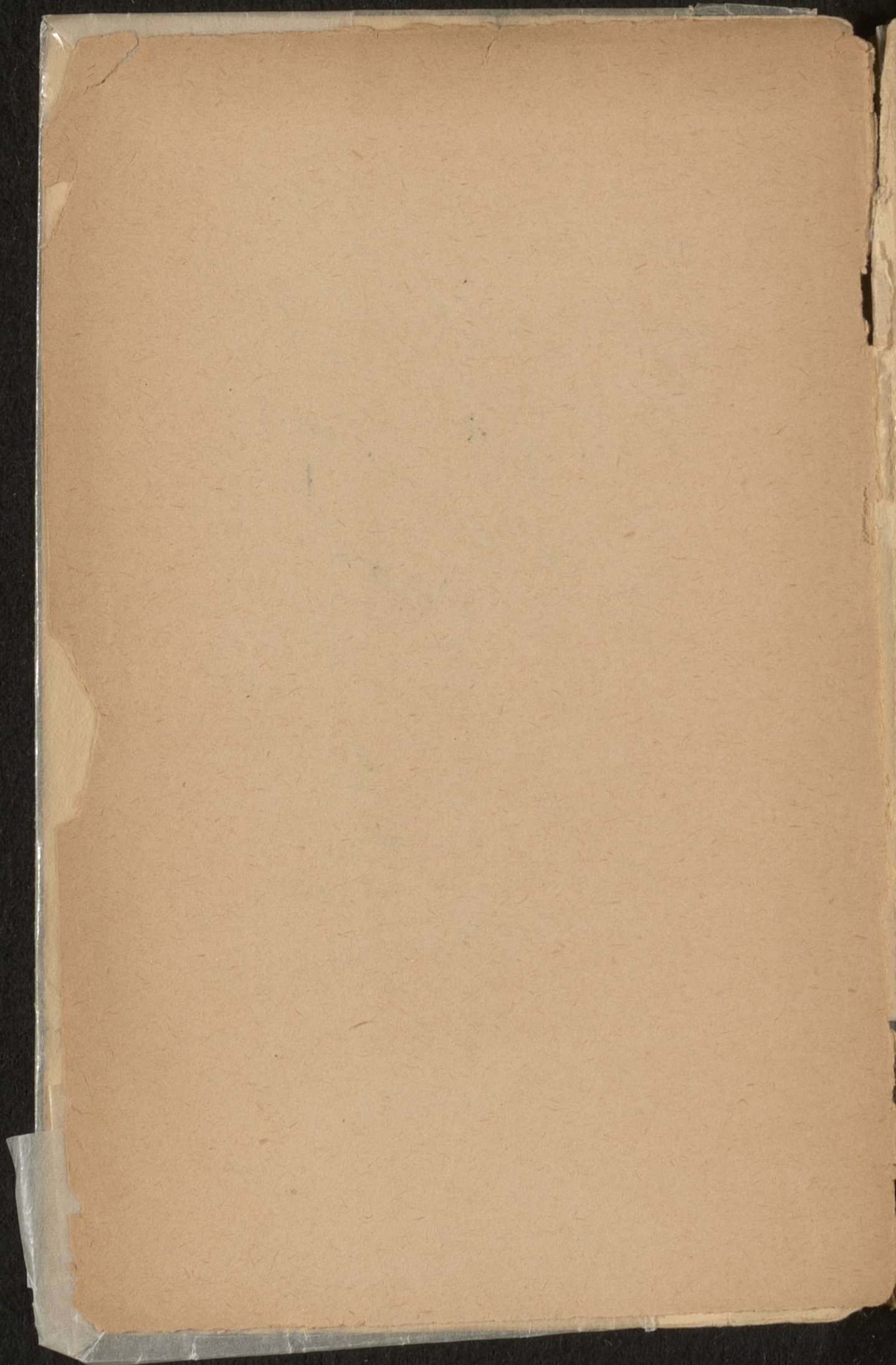




G. P. Roy.  
 Gre'gor  
 Dichter en Vriend!  
 Blijft leven...  
 Horae.









MLA

31265

La Passion mexicaine



## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

<i>Le Jongleur d'Épée</i> .....	1 vol.	Edit. des Portiques,	Paris
<i>Le Chemin de Ronde.</i>	—	—	—
<i>L'Exaltation</i> .....	1 vol.	A. Michel, édit.,	Paris
<i>Le Secret de Rubens</i> .....	—	—	—
<i>Sylvia et le Cremnolate</i> ..	—	—	—
<i>La Terreur Fauve</i> .....	—	—	—
<i>Le Peintre Galant</i> .....	—	—	—
<i>Le Tatouage Bleu</i> .....	—	—	—
<i>Le Don Juan Ridicule</i> ....	—	—	—
<i>L'Oiseau de Paradis</i> .....	—	—	—
<i>Suzanne et son Vieillard</i> ..	—	—	—
<i>La Dépouille du Lion</i> ....	1 vol.	Ed. Cosmopolites,	Paris
<i>Le Roi de la Jetée</i> .....	—	—	—
<i>Le Chevalier de Batavia</i> ..	1 vol.	Lib. des Champs-Élys.	
<i>Le Casse-Tête Malais</i> .....	—	—	(Paris)
<i>Les Deux Ingénus</i> .....	1 vol.	Bernard Grasset,	Paris
<i>Les Enfermés</i> .....	1 vol.	M. Boogaerdt,	Rotterdam
<i>Une Armée de Pauvres.</i>	—	—	—

### CONTES ET NOUVELLES

<i>Le Retour aux Lumières</i> ..	1 vol.	Lamberty,	Bruxelles.
<i>Le Sortilège des Souvenirs.</i>	1 vol.	Lemarget,	Paris.
<i>La Rose de Java</i> .....	1 vol.	Renaissance du Livre.	
<i>Le Pinceau d'Or</i> .....	1 vol.	L'Eglantine,	Bruxelles.
<i>Contes</i> .....	—	—	—
<i>Les Nuits de Garde</i> .....	1 vol.	A. Michel,	Paris.

### THEATRE

<i>Une Nuit de Shakespeare.</i>	}	Editeurs divers.
<i>L'Oiseau Mécanique</i> .....		
<i>Les Intellectuels</i> .....		
<i>La Victoire</i> .....		



HORACE VAN OFFEL

La Passion  
mexicaine

ROMAN



ÉDITIONS DES PORTIQUES  
144, Avenue des Champs-Élysées, 144  
PARIS



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET  
OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES  
SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA  
NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ET  
16 EX. SUR VÉLIN PUR FIL  
LAFUMA, NUMÉROTÉS DE I  
A XVI (HORS COMMERCE).

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Copyright by Editions des Portiques 1932

Printed in France.



A Beverloo, dans une des avenues du camp, on voit une stèle élevée à la mémoire des légionnaires tombés au Mexique. Le monument est entouré de sapins funèbres. Sur son socle, un aigle de bronze déploie ses ailes et mord un serpent. La réunion de ces emblèmes blesse l'œil et ne répond point à l'habituelle noblesse des figures héraldiques. On dirait qu'ils symbolisent l'âme d'un peuple pervers.

Quand j'étais fantassin, je m'arrêtais souvent en cet endroit pour lire les noms obscurs, gravés dans la pierre. Déjà je méditais d'écrire et de consacrer un de mes récits à ces soldats oubliés.

En ce temps, j'avais l'occasion de puiser des



---

témoignages aux sources mêmes. Nous comptions des « Mexicains » parmi nos officiers et nos vieux sergents.

C'étaient, pour la plupart, des têtes brûlées, des hommes à longue barbe et à petite cervelle. A Tacamboro, à Loma, à Morelia, dans le Michoacan et jusqu'aux rives du *Rio del Norte*, ils se firent décimer bravement, mais sans profit pour personne. Leur stratégie se bornait à l'embuscade et à l'assaut à la baïonnette.

Plus tard je trouvai des souvenirs du Mexique au Musée de l'Armée, dont les premières collections furent exposées en 1912,

Nous avions là, dans le bric-à-brac des vieux shakos, bicornes, bonnets à poil, sabretaches, cuirasses et panoplies, un buste de l'Impératrice Charlotte, un daguerréotype de Bazaine, une tenue de voltigeur — tunique à brandebourgs blancs — une tenue de grenadier — brandebourgs rouges — un costume de cantinière et la photographie de l'Empereur couché dans son cercueil.



---

Ce document unique — jamais je ne l'ai vu reproduit fidèlement — est en désaccord avec tous les tableaux qui représentent le supplice de Maximilien : le cadavre est en uniforme et chaussé de grandes bottes.

Avant de me mettre à la besogne, il fallait lire les ouvrages de mes devanciers. Comme tous les sujets tirés de l'Histoire, l'expédition du Mexique a donné un ouvrage original pour cent copies. Les derniers auteurs répètent les premiers et ceux-ci sont souvent aveuglés par les mirages et les partis pris de la politique. Dans ce concert de mensonges Emile Olivier donne le ton, à *la légère*, comme il en avait l'habitude. Il nomme le péon Juarez un homme de Plutarque et Maximilien d'Autriche un aigrefin.

Il me fallait des témoignages plus probes et moins intéressés. Dans les boîtes des bouquinistes bruxellois, je mis la main sur quelques livres rares, n'ayant été imprimés qu'une fois et à peu d'exemplaires, tels que les souvenirs du lieutenant Walton, des capitaines Schry-



maekers et Loiseau, du général Arellano, un des derniers défenseurs de Queretaro.

Mais la manière d'utiliser ces documents, à mesure qu'ils s'accumulaient, se précisait de moins en moins dans mon esprit.

L'histoire fournit quelques sujets de tragédies, de romans tout faits dont jamais personne n'a tiré un bon roman, une bonne tragédie. En ces sujets, la vérité paralyse l'imagination et l'imagination trouble la vérité. Le modèle est trop parfait, il dérouté le peintre. Au lieu de l'œuvre vivante qu'il espérait, il ne produit qu'un morne devoir de style, un froid morceau de rhétorique.

Non, le roman historique n'est plus possible quand les personnages réels, qu'on est forcé d'y introduire, en sont les héros et qu'il faut leur prêter des actions et des paroles supposées. Cela crée une intolérable confusion des genres.

Je noircis plusieurs centaines de pages avant de me rendre à cette évidence. Un autre que moi se serait peut-être contenté de mes



ébauches, à la mode d'aujourd'hui; mais je me pique de charité envers mes lecteurs : je ne veux pas leur servir ce que je n'aime pas qu'on me serve. Aussi finis-je par renoncer à mon projet, peut-être le premier de mes projets littéraires.

C'est alors que je fus présenté au général l'Ecuyer d'Alain. Le général m'estimait comme écrivain et ma qualité d'ancien soldat me recommandait à sa bienveillance. Il avait combattu au Mexique et me demanda le premier si je n'avais jamais songé à écrire sur cette campagne. Quand je lui eus parlé de mes recherches et de mes déboires, il hocha la tête.

— Revenez me voir, me dit-il. Je dois réfléchir d'abord, consulter mes papiers. J'ai autrefois composé un récit pour me justifier, auprès d'une personne qui m'était chère. Ce récit n'a jamais été achevé ni envoyé. Il se peut que je le retrouve. Je ne garantis rien. En tout cas revenez; pas trop tard, j'ai quatre-vingt-sept ans. A cet âge...

Je retournai chez le général plusieurs fois



avant qu'il se décidât. Il me montrait ses vitrines où étaient rangés quelques souvenirs, armes et reliques, un portrait de son père en colonel du Premier Empire, le sien à vingt ans, en officier des guides, ancien uniforme avec épaulettes d'argent et plastron amarante, des miniatures de la princesse Charlotte, du duc de Brabant et du comte de Flandre.

— C'est le commencement, expliquait le général. Sans cela on n'y comprend rien.

Enfin un jour il me remit un gros cahier.

— Voici l'histoire, dit-il. Emportez et lisez. Si ces pages vous plaisent, servez-vous-en. Mais, sur l'honneur, je vous recommande de ne rien dire, dans l'ouvrage que vous en tirez, qui puisse offenser la mémoire de l'Impératrice Charlotte. De son vivant, elle a connu toutes les trahisons; moi-même, son ami d'enfance, son frère d'élection, j'ai péché contre elle. C'est assez.

L'Ecuyer d'Alain courba le front et je vis couler ses larmes.

— Oui, je pleure, dit-il. Il y a soixante ans



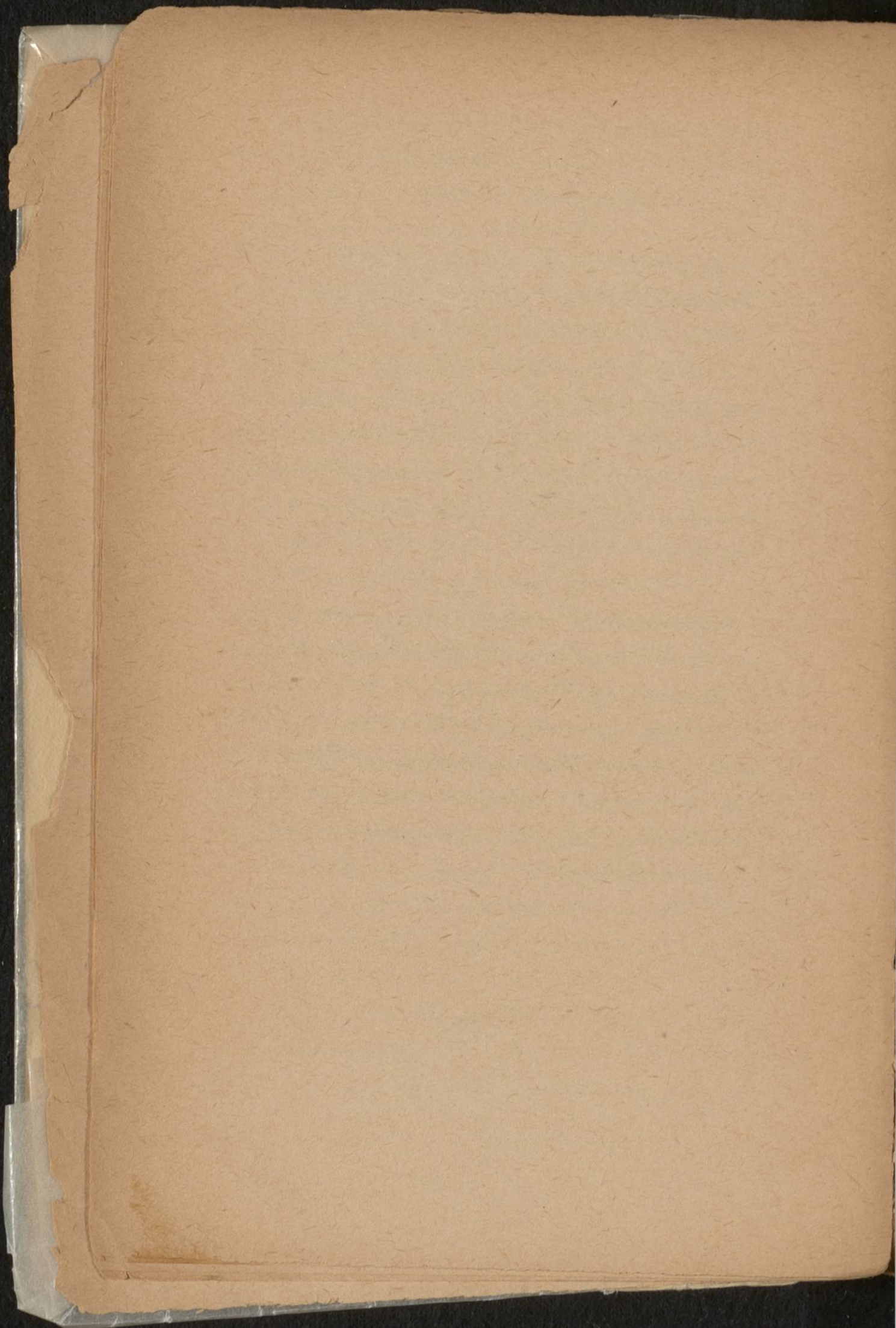
que je pleure et j'ai encore des larmes pour Charlotte. Lisez, vous saurez pourquoi.

Le général releva la tête :

— Oui, il vaut mieux que mon témoignage reste. J'ai confiance en vous. Un vieux brisquard, même tombé dans les lettres, sait toujours ce qu'il doit à ses frères d'armes, au drapeau et à la famille royale. Rompez et marchez droit.

Voilà comment je devins dépositaire du manuscrit qu'on va lire. Je n'y ai introduit que les changements nécessaires à la clarté du récit. Bien entendu, je n'ai raconté de mes entrevues avec l'Ecuyer d'Alain que l'essentiel, afin d'épargner au lecteur une trop longue introduction. Nul n'aime les préfaces, moi pas plus que les autres.







## II

Quand mon père, le général l'Ecuyer d'Alain, était en humeur de rire — cela arrivait souvent — il se nommait lui-même le déserteur sans vergogne. Ce beau sobriquet faisait allusion aux malheurs de sa patrie qui l'obligèrent, pendant qu'il gagnait ses grades le sabre au poing, à changer de camp à chaque promotion. Il était capitaine à Austerlitz, dans les hussards hongrois, chef d'escadron à Eylau avec Napoléon, colonel à Saragosse et général hollando-belge à Quatre-Bras.

En 1830 il en avait assez et vivait dans la retraite, à Bruxelles, n'attendant plus rien des événements ni des hommes. Mais les volontaires brabançons vinrent le tirer de son hôtel,



le suppliant de se mettre à leur tête pour « courir sus » — comme ils disaient — aux Hollandais. Mon père accepta. C'était jouer un tour à la Sainte Alliance, qu'il ne portait pas dans son cœur depuis Waterloo, où il avait vu tomber tant de ses anciens camarades.

En 1831, dans l'espoir de servir un drapeau qui était enfin vraiment le sien, il alla à la rencontre de Léopold de Saxe Cobourg, débarqué d'Angleterre à Calais et élu roi des Belges par le congrès national.

Léopold fit bon accueil au général l'Ecuyer d'Alain. Il s'occupa tout de suite d'organiser l'armée. Mais les Belges, qui avaient eu facilement raison d'un poignée d'invalides et de mercenaires démoralisés, ne craignaient plus rien et se croyaient de taille à défier l'Europe. Pendant que les bavards du Parlement faisaient des discours, le roi de Hollande rompit l'armistice et jeta quarante mille hommes de troupes fraîches dans nos provinces, plus une réserve de quarante mille gardes communaux.



---

En outre, il tenait les citadelles d'Anvers et de Maestricht.

A cette attaque brusquée, l'armée belge pouvait à peine opposer vingt-cinq mille recrues. Aussi le moins qu'on en puisse dire est qu'elle battit en retraite éperdument.

Léopold manqua d'être tué à Bautersen, près de Louvain, et mon père fut blessé à ses côtés. Le roi, qui s'était chauffé à d'autres boulets, ne perdit pas son sang-froid. Il était seulement préoccupé de garder un pont, jusqu'à l'arrivée des troupes de secours envoyées par Louis-Philippe.

— Sire, lui conseilla mon père plus jovial que jamais, asseyons-nous dessus. Les fuyards n'oseront tout de même pas nous renverser et nous passer sur le ventre!

Ce stratagème qui réussit fit rire le roi aux larmes. C'est ainsi que mon père devint l'ami de son souverain.

En 1832, Léopold épousa Louise-Marie d'Orléans. Une année plus tard mon père conduisait à l'autel Aurore de Maldeghem qui fut



ma mère. Elle mourut en me mettant au monde. C'est dans ce cruel malheur qu'il faut voir l'origine de ma singulière destinée.

Un matin, j'étais encore un tout petit garçon, mon père me fit habiller avec soin. Nous montâmes en calèche. Le général était accompagné de son aide de camp et en grand uniforme, avec son habit brodé d'or, ses grosses épauettes, son écharpe et ses décorations. Nous sortîmes de la ville par une avenue, tracée le long d'un canal, où dormaient des péniches. Nous pénétrâmes dans un parc, puis dans un salon. Là, nous attendait une belle dame, vêtue de satin bleu. Elle m'embrassa et me prit sur ses genoux : c'était la reine.

Louise-Marie voulait donner un compagnon de jeu à ses enfants. Elle m'avait choisi à cause de l'amitié qui liait le roi à mon père et aussi parce que j'étais orphelin, perdu dans la grande maison du général, toujours encombrée, comme une caserne, de soldats et de chevaux.

Je fus élevé avec les princes et je grandis



avec eux, sans me douter pendant longtemps qu'il y avait un abîme entre leur condition et la mienne. La vie des souverains, toute simple dans leur privé, explique mon erreur. D'habitude ils séjournèrent au château de Laeken. En été on voyait souvent la reine assise sur un banc du parc, comme une bourgeoise dans son jardin, en compagnie de sa fille Charlotte. Pendant que Louise-Marie brodait, Charlotte apprenait ses leçons; car elle voulait plaire au roi qui désirait qu'elle fît d'aussi bonnes études que ses deux frères. Autour d'elles tout était tranquille, dans le parfum des fleurs et des feuilles, à moins qu'on ne fût à l'heure où nous apprenions l'exercice, les princes et moi, sous la direction d'un sergent des grenadiers. Alors la voix du brisquard faisait retentir les futaies, et Charlotte riait en nous voyant manœuvrer sur les pelouses, marquant le pas comme des conscrits.

J'ai entendu dire maintes fois que Charlotte avait les traits un peu lourds des Bourbons. C'est possible. Mais en ce temps je trouvais



qu'elle ressemblait à son père. Je la comparais aux portraits de jeunesse — il y en avait plusieurs au château — où Léopold de Saxe Cobourg-Gotha était représenté en colonel russe ou en feld-maréchal anglais, avec ses cheveux peignés en coup de vent, appuyé sur son sabre turc, dans une attitude romantique et belliqueuse. Charlotte avait son visage fier, son regard attentif, un peu fixe et qui devenait tout noir quand on la chagrinait.

Délivrés du maniement d'armes, nous accourions. La reine nous calmait d'un geste, nous grondait doucement et nous recommandait d'avoir bien soin de nos jolis uniformes. Elle avait appris l'économie à la cour du roi son père.

A cette heure matinale, il arrivait que le roi vînt nous surprendre. Son habit d'intérieur, sans ornements ni insignes, semblait encore grandir sa taille imposante. Il restait un moment immobile, comme pour mieux nous contempler. Notre groupe, réuni dans un berceau de verdure, formait un tableau de famille qui



eût fait la fortune d'un peintre courtisan. La reine avait un visage calme et doux, des yeux tristes, d'un bleu très tendre. Ses cheveux étaient si fins, si bien coiffés, qu'on eût dit de la soie blonde, roulée en longues boucles anglaises sur les doigts prestes des fées. Le comte de Flandre lui ressemblait et son air candide s'opposait à la gravité étudiée du duc de Brabant, déjà imbu de sa dignité d'héritier présomptif. Quant à Charlotte, elle animait l'ensemble par la vivacité de ses gestes et la grâce de ses parures : ses robes de mousseline ou d'organdi, ses bas blancs et ses petits souliers de satin ou de cuir mordoré.

Le roi s'asseyait au milieu de nous. Il tirait de sa poche une passementerie, un galon, une dragonne, une épaulette et se mettait à parler. Il aimait à parler de son jeune temps, lorsqu'il n'était encore qu'un cadet de famille et que Napoléon Bonaparte mettait le feu à l'Europe. Il l'avait combattu à Bautzen et à Lutzen. A Dresde il couvrit la retraite des Alliés avec ses cuirassiers. En 1814, il fut dési-



gné pour renforcer Blücher, pendant la campagne de France. Il disait :

— « Les Français reculaient pas à pas, mais parfois ils se retournaient et nous culbutaient d'un furieux coup de boutoir. Alors, sur l'horizon enflammé par la lueur des torches et des coups de canon, nous voyions surgir les hauts bonnets à poil de la vieille garde et le petit chapeau funèbre de Napoléon. Ah! l'Empereur était un grand homme, malgré tout. Il avait de grandes idées, mais les grandes idées ne mènent pas le monde.

Ainsi le roi déroulait ses souvenirs, en même temps que le fil d'or suspendu à ses doigts. Il nous parlait de l'art de régner. Il enseignait qu'il ne faut point contrarier les penchants ni les coutumes d'un peuple : on ne change pas le caractère d'une nation. Il citait les Belges en exemple, réputés intraitables et qui sont les gens les plus dociles du monde, pourvu qu'on les laisse libres d'aller à la brasserie, de se réunir en sociétés, de manifester et de faire du bruit quand ils en ont envie.



Quelquefois nous accompagnions la reine à Bruxelles, pendant ses visites de charité. Louise-Marie se croyait bien déguisée quand elle jetait un manteau sur ses épaules et marchait à pied dans les ruelles de la ville basse. Nous reculions d'effroi à l'aspect des taudis où il fallait pénétrer. Plus d'une fois j'ai senti trembler la main de Charlotte dans la mienne, en gravissant les marches d'un escalier obscur. Nous trouvions les pauvres couchés sur de la paille, comme au théâtre dans les mélodrames. Le feu éteint, la miche de pain noir, le crucifix et son rameau bénit au mur, tout était préparé, mis en scène pour nous recevoir. La bonne reine, dans ce décor poussé au sinistre à dessein, apparaissait comme l'ange sauveur des images populaires.

J'aimais la joie et les fanfares de la fête nationale. Bruxelles devenait tricolore. La flamme rouge, jaune et noire des étendards se tordait aux balcons, aux fenêtres, à la pointe des plus hautes tours. Je m'étonnais de ne pas figurer avec mes petits amis dans la cavalcade du



*Te Deum.* Des postillons en habit rouge conduisaient les carrosses, plus pompeux que ceux du marquis de Carabas et de Cendrillon, avec leurs rangées de laquais galonnés d'or et leurs gros cochers à perruque poudrée. Le roi, la reine, Charlotte, Léopold et Philippe saluaient la foule, les cloches sonnaient, les tambours battaient *aux champs*, les musiques jouaient la *Brabançonne*. On tirait du canon et les chevaux piaffaient sur un tapis de fleurs. Un escadron de guides, coiffés du lourd colback en peau d'ours, ouvrait et fermait la marche. Des officiers généraux galopèrent aux portières, l'épée à la main.

Dans la perspective des avenues, les chasseurs de Chasteleer alignaient leurs tuniques vertes, leurs guêtres blanches, leurs yatagans et leurs chapeaux ronds à plumes de coq. C'était magnifique!

Pendant la kermesse, le roi recevait une délégation des anciens combattants de 1830, tous en sarrau bleu et en bonnet d'astrakan. Alors j'étais de la partie. Nous allions au Sablon pour



assister à l'ouverture du jeu de balle ou du tir à l'arc. Ensuite nous étions reçus à l'Hôtel de Ville, par le bourgmestre et par MM. les échevins. Nous admirions le défilé des écoles, des guildes et des figures grotesques de l'Omme-ganck, les géants, le cheval Bayard, la Roue de la Fortune. Quand passaient les orphelines, toutes vêtues de noir, Charlotte pleurait. Un sombre pressentiment pesait déjà sur son âme.

D'année en année la vie changeait d'aspect. Bruxelles étendait ses faubourgs, devenait plus riche, plus moderne. On inaugurait des monuments, des écoles, des gares de chemin de fer; le peuple ne se lassait pas d'acclamer son roi courageux, sa bonne reine. Quel plaisir de régner!

Une grande affection m'unissait aux princes. Jamais Philippe ne m'a nommé autrement que son bon Daniel. Déjà nos amusements préférés dévoilaient les secrets de notre caractère. Le duc de Brabant a toujours aimé les récits de voyages, pleins de continents perdus et d'îles mystérieuses. Il exaltait l'imagination, déjà si



vive, de Charlotte en lui lisant des chapitres du *Tour du Monde* et des *Naufrages célèbres*. Philippe rêvait d'être artiste ou savant. Il avait un éloignement profond pour le pouvoir. Charlotte, au contraire, semblait née souveraine. Son front pur, légèrement bombé, était taillé pour porter la couronne. Pas un graveur de médaille ne l'aurait aperçue sans songer aussitôt à graver son profil altier dans un métal inaltérable.

Son éducation avait été fort soignée, tout le monde s'en était mêlé : le roi, la reine, les dames d'honneur, le père Rédemptoriste Dechamp, depuis archevêque de Malines. Mais au temps où j'en suis Charlotte n'était encore qu'une fillette. Malgré la gravité de son maintien en public, elle redevenait elle-même, simple, ingénue, un peu espiègle, quand nous courions ensemble sous les ombrages de Laeken. Elle inventait des jeux imités de ses livres préférés, la *Vie des Saints*, les *Contes de Fées*. Dans le domaine royal, où nous étions prisonniers, loin des hommes vivants, du



monde tel qu'il est, ces histoires nous semblaient véridiques : les miracles de Dieu aussi bien que les enchantements des bons et des mauvais génies. Nous vivions dans un décor d'images d'Epinal, dans un palais entouré d'un parc sans fin, avec des Gardes veillant à l'entrée des chemins défendus. Charlotte voulait s'enfoncer dans le désert, y construire un ermitage ou habiter une caverne, comme Geneviève de Brabant. Parfois elle se couchait sur un banc, à l'ombre d'une statue qui avait le doigt posé sur ses lèvres fermées.

— Va, disait-elle, va loin. Pars pour un long voyage, va à la guerre. Quand tu reviendras je m'éveillerai et je dirai : « Que tu as été long à venir ! »

La dernière fois que nous jouâmes ainsi, notre jeu se dénoua d'une façon inattendue. Depuis la maladie de la reine et son départ du château, tout y était à l'abandon. Le roi s'enfermait chez lui et ne recevait plus personne. Les serviteurs, qui avaient la tête perdue, négligeaient de nous surveiller, ainsi qu'ils en



avaient la charge. Nous ne nous en plaignions pas, car nous étions loin de savoir qu'un grand malheur nous menaçait. A Ostende, Louise-Marie cachait son mal et se mourait toute seule, sans crier, pour ne pas effrayer les siens ni son peuple. Non, nous ne savions rien de cela.

— Va, me dit Charlotte.

Elle venait de cueillir les dernières roses d'un parterre dévasté par les autans. Jamais son front ne me parut plus obstiné, ses yeux plus voilés d'ombre qu'en ce jour.

— Va...

Nous étions dans un endroit délaissé du parc, envahi par les mûriers, sur une hauteur. Entre les cèdres noirs, j'apercevais une vallée, des rangées de peupliers penchés comme des épis, des toits roses et des collines, dont les gradins pourpres et mauves se perdaient dans l'azur du ciel. Charlotte arrangeait autour d'elle les volants de sa robe de mousseline.

— Va, va loin...

Je m'enfonçai dans le taillis. Les branches



mortes criaient sous mes pas. Les dards des mûriers s'accrochaient à mes vêtements. Plus je luttai contre les plantes hostiles, plus elles resserraient leur étreinte. Était-ce un sortilège? Le jeu devenait trop réel, au point que j'eus tout à coup peur et que je voulus sortir de là. Mais quand je revins à l'endroit où ma princesse devait m'attendre, elle n'y était plus.

Il est des souvenirs et des songes qui ne veulent pas s'effacer de notre mémoire. Sont-ce des signes du destin? A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, je n'ai qu'à clore mes paupières pour revoir ce banc vide, ces roses effeuillées sur le sol, comme les fleurons d'une couronne brisée, et cette divinité inconnue qui tient son doigt sur sa bouche fermée.

Ce même soir Charlotte partit pour Ostende, avec le roi et ses frères. Il vint des jours lugubres. Tout le pays était en deuil et les cloches sonnaient le glas. On disait que la reine était morte.

Mon père me mit au collège et je n'entendis plus parler des princes que de loin en loin. Un



jour que j'étais en vacances je revis Charlotte, dans la calèche royale, allant au théâtre de la Monnaie. La princesse avait alors treize ans et elle était assise à côté du roi, à la place de la reine disparue. Elle saluait gravement la foule.

— Pauvre enfant, murmura mon père. On lui impose des devoirs qui sont au-dessus de ses forces et de son âge.

J'entrai à l'école militaire trois ans plus tard. J'étais content de porter l'uniforme d'officier, mais ma joie fut traversée par l'annonce des fiançailles de Charlotte et de Maximilien d'Autriche. Quoi, on la mariait déjà? Cela me parut une profanation.

Je fus nommé sous-lieutenant aux Guides, le régiment de Philippe. Alors les fleurs funèbres de l'oubli auraient pu croître sur mes souvenirs innocents. Mais, par un privilège attaché à leur état, les soldats oublient rarement leur enfance. Il y a là comme un instinct secret qui les protège contre les duretés de la discipline et de la vie des camps.

Le général l'Ecuyer d'Alain mourut en 1858.



---

Le comte de Flandre avait de la mémoire. Il m'appela près de lui et me choisit comme officier d'ordonnance. Ainsi je me retrouvai brusquement à mon point de départ, au château de Laeken, encore hanté par le fantôme de Charlotte. A chacun de mes pas, dans les allées du noble domaine, son ombre surgissait devant moi et venait tourmenter mon cœur trop fidèle.







### III

Léopold I<sup>er</sup> vieillissait dans la solitude et un léger crépuscule s'étendait sur la fin de son règne. Déjà il se tenait à l'écart, pour permettre aux héritiers du trône de briller à sa place, dans les cérémonies officielles. Le duc de Brabant venait d'épouser l'archiduchesse Marie-Henriette et la foule prenait l'habitude d'acclamer le jeune couple, qui incarnait les espoirs de la dynastie. Pendant ce temps, le roi chassait le sanglier à Ciergnon dans les Ardennes ou s'en allait au camp de Beverloo, parmi ses soldats. Depuis la chute de Louis-Philippe la profondeur de ses vues politiques s'était trouvée en défaut. Influencé par ses souvenirs de jeunesse, il n'avait pas cru à la fortune, à la



durée de Napoléon III, ni prévu la rapide et inquiétante ascension de la Prusse. Une double menace pesait sur la Belgique indépendante, qu'il avait créée, et ce lourd souci assombrissait ses veillées et parfois rendait ses propos amers. Au fond, le roi se sentait dépassé par l'esprit du siècle, ainsi qu'il arrive à tout homme qui survit à sa génération. Son visage glabre, ses cheveux ramenés sur les tempes, son habit de général du Premier Empire, ses sabres turcs et ses chabraques brodées, n'étaient plus au goût du jour, dans le ton de l'époque des premiers chemins de fer, des paquebots à vapeur, des crinolines et des fringants militaires à la mode de Vienne ou de Paris. Laeken tomba dans une sorte de torpeur, comme le château de la Belle au Bois. Entre le roi désabusé, peut-être un peu aigri, et Philippe détaché du pouvoir, mon existence se traînait désœuvrée. Les souvenirs d'un passé dangereux où je me complaisais trop, me détachaient de l'avenir.

François-Joseph avait confié à Maximilien le gouvernement de la Lombardie-Vénétie. Char-



lotte nous écrivait des lettres enjouées. Son génie naturel animait les mots. Elle dépeignait en couleurs éclatantes son entrée à Milan, des cortèges, des processions à Venise. Nous pensions qu'elle était heureuse, quand nous vîmes soudain ces brillants tableaux s'assombrir. Le gouvernement de la Lombardie-Vénétie était difficile. Maximilien était aux prises avec l'entourage de François-Joseph. Les deux frères ne s'aimaient pas; François-Joseph, avec sa mentalité étroite de *feldwebel* couronné, jalou-sait Maximilien, poète, navigateur, grand lecteur de philosophes. Du reste l'Archiduc ne contentait personne, pas même sa femme. Nul ne voulait de son idéalisme et de ses projets indé-cis, ni les traîneurs de sabre autrichiens, com-mandés par le comte de Guilay, ni Cavour et sa clique de pêcheurs en eau trouble, brigands calabrais et condottieri d'opérette.

La campagne d'Italie, menée par les Français tambour battant, vint tout bouleverser. Après Villafranca, il fut question d'ériger la Lombar-die-Vénétie en royaume indépendant; malheu-



reusement François-Joseph refusa net d'admettre une combinaison pareille. Alors les époux déçus, dépouillés de leur vice-royauté, s'embarquèrent — sur la frégate la *Fantaisie* — pour une longue croisière en Méditerranée. Comme deux cygnes inquiets, ils erraient sans but de rivage en rivage. A la fin nous apprîmes leur arrivée à Miramar.

Maintenant les lettres de Charlotte nous décrivaient son beau château blanc, son palais de fées, jailli des écumes de l'Adriatique, entre deux golfes où le parfum des orangers se mêle aux puissants effluves de la mer. Mais elle s'irritait de son inaction, de ses espoirs trompés, pendant que Maximilien, nonchalant et fataliste, cultivait des roses et collectionnait des armures, des tableaux, des éditions rares.

Un matin nous sortîmes à cheval, le comte de Flandre et moi. Nous fîmes une longue promenade dans la forêt de Soignes. Philippe semblait préoccupé et resta longtemps sans dire un mot. Tout à coup il arrêta sa monture et me demanda :



— Avez-vous lu les journaux, Daniel? Que pensez-vous de cette histoire du Mexique?

— J'ai lu que Napoléon III veut fonder en Amérique un empire latin, opposé aux Etats-Unis du Nord. N'est-ce pas une grande idée?

— Je me méfie des idées de Napoléon III, riposta Philippe. Il entreprend tout, il n'achève rien. Puis on parle d'offrir la couronne de cet empire à mon beau-frère.

— Mon Dieu, m'écriai-je, Charlotte ne résistera pas à la tentation!

— C'est ce qui m'effraye. Maximilien hésite. Mon père, consulté en secret, approuve — lui si prudent d'ordinaire. Quant au duc de Brabant, il est naturellement pour la conquête. S'il en était besoin, il pousserait Charlotte sur le trône de Montézuma. Il n'y a que la reine Amélie et moi pour crier au meurtre.

Dans la suite, Philippe resta seul de son avis. Le roi se moquait de ses terreurs et le duc de Brabant accusait son frère de prêter une oreille complaisante aux clameurs des démagogues. Il disait :



---

— Au Mexique, les choses ne se présentent pas comme chez nous. Là-bas conservateur signifie libéral et libéral voleur de grands chemins. Seul un gouvernement stable peut sauver le Mexique de l'anarchie et d'une totale décadence.

Il sortait ses brochures, ses livraisons du *Tour du Monde*, toutes consacrées à la brûlante actualité. Ah! combien le Mexique était merveilleux en images, avec son ciel clair, ses torrents, ses lacs, ses forêts vierges, ses pics de neige, ses plantations d'épices, ses villes espagnoles, ses mines d'or, ses belles créoles, ses cavaliers hardis, galopant dans les plaines en brandissant leur lasso... Comme celui de Cléopâtre, le trône de Charlotte serait d'or pur et entouré d'esclaves brunes, portant des corbeilles de fruits, des fleurs, des oiseaux miraculeux, toutes sortes d'offrandes. Il aurait la voluptueuse douceur d'un hamac, bercé par la brise des tropiques et le balancement des cocotiers.

Mais Philippe ne se laissait pas séduire par



ces mirages puérils. Les débuts désastreux de la campagne lui donnaient raison. Il y eut du bruit dans les journaux à propos de la mésentente des Alliés, de la dérobade des Anglais, des intrigues de ce petit brouillon de Prim. Le corps français, à peine fort de six mille hommes, était décimé par le vomito negro à Vera Cruz. Il se porta en avant et subit un échec grave à Puebla.

— Quels sont ces gens qui se sont si bien battus? demanda Léopold I<sup>er</sup>. Il faudrait savoir.

Il revint sur ses premières impressions. Il conseilla à son gendre de demander de fortes garanties à Napoléon III.

Mais Charlotte voulait régner. Andromède enchaînée à son rocher, elle périssait d'ennui à Miramar. Elle croyait aussi partir pour une nouvelle croisade, voler au secours d'une nation opprimée. Il n'était pas facile de voir clair dans tout ce qu'on racontait du Mexique. J'étais porté à partager les espérances de Charlotte. Les Français reprirent vite l'avantage. Vingt mille hommes débarquèrent sur la



côte mexicaine. Forey s'empara de Puebla et fit son entrée à Mexico. Après Forey, Bazaine eut tôt fait de disperser les guerillas, de mettre Juarez aux abois et de réunir les votes nécessaires pour appeler Maximilien au trône. Quand même les bruits malveillants persistaient. C'était un beau vacarme dans les journaux de l'opposition, rédigés par les vieilles barbes de 48. On citait la lettre extravagante de Victor Hugo aux Mexicains : « *Résistez. Espérez. Que vous soyez vainqueurs ou vaincus, la France reste votre sœur, sœur de votre gloire comme de votre malheur, et quant à moi particulièrement, je vous apporte, vainqueurs, ma fraternité de citoyen vaincus, ma fraternité de proscrit...* »

On avait en ce temps le goût de ces niaiseries énormes et boursouflées. On parlait aussi, mais à mots couverts, d'une spéculation honteuse, le recouvrement des bons Jecker, à laquelle était intéressé un gros personnage, familier des Tuileries. Philippe, de plus en plus inquiet, me supplia d'aller à Paris, en simple



---

particulier, afin d'en savoir davantage si possible.

Je ne connaissais Paris que par ce que j'en avais lu et vu dans les livres et les journaux illustrés. La réalité dépassa mon attente. En 1864, Paris avait une splendeur, un *chic*, dont les hommes d'à présent ne peuvent plus se faire une idée. C'était à un de ces moments heureux qu'une nation traverse sans que le mérite en revienne à personne. Les circonstances seules étaient favorables : les inventions nouvelles, l'industrie partout développée et encore en harmonie avec les grâces, les élégances de jadis. Pour nous cette réussite appartenait à l'Empire, à l'Empire seulement. Que pouvait redouter un prince ayant Napoléon III pour allié?

Je revins de Paris plein de confiance, avec des yeux éblouis, comme un enfant qui sort du cirque, où il a vu des féeries et des parades équestres : la relève de la garde aux Tuileries, le cortège de l'Impératrice descendant les Champs-Élysées, dans le miroitement des roues vernies et le cliquetis des gourmettes, le prince



---

impérial sur son poney, la calèche de l'Empereur, escortée de Cent-Gardes cuirassés d'argent, trottant haut dans l'envol de leurs doubles crinières blanches.

— Je crois que nous nous sommes alarmés à tort, dis-je à Philippe, le soir même de mon retour. L'idée de Napoléon, touchant le Mexique, est grandiose. Du reste, il reprend là un projet qui était cher aux derniers rois de France et à M. de Villèle...

— Ah! vous aussi Daniel, soupira le comte de Flandre. Allons, c'est complet.

Pendant mon absence, Charlotte et Maximilien étaient venus à Laeken. Charlotte s'était plainte de l'attitude de Philippe : « S'il était de ceux qui renoncent à leur devoir, à leur mission, il ne devait pas exiger que tout le monde partageât sa déchéance. Elle irait au Mexique : elle en avait donné sa parole à l'Impératrice Eugénie.

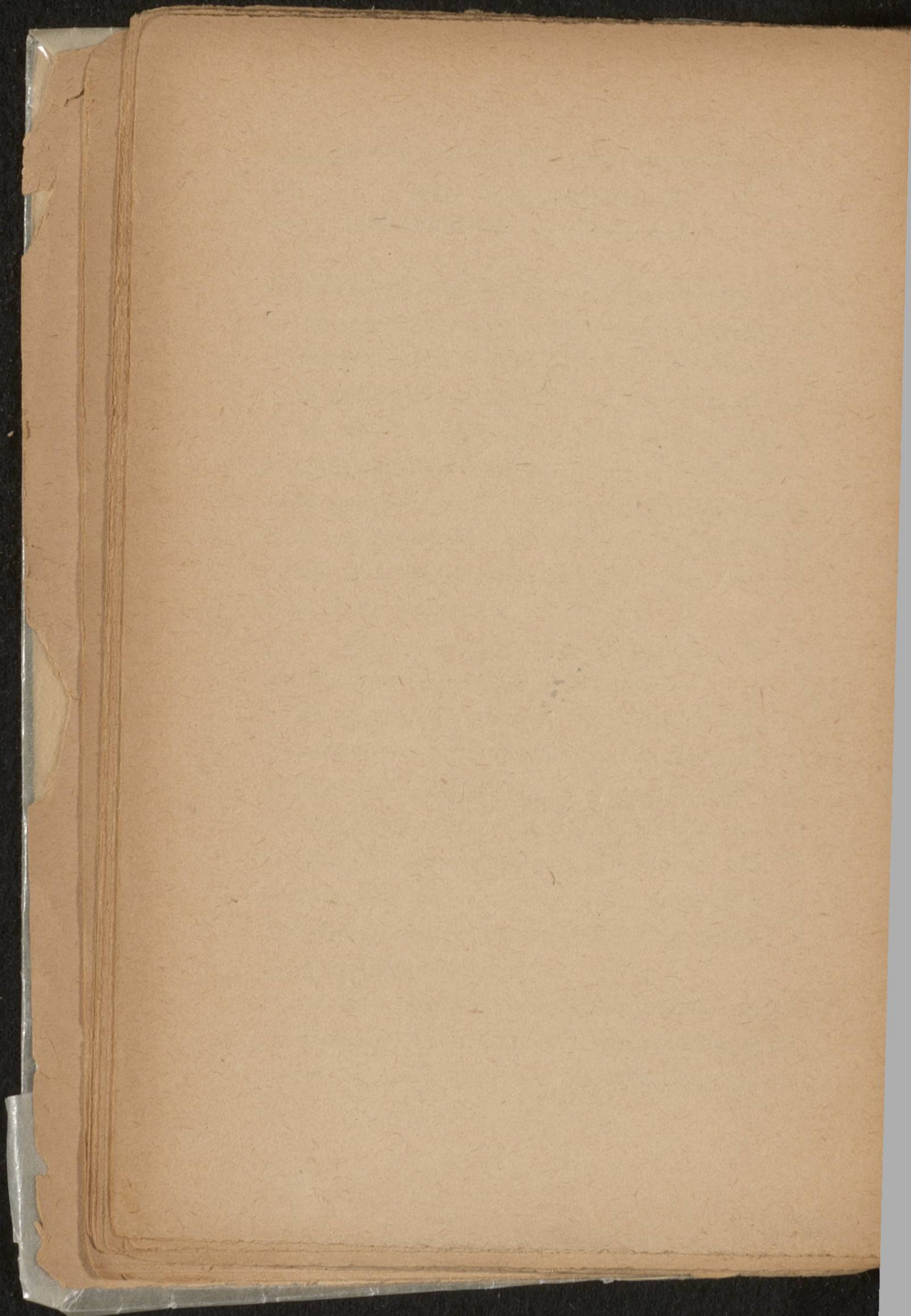
Dès lors plus rien n'arrêta la marche fatale du destin. Ni les obstacles, ni les avertissements secrets, ni même l'odieux pacte de famille, im-



---

posé par François-Joseph à son frère et qui condamnait Maximilien à une sorte de mort civile. L'Empire du Mexique fut proclamé à Miramar, le 10 avril 1864. La bannière avec l'aigle et le serpent se déroula au vent de la mer bleue. Quatre jours plus tard, la *Novarra* emportait les jeunes souverains vers leur nouvelle patrie.







#### IV

Je ne prévoyais pas encore que j'irais rejoindre Maximilien et Charlotte. On recrutait dans nos provinces un corps de volontaires, destiné à servir de garde d'honneur à l'Impératrice. Je voulus y entrer. Mais Philippe me proposa d'aller au Mexique en mission. Il s'entendrait là-dessus avec le roi et le prétexte serait facile à trouver. Le comte de Flandre écrivit dans ce sens à sa sœur. Charlotte répondit aussitôt qu'elle serait *très* heureuse de me voir à sa cour.

Vers la fin de 1864 je m'embarquai à Saint-Nazaire, sur la *Floride*, paquebot à hélices, en destination de Vera Cruz. Bien qu'il y eût à bord une nombreuse société et une vingtaine



d'officiers français — qui rejoignaient leur corps ou rentraient de convalescence — je fis presque tout le voyage sans me lier avec personne, autant par timidité que par manque d'occasion. Je n'entrais au salon que pour dîner et à la bibliothèque pour y prendre de temps à autre un livre.

Cependant je bavardais parfois avec le commandant Lebas, du 3<sup>e</sup> étranger. Il semblait s'intéresser à moi et avoir pris mon isolement en pitié.

Le commandant me présenta à M<sup>me</sup> Gautier et à sa fille Véronique qui voyageaient en sa compagnie. M<sup>me</sup> Gautier allait fleurir la tombe de son époux, tué au combat de Camaron. Les deux femmes ne quittèrent point leurs robes de deuil pendant toute la traversée, mais à côté de sa mère, triste veuve courbée sous une peine inconsolable, Véronique resplendissait de jeunesse et d'une joie de vivre qu'elle ne parvenait pas à réprimer. Dès la première rencontre, elle me parut un être extraordinaire. Tout riait en elle, ses yeux clairs, largement fendus, arqués



vers les tempes, sa bouche, un peu grande, ses boucles épaisses, d'un blond vénitien, que le vent marin hérissait et tordait en petites flammes d'or. Il est vrai que mon existence passée ne m'avait point accoutumé à fréquenter des personnes qui, comme elle, agissaient et parlaient toujours avec naturel et librement.

Le commandant Lebas me confia que Véronique était artiste peintre, élève de Winterhalter, et qu'elle avait travaillé avec le sculpteur Carpeaux.

— Ce pauvre Gautier, dit-il, n'en revenait pas. Imaginez-vous une fille, petite-fille et arrière-petite-fille de soldats qui se met à barbouiller des toiles, on ne sait pas pourquoi? Encore si elle avait passé son enfance à Paris, mais cette vocation inouïe s'est déclarée à Valenciennes, où le colonel a longtemps tenu garnison. Avez-vous une idée? Née garçon, elle était maudite! Le plus drôle c'est que le talent de la fille a fait plus pour l'avancement du père que vingt-cinq ans de bons et loyaux services. Ma parole, Gautier mourait dans la peau d'un



vieux major d'infanterie, sans le Salon de 1863 où Véronique remporta la médaille d'or.

Après dix-sept jours de navigation, nous fîmes escale à la Martinique. Nous jetâmes l'ancre dans la rade de Fort-de-France. Sur le rivage, des nègres chantaient, dansaient, jouaient du tam-tam, et des négrillons plongeaient dans la mer, pour un petit sou. Je visitai la ville, avec Lebas et ses deux protégées. Nous errâmes dans des ruelles infectes, mais ombragées par la palme verte des cocotiers.

— Tout cela, prétendit Véronique, je l'ai vu cent fois, à l'Opéra-Comique, à la foire du trône et ailleurs. Ce n'était pas la peine de quitter notre appartement...

Sur la Grand'Place, nous vîmes la statue de Joséphine Tascher de la Pagerie. Véronique ne put s'empêcher de rire.

— Je ris, avoua-t-elle, parce que je comparais Joséphine à Charlotte. N'est-ce pas le monde renversé? Partir de rien, de chez les singes, pour venir s'asseoir sur le plus beau trône du monde, descendre d'un trône...



— Véronique, avertit M<sup>me</sup> Gautier, en jetant un regard inquiet de mon côté, voyons mon enfant, tu dis sans réfléchir des choses déplaisantes.

Un matin Véronique me surprit à la bibliothèque.

— Vous lisez beaucoup, demanda-t-elle, vous aimez donc les romans?

— Pas trop, mais j'essaie de me perfectionner dans la langue espagnole. Je ne connais rien de plus pénible que d'être dans un pays dont on ignore la langue.

— Cela est vrai, approuva Véronique. J'ai ainsi séjourné à Londres, quand je peignais les traits de la reine Victoria. Je ne comprenais rien, pas une affiche, pas une enseigne, pas un cri du peuple. Les images de la ville étaient muettes et quelles images! Des Hogaerth et des Gustave Doré, sans légendes.

— Victoria, vous aviez là un superbe modèle, dis-je.

— Vous qui avez l'habitude des cours, vous savez bien que les princes demandent à être



flattés. Chaque coup de pinceau exige une révérence. C'est Carpeaux qui m'a introduite chez cette auguste clientèle, en commençant par Saint-Cloud, où j'ai dessiné le prince impérial. Une fois il m'a été donné de peindre sans façon une tête couronnée : Napoléon III. C'est un brave homme, aux yeux couleur *vergiss mein nicht*. Pendant que je brossais ma toile, il me racontait des histoires.

— *Mademoiselle Gautier, je pose pour vous afin de montrer à votre père que la peinture est un métier honorable. Il n'en croit rien. Que voulait-il?*

— « *Peut-être une fille dragon ou vivandière, comme M<sup>mo</sup> Sans-Gêne.*

— « *Naturellement vous êtes républicaine? On fréquente les ateliers, les cénacles, on lit Victor Hugo en cachette? Je suis un tyran, je suis Tibère. Dernièrement l'Impératrice m'a demandé une place de concierge pour une de ses protégées : impossible de l'obtenir... »*

— *Etiez-vous à Paris, demandai-je, lors de*



la première visite de Maximilien à l'Empereur? Avez-vous entendu parler de lui?

— J'ignore si c'était la première fois qu'il y venait, mais j'ai vu l'archiduc aux Tuileries en 1863. Les avis étaient partagés. Les uns le trouvaient spirituel et beau, Jason allant à la conquête d'une nouvelle Toison d'Or. Les autres... tenez moi, par exemple, je n'aimais pas beaucoup ses yeux décolorés, sa lèvre pendante, ses favoris trop blonds et ses cheveux trop bien peignés. Le roi de cœur, pardonnez-moi.

Je ne pus m'empêcher de rire :

— Ah! je me garderai bien de vous commander mon portrait. Vous ne flattez pas assez les pauvres gens, mademoiselle.

— Les militaires n'y tiennent pas. Ils ne veulent que la ressemblance de leur uniforme : décorations, galons, insignes, fourragères, passepoils, parements, boutons de guêtres, pourvu que tout soit exact, en place, « à l'ordonnance » et ils sont contents. Mais que je suis étourdie! Je reste là à dire des sottises et ma mère m'attend. Au revoir, monsieur...



Des entretiens de cette sorte ne valent sans doute pas la peine d'être rapportés, mais ils me semblaient, à moi, très étonnants, pour les motifs que j'ai donnés plus haut. D'ailleurs, ce n'est jamais sans raison que notre mémoire reste fidèle à certains souvenirs, insignifiants en apparence seulement.

La veille de notre arrivée à Vera Cruz, j'eus avec le commandant Lebas une conversation qui, elle aussi, faillit nous mener plus loin que là où nous voulions aboutir. C'était le soir. La *Floride* allait droit devant elle, dans une mer de nacre, irisée par les derniers feux du couchant. Accoudé au bastingage, je contemplais la fuite harmonieuse des vagues, quand j'entendis derrière moi la grosse voix du commandant :

— Nous serons au port demain. Content, je suppose?

— Un mois c'est long, répondis-je. Quand même cela me chagrinerait de vous quitter. Vous avez été si aimable, si...

Le commandant se rebiffa :



— Fichez de moi!

Il jeta sa cigarette à moitié fumée et en prit une autre. De la sorte il gâchait trois paquets par jour. C'était un type, le brave à trois poils, tel qu'on le représente sur les tableaux militaires, chargeant avec ses zouaves à la Tour de Malakoff ou à Palestro. Son visage changea d'expression et devint sérieux.

— Me regretter, dit-il, pourquoi donc? Quel âge avez-vous, d'Alain?

— Vingt-six ans...

— Je le pensais. C'est l'âge de mon neveu, et c'est ce qui m'attire vers vous.

— Nous le verrons bientôt?

— Je n'en sais rien. Les dernières nouvelles que j'ai reçues venaient de Puebla, deuxième siège. Je ne sais même plus s'il est vivant ou enterré. Et dire que, détaché à l'Etat-Major de la place de Paris, il n'avait qu'à se laisser vivre et valser aux Tuileries. Ah! les jeunes gens!

— Mais, dis-je étonné, n'est-ce pas dans l'ordre? On ne devient pas soldat pour aller au bal, pendant que les camarades se battent.



— On a toujours le temps de se battre. Qu'est-ce que la guerre? Une blague! Ça n'a jamais servi à rien ni à personne : les conquérants deviennent Chinois en Chine, Arabes chez les Arabes et bandits mexicains au Mexique. C'est une sanglante duperie.

— Que dites-vous? m'écriai-je. Il me semble, commandant, que vous démoralisez la troupe?

— Pas de danger, sacrebleu! jura Lebas. Au feu, mes lapins connaissent leur *Papa Tranquille*, comme ils disent. N'empêche que je suis las de la guerre et des tripes au soleil, avec des mouches vertes dedans. On a tort d'y jouer sa belle vie, et — en un mot comme en dix — cela me fâche de vous y voir.

— Mais, remarquai-je, vous savez bien, commandant, que je n'ai rien d'un héros qui vole aux combats. Je vais simplement saluer l'Impératrice et me promener en touriste de Vera Cruz à Mexico.

— C'est une promenade où l'on risque



d'être pendu ou fusillé comme un chien. Ne vous y fiez pas.

Lebas se tut et demeura pensif. Dans la paix du soir, les hélices de la *Floride* vibraient en sourdine, battant la mesure d'une valse que quelqu'un jouait au piano du salon. Le commandant eut un geste de la tête du côté de la musique :

— Vous auriez dû vous faire plus d'amis parmi nous, dit-il en hésitant. Ils sont là une vingtaine de lurons que vous reverrez à l'étape. Dans ce pays du diable nous avons tous besoin les uns des autres. Or, moi à part, vous avez fui tout le monde. On s'en est plaint.

— Comment est-ce possible? protestai-je. J'ai agi par discrétion, c'était facile à deviner.

Nous entrâmes au salon, bras dessus bras dessous. Les officiers français vidaient leur demi-tasse, après le dîner. A notre apparition le bruit des conversations tomba net. Je n'y allai point par quatre chemins.

— Messieurs, dis-je, le commandant Lebas vient de m'apprendre que quelques-uns d'entre



vous ont blâmé mon attitude pendant la traversée. Je demande pardon à ceux que j'ai offensés, sans le vouloir. En me tenant à l'écart, j'obéissais à un sentiment de déférence pour votre armée, vos grades et vos états de service.

Un lieutenant des chasseurs se leva vivement et me prit la main.

— Halte! commanda-t-il. Il n'est pas convenable que nous vous écoutions davantage. Lebas a exagéré nos cancans de popote. Asseyez-vous, lieutenant d'Alain. C'était à nous de vous recueillir fraternellement et de vous mettre à votre aise.

— Minute, protesta un bel hussard en pelisse déboutonnée et qui avait la barbiche en pointe, comme d'Artagnan. Nous sommes en défaut, c'est entendu, mais d'Alain n'est pas exempt de torts. Il n'en sera pas quitte à si bon compte! Comment aurions-nous pu deviner qu'il y a, aux Guides du roi Léopold, de bons enfants comme chez nous? Le lieutenant d'Alain a manqué de confiance. Il a douté de



notre bon caractère; il a fait suisse quoique Belge! Je le mets à l'amende.

— Villebois a soif, railla le chasseur.

— Pour rompre la glace, vitrier. D'Alain a le choix: une tournée d'extra-dry ou le serment d'aller de Vera Cruz à Mexico sans escorte.

— Pas de blagues, intervint Lebas.

Mais je lui coupai la parole :

— Le choix n'est pas possible. Si j'accepte le défi je passe pour avare, si je paie le champagne j'ai l'air capon : l'un ne peut aller sans l'autre, commençons par les bouteilles.

Les stewards emplirent les coupes. Lebas n'était pas content.

— Pas sérieux, grogna-t-il.

— Bien entendu, approuva de Villebois, en choquant son verre contre le mien. Une plaisanterie, mon cher, encore que le danger ne soit pas si grand que ces messieurs affectent de le croire. D'abord qu'est-ce qu'une escorte change à l'affaire? J'aime mieux un coup de carabine sur la route d'Orizaba que le vomito-negro dans les marais de la côte. Puis la contre-



guérilla du colonel du Pin a nettoyé les Terres Chaudes de fond en comble. Faites ce que vous jugerez bon, mais en tout cas ne traînez pas à Vera Cruz. Cet endroit-là, c'est la peste : le royaume de la mort sans gloire.



Le lendemain la *Floride* tira trois coups de canon et jeta l'ancre sous les murs du fort de Saint-Jean-d'Ulua. Des chalands accostaient le paquebot pour nous débarquer. J'étais monté sur le pont et j'admirais les tours blanches et les coupoles bleues de la ville qui semblait tenir les promesses de son nom divin : Vera Cruz. Mais Lebas m'avertit : « Un décor, de près c'est affreux... »

M<sup>me</sup> Gautier était attendue à Vera Cruz par le commandant Maréchal, de l'artillerie de marine, gouverneur de la place. Nous le trouvâmes sur le môle, en compagnie de sa femme. Il avait bonne mine dans son uniforme à la mode du corps expéditionnaire, bottes molles,



dolman garni d'astrakan et petit képi à visière carrée et couvre-nuque blanc. Lebas me présenta au gouverneur, pendant que les dames s'embrassaient.

— Je suis enchanté de la rencontre, dit Maréchal en nous serrant la main. Venez avec nous, tous les deux. Vous serez mieux chez moi, même campés, que dans la plus somptueuse *venta* de la ville. Mais je n'ai amené qu'une seule voiture, les hommes iront à pied. Ce n'est d'ailleurs pas bien loin.

— Alors, proposa Véronique, allons-y tous ensemble et réservons la voiture pour les bagages. Je suis venue ici pour voir.

Nous cédâmes au désir de la jeune artiste. Lebas avait raison. Vera Cruz n'était beau qu'à grande distance. On y respirait un air lourd, empoisonné par le voisinage des marais de la côte. Des ruisseaux fangeux coulaient au milieu des rues, contournant des tas d'immondices qui servaient de perchoirs aux zopilotes, petits vautours noirs au col décharné. Je me sentais mal à mon aise, comme oppressé par un cauchemar.



Le mensonge de Vera Cruz s'aggravait à chaque pas et se dévoilait dans le délabrement des maisons, les haillons des mendiants, l'aspect misérable des femmes du peuple qui couraient à pieds nus dans la boue. Mais parfois Véronique, qui avait pris mon bras, jetait un cri et s'arrêtait saisie d'admiration à l'aspect d'un éventaire chargé de fruits. Les couleurs éclataient sur le fond noir d'une arcade, encadrée de soleil. C'étaient des bouquets prodigieux de pastèques, de bananes d'or, de tomates rouges, de piments pourpres, d'ananas, de melons ambrés ou vert pistache. Plus loin nous étions émerveillés par les sculptures d'une église espagnole, un groupe de chérubins pouilleux ou de filles mal lavées, mal chaussées, mais drapées dans des morceaux d'arc-en-ciel.

— Les modèles sont trop *pittoresques*, soupira Véronique. Cela va faire des chromos.

A la fin du jour nous prenions le frais dans le *patio* du gouverneur. Nous étions entre hommes, les dames se reposaient chez elles. Le murmure d'un jet d'eau, le tintement des



cloches, battant à contre-temps, berçaient la nuit mexicaine. De nouveau la magie de Vera Cruz répandait son charme trompeur, sous un ciel de velours violet brodé d'étoiles d'argent.

— Maintenant, dit Maréchal, il faut que l'Ecuyer d'Alain nous expose ses projets?

— J'espère qu'il voudra bien m'écouter et m'attendre, proposa Lebas. J'aurai ma destination avant la fin de la semaine.

— Non, décidai-je. Je me suis engagé à partir seul, pas de dérobadé.

Le commandant se leva, jeta sa cigarette et se mit à marcher de long en large, en se dandinant comme un ours en cage. J'expliquai à notre hôte de quoi il s'agissait.

— On va en chemin de fer jusqu'à Cameron, expliqua Maréchal. Qu'est-ce qui vous agite, Lebas?

— Ils ont parié! dit Lebas. Ça n'a pas de sens commun. J'aurais dû flanquer ce maudit hussard aux arrêts.

— Bah! ce n'est pas bien grave, dit le commandant Maréchal. La situation s'est beaucoup



améliorée depuis le début. La *Terra Caliente* est presque sûre et un homme seul attire moins l'attention qu'une colonne — surtout si elle escorte des piastres. Nous aviserons demain.

Le jour suivant je sortis très tôt pour m'occuper de mes bagages. Je ne transportais pas grand'chose, du linge, un uniforme de grande tenue, mes armes, de quoi garnir le paquetage d'un cavalier. Je ne voulais pas manquer à l'engagement pris au salon de la *Floride*. Je croyais que l'honneur de mon régiment était en jeu. Aussi, pour éviter toute nouvelle discussion là-dessus, je pris le train sans retourner chez le commandant Maréchal. Je lui fis seulement porter une lettre dans laquelle je m'excusais de mon impolitesse et le priais de présenter mes regrets à sa femme, au commandant Lebas, à M<sup>me</sup> Gautier et à sa fille.

Le train roulait sur une digue jetée à travers d'immenses marais. La morne végétation des plantes aquatiques donnait au paysage un aspect malsain et triste. Des troncs d'arbres flottaient sur les eaux mortes. En les regardant



mieux, je vis que c'étaient des caïmans. La chaleur devenait infernale, à mesure que l'heure avançait. Il me semblait que nous pénétrions dans un volcan, dans l'enfer même. D'autant plus qu'à chaque arrêt une foule de démons se ruait à l'assaut des voitures. C'étaient des mendiants hideux, insolents, cyniques qui s'accrochaient aux portières et escadaient les toits brûlants des wagons. Il eût fallu le crayon délirant de Doré, la pointe sèche de Callot, le pinceau halluciné du vieux Breughel pour rendre ces guenilles, ces plaies, ces membres estropiés, ces tignasses suspectes, toutes sortes d'horreurs, étalées dans une dure, impitoyable lumière qui accusait et creusait sans merci les contours et les ombres. Il y avait des aveugles, des borgnes, des béquillards, des coquins essorillés, des faces plates, sans nez, grêlées, zébrées, lépreuses, des trognes grasses, édentées, gonflées en outre de vin. Tout cela criait, piaillait, se battait, demandait l'aumône « *por l'amor de Dios et de Maria purissima* », pendant que des vivandiers, bousculant la



cohue, nous offraient de l'eau fraîche, de l'aguardiente et des plats de terre brune, garnis d'œufs durs ou de fricassées de poulet aux piments. Cela soulevait le cœur, tant il y avait de mouches dans les sauces gluantes et tant les cuisiniers avaient les mains sales.

A la dernière halte un prêtre entra dans mon compartiment. Il était petit, gras et portait l'extravagant chapeau à cornes de dom Basile ou d'Escobar. Nous liâmes conversation. C'était le padre de Caméron, dom Eusebio. Quand il sut que j'étais officier belge et que j'allais à Chapultepec, rejoindre l'Empereur et l'Impératrice, il se répandit en plaintes amères :

— Les derniers décrets de Maximilien nous ont bien déçus! Nous pensions que l'Empire annonçait la fin des persécutions religieuses. Les biens du clergé, indignement dépouillé par les *chinacos*, allaient lui être rendus; la religion catholique, à l'exclusion de toute autre, continuerait à être la gloire du Mexique. Et voici que l'Empereur fait cause commune avec les impies, nos oppresseurs. Il a des ministres



libéraux. Son conseiller intime est un franc-maçon!

La padre fit un geste d'horreur et se signa.

— Mais, dis-je, ne fallait-il pas chercher l'apaisement, désarmer les haines?

— Mon fils, protesta dom Eusebio, méfiez-vous de vos idées d'Europe qui ne conviennent pas ici. Je suis un homme tolérant et je ne vous parle pas en moine fanatique. Le catholicisme est le seul et vrai soutien de notre malheureuse patrie. Sans lui tout s'écroule. Aussi les Américains du Nord, qui le savent bien et veulent notre ruine, multiplient chez nous les sociétés secrètes et les loges. L'Empereur, comme tous ceux qui cèdent à la révolution, a des intentions généreuses, mais il est berné. C'est un malheur. Sans notre appui, l'appui des *mochos*, sa cause est perdue. C'est nous pourtant qui lui avons offert le trône.

— Etiez-vous là, mon père, demandai-je, quand Maximilien et Charlotte sont arrivés à Vera Cruz?

— J'y étais. J'ai vu la *Novarra* et son cor-



tège de gondoles sur la mer. J'ai même accompagné l'Empereur et l'Impératrice à Mexico. Oui, malgré mes infirmités, j'ai parcouru ce chemin de la croix. Dans la *barranca du Paso del Mascho* j'ai failli me rompre les os, pendant que ma voiture versait. Il pleuvait à torrents et le tonnerre roulait dans les montagnes. C'est mauvais signe. A Mexico c'était du délire. Il neigeait des roses et on tirait des pétards. Aux carrefours il y avait des reposoirs, comme pour la Fête-Dieu. Les belles Mexicaines agitaient leurs mouchoirs et leurs éventails au passage de la berline impériale, attelée de douze mules blanches, plus blanches que la neige du pic d'Orizaba, avec des harnais de maroquin, des grelots, des pompons et des panaches. Bazaine et le général Neigre chevauchaient aux portières. En tête venaient les lanciers de Lopez. Puis les chasseurs d'Afrique, les husards, les canons et l'infanterie française, de quoi mettre à la raison tous les républicains de la terre.

Le padre, charmé de me voir si attentif à ses



discours, m'offrit l'hospitalité à Camaron, dans sa cure. La fâcheuse idée que j'avais des auberges mexicaines fit que j'acceptai sans façon.

Il y avait à Camaron un poste de soldats égyptiens. Après une visite à l'officier français qui les commandait, je suivis le curé chez lui. Le village n'était qu'un groupe de cabanes misérables, sans fenêtres, au toit recouvert de feuilles. La population, presque exclusivement indienne, me parut inoffensive, n'ayant d'autres biens que quelques champs de maïs, des chiens galeux, des cochons maigres et de superbes coqs de combat. Cependant les fruits précieux des orangers et des bananiers égayaient les jardins pauvres. De même l'église, en adobé cimenté, avec deux tours carrées et un dôme dans le goût mauresque, revêtu de céramiques, était belle à voir : un reliquaire d'émail et d'or oublié par mégarde dans un bourbier.

A la cure nous fûmes reçus par six jeunes femmes. Elles étaient fort jolies avec leurs longs yeux humides et leurs cheveux noirs,



noués en tresses le long des joues. Elles mangèrent avec nous. Dom Eusebio m'apprit que c'étaient ses nièces. A la fin du repas l'une d'elles, nommée Panchita, prit une guitare et se mit à chanter une romance dont les paroles me parurent assez vives.

— Mon père, dis-je quand la belle eut fini sa chanson, pourrai-je trouver des chevaux et des mulets pour aller à Potéro? Je suppose que c'est la bonne voie.

— Bonne, c'est une manière de parler. Allez plutôt à dos de mule qu'à cheval. Je vous procurerai deux arrieros, suffisamment honnêtes. Mais comptez-vous vraiment traverser les forêts et les défilés sans escorte? Je dois vous prévenir qu'il y a du danger.

— A la grâce de Dieu.

— C'est bien dit. Mais il est écrit aussi « *Tu ne tenteras point ton Seigneur...* »

En dehors de la salle à manger, la cure ne contenait que deux chambres. La première était meublée de trois lits et d'un prie-Dieu. Pendant une minute je craignis que le padre



ne voulût me coucher au milieu de ses six nièces. Mais le saint homme me conduisit plus loin, dans la chambre à côté, et se réserva la place chaude pour lui-même. Je compris que c'était une habitude prise depuis longtemps.

Pendant la nuit je ne fus tourmenté que par les puces, les moustiques et quelques autres buveurs de sang que je ne cherchai point à identifier. Le matin, en ouvrant les yeux, je vis entrer dans ma chambre la belle Panchita. Elle était fraîche comme une rose, peu vêtue et portait, sur un plateau, un bol de chocolat et des *tortillas*, c'est-à-dire des galettes de maïs.

« Le padre est sorti, m'annonça-t-elle, pour chercher les muletiers qui vous conduiront à Potéro. Ils seront ici dans un instant. »

Panchita s'assit familièrement sur mon lit. Elle avait les épaules et les bras nus, et une de ses tresses noires se glissait comme un serpent entre ses deux seins, à moitié découverts.

— C'est donc décidé, señor? demanda-t-elle. Vous allez voyager seul jusqu'à Mexico. Je



---

prierai bien Notre-Dame de la Guadeloupe pour vous.

— Eh bien! je vous remercie, Panchita.

— On ne sait pas ce qui peut arriver. Si jamais vous êtes pris par les guerilleros, dites que vous êtes un ami de Jésus Ramirez, dit le Tigrero. C'est une bonne recommandation.

— Mais je ne connais pas Ramirez dit le Tigrero. Qui est-ce?

— C'est mon frère. Il tient la route entre Orizaba et Puebla. Sa bande est très redoutée.

— Quoi! m'écriai-je, le neveu de Dom Eusebio est un ennemi de l'ordre établi, un chef de guérilla?

Panchita parut si sincèrement étonnée que je vis bien qu'elle ne comprenait pas le sens de mon exclamation. Elle dit en haussant les épaules :

— Mais Jésus est très bon catholique. Il travaille pour son compte. Pourquoi faire la guerre pour les autres quand on peut la faire pour soi? Ecoutez, señor. Il est probable que vous rencontrerez le Tigrero sur votre chemin.



Si cela arrive, saluez-le de ma part. Et dites-lui qu'il m'apporte des bagues, des bracelets et un zarapé de Léon. Le padre est si regardant qu'il nous laissera bientôt courir toutes nues.

— Panchita, conclus-je, je ferai votre commission, si l'occasion s'en présente. Maintenant, puisque vous aimez tant les bijoux, laissez-moi vous offrir cette bague. Vous la garderez en souvenir du lieutenant Daniel d'Alain.

— Je veux bien, accorda Panchita en rougissant. Mais vous la glisserez vous-même à mon petit doigt.



## VI

Je partis de Camaron accompagné de deux muletiers et de leur train. Après cinq heures de trajet nous nous arrê tâmes au *Paso-del-Mascho*, au pied du mont Chiquihuite. Le pueblo était entouré de forêts obscures et dominé par les ruines d'une vieille tour. Nous campâmes sur la Grand'Place, dans un poste militaire. Après une mauvaise nuit nous quittâmes cet endroit inhospitalier pour gagner Potéro.

Nous suivions les détours d'une *barranca*, creusée comme un gouffre dans le flanc rocheux de la montagne. Le long du torrent desséché poussaient des bananiers, des tamariniers et des mesquites. Parfois nous cheminions dans un tunnel de verdure, sous des ponts de lianes,



jetés d'un bord à l'autre. Partout s'épanouissaient des touffes d'orchidées, couraient des guirlandes de liserons de toutes les teintes. Je me souvins de ce que nous disait un officier, sur le pont de la *Floride* : « Qui n'a pas vu les couleurs du Mexique n'a rien vu. En Europe le ciel n'est pas bleu, les lys ne sont pas blancs, les roses ne sont pas roses. » Le conte se vérifiait sous mes yeux. A chaque pas une merveille arrêtait mes regards. Ici un vol de perroquets au plumage d'émeraude, là un essaim d'oiseaux-mouches qui étincelaient et bourdonnaient dans les airs. C'était un gaspillage d'objets précieux, de coûteuses fantaisies, élytres d'or, ailes de soie, émaillées de grenat, de carmin, de pourpre, corolles d'ambre, de nacre, de corail, perçant la dure écaille des cactus, naissant, mourant, se flétrissant là, pour rien, dans la sauvage solitude.

Nous ne sortîmes de cette forêt enchantée qu'à la chute du crépuscule. A l'heure où la lune argente la cime des arbres, où s'élève le chant plaintif du *cezontle* — le rossignol



---

mexicain — et retentissent les beuglements sonores de la grenouille-bœuf.

Tout s'assombrit autour de nous et devint menaçant. D'énormes quartiers de rocs, plaqués de mousses vertes et roses, succédaient aux végétations et nous couvraient de leur ombre sinistre. Plus d'une fois, surpris par la fuite d'un serpent ou d'un gros lézard sur les pierres, d'un chat sauvage dans les ronces, je portai la main à mes pistolets, cachés dans mes fontes.

A Potéro je dus remplacer mes arrieros. La route de Cordova, montant vers les crêtes aiguës des Cordillères, me parut engageante. Les abords étaient couverts de citronniers, de plantations prospères et de haies de caféiers. Déjà le climat était moins fiévreux et le pays prenait un nouvel aspect.

Cela ne correspondait à rien de ce que j'avais connu jusqu'ici : ce ciel transparent, ces pics lointains, aux reflets de cristal, ces champs de maïs blond, au-dessus desquels planaient des



flamants roses et, plus haut dans l'immobile azur, des milans et des vautours.

Ce monde n'avait plus d'âge, très vieux, très jeune, sortant du déluge, tombant en poussière comme si la planète s'était mise à tourner à l'envers. La race devenait plus belle. Maintenant nous rencontrions des Indiennes aux cheveux nattés et dont les beaux yeux noirs brillaient à notre approche. La plupart était à peine vêtues, de robes claires en étoffe rayée. Elles se tenaient à genoux, sur les rebords du chemin, les mains posées sur leurs cuisses, comme des idoles égyptiennes. A côté d'elles étaient posées des corbeilles de fruits ou des jarres d'eau fraîche, qu'elles nous offraient avec la grâce rustique des filles de Chanaan.

Cordova avait les apparences d'une ville selon notre goût européen. Peut-être empruntait-elle son éclat passager à l'occupation militaire. C'était une garnison, avec ses hôtels, ses cafés où des officiers en tunique déboutonnée, le bonnet de police sur l'oreille, buvaient l'absinthe et jouaient au billard. J'y pris un repos



de vingt-quatre heures, charmé par la gaîté des rues, le mouvement du *paséo*, rendez-vous des rancheros en veste brodée, des belles senoras en mantille, jupe courte et souliers de satin. Plus loin, fumaient les braseros des boutiques indiennes, installées en plein air sous des nattes roulées en parasol. Les léperos s'y régalaient de fèves au piment et de tortillas cuites sur la pierre.

Dispos et levé de grand matin, je songeais à tout préparer pour mon départ, quand je vis entrer dans ma chambre le lieutenant de Villebois.

— Enfin! s'écria-t-il, je vous retrouve. Je cours après vous depuis quatre jours. Toute la garnison de Vera Cruz m'est tombée sur le dos. S'il vous était arrivé malheur, on me traitait d'assassin.

— On exagère, ripostai-je, d'un ton passablement bourru. Je ne suis plus un enfant et je sais me tirer d'affaire sans le secours de personne.

— Non, protesta le hussard, ne vous frois-



sez pas. Vous avez pris au sérieux une boutade. Je vous assure d'Alain que le danger est réel. Je veux le partager avec vous.

— Au fait, accordai-je, pourquoi parler contre son cœur? Je ne suis pas fâché de vous voir. Vous devez connaître le moyen de me procurer un cheval. J'en ai assez d'aller à âne comme Sancho Pança et de ne parler qu'avec des muletiers. Vous rejoignez donc votre régiment à Mexico?

— Tout près, à Buene-Vista, au quartier général de Bazaine.

— Eh bien! dis-je alors en serrant la main de Villebois, tout est pour le mieux. Je ne pouvais souhaiter un meilleur compagnon de voyage que vous.

Le même jour nous reprîmes la route décevante, tracée, eût-on dit, par un esprit jaloux à travers les surprises et les embûches vers une cité inaccessible. Du moins je le pensais quand nous tombions, après un endroit civilisé, dans un désert hostile, quand un abîme succédait à une radieuse montée, des fatigues inouïes à un



repos réparateur, des menaces aux plus douces espérances. Je m'effrayais aussi en constatant que ma mémoire se perdait. Je ne retrouvais plus mon cher passé. Tant d'images nouvelles peuplaient mon cerveau que je ne parvenais plus à leur donner un sens : j'étais comme un homme à peine réveillé et qui ne sait plus raconter les rêves qu'il vient de faire.

A mesure que nous escaladions les plateaux du haut Mexique, la nature plantait d'autres décors. La flore somptueuse des tropiques reculait devant l'austère armée des sapins, montant en rangs serrés à l'assaut du Citlatepelt — le mont des Etoiles — coiffé d'un casque de neige au cimier vermeil.

Orizaba, la ville des fleurs, aux toits rouges, nous récompensa des peines que nous venions d'endurer pour l'atteindre. Nous y passâmes toute une journée, dans le parc central, où fleurissent des cèdres-cyprès, des érables de la Floride et des magnolias de la Louisiane. Le soir nous apporta les délices de l'éternelle fête mexicaine. La flânerie nonchalante, le chant



des mandolines, l'éclair des fusées et le repos aux terrasses où l'on consomme des sorbets glacés, des cédrats et des limonades teintées de grenadine.

Le lendemain nous étions prêts et résignés à affronter les durs défilés des Cumbres. Nous chevauchions botte à botte. De temps à autre je jetais un coup d'œil sur mon compagnon. Il était de bonne humeur et chantait, d'une forte voix de baryton, l'air de Robert le Diable :

*Jadis régnait en Normandie...*

Tout à coup sa jument arabe fit un écart.

— Regardez donc! cria-t-il.

Je vis un pendu, accroché aux branches d'un arbre; plus loin un autre, puis un troisième. J'en comptai sept, se balançant dans le vide, les jambes étendues, la tête penchée sur l'épaule, la figure couverte par la frange des cheveux. Déjà les zopilotes entamaient les cadavres. De Villebois leva sa cravache :

— Colonel du Pin, annonça-t-il. C'est signé. Nous passâmes vite. Nos muletiers nous re-



gardaient en dessous. A une demi-heure de là nous fûmes surpris par une pluie d'orage. Une méchante bicoque en ruine nous servit de refuge. Nous pensions qu'elle était inhabitée, mais, en y pénétrant, nous découvrîmes un homme couché dans un coin et qui parut effrayé à notre approche.

L'inconnu se redressa d'un bond, les bras croisés sur sa poitrine. C'était un métis. Il avait un très beau visage, encadré de longs cheveux, raides et noirs, comme ceux d'un Indien. Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas d'armes, vous pouvez me tuer, grogna-t-il.

— Je ne vois pas pourquoi nous vous tue- rions, dis-je.

— C'est l'usage. N'appartenez-vous pas à la contre-guerilla?

— Nous n'avons pas cet honneur.

De Villebois intervint.

— Ah! fit-il, vous êtes le compagnon de ceux que nous venons de rencontrer, entre ciel et



terre. Mes compliments, *senor*. Pourquoi ne fuyez-vous pas plus loin?

— A pied, sans armes, blessé et par ce temps? C'est courir après la mort.

— Tudieu! dit de Villebois, vous êtes un *chançard*. Vous aviez neuf chances sur dix de tomber sur des *gaillards* qui ne badinent pas avec la consigne. Au lieu de cela, il vous arrive deux « bons enfants » — c'était son mot — portés à l'indulgence. N'est-ce pas, d'Alain? Nous ne sommes pas des gens à exécuter un homme de sang-froid — le sabre à la main je ne dis pas. Allons, *caballero*, restez avec nous. Demain à la *Câna*da nous vous tirerons d'affaire.

Villebois alluma une chandelle qu'il planta dans le goulot d'une gourde. Au dehors nos *muletiers* avaient installé leur cuisine sous un hangar et déjà mettaient à cuire *frigoles* et *tortillas*. L'orage sévissait toujours et l'eau du ciel et les éclairs s'abattaient en trombe autour de notre frêle asile. Grâce à quelques provisions apportées, nous pûmes confectionner un



repas que nous avalâmes arrosé d'aguardiente. Le Mexicain en eut sa part. Mis en confiance, il dit son nom, Jésus Ramirez.

— Comment, m'écriai-je, c'est une bonne surprise! Je vous cherchais, si vous êtes Ramirez, dit le *Tigrero*. J'ai rencontré votre sœur, la belle Panchita, chez le padre de Camaron. Elle m'a chargé de vous faire ses compliments et promis la vie sauve si jamais je tombais entre vos mains.

— Qui peut répondre des hasards de la guerre? répliqua le *Tigrero*. Panchita est une bonne fille et, par le sang du Christ, je vous jure que les Ramirez — garçons et filles — ne promettent jamais sans tenir.

— Pour les filles, je le sais, reconnus-je.

Le couvert était mis sur la terre battue. Nos selles nous servaient de sièges. J'avais déboutonné mon dolman et placé près de moi ma ceinture avec mon revolver, ma bourse, et ma montre en or, à triple cuvette, don du comte de Flandre. Les yeux de Ramirez flambaient dans la pénombre comme ceux d'un jaguar.



— J'ai envie de fumer, dit-il.

— Une cigarette ça ne se refuse pas, railla de Villebois. Même pas à un condamné à mort.

Il tendit son étui au guerilleros. Et, le voyant rouler sa feuille de maïs, il ajouta :

— Vous avez les doigts bien agiles, señor.

— Les soirées sont longues, dit le *Tigrero* en bâillant. Je jouerais volontiers ma vie à une partie de *monté*. J'ai des cartes.

Il étala un jeu, orné de vignettes bizarres, des coupes, des bâtons, des épées.

— Je m'y perds, avouai-je. Mais, pour ne pas vous contrarier, je veux essayer, quand vous m'aurez expliqué les règles du jeu et le sens de votre tarot de sorcière.

— Entre gens d'honneur on s'entend toujours, prétendit le Mexicain qui ne semblait plus penser au colonel du Pin ni à sa bande d'anges exterminateurs.

Au bout de dix minutes il m'avait raflé vingt pesos. Villebois intervint.

— Halte! commanda-t-il. La corde vous favorise avant le temps, don Ramirez. En auriez-



vous par hasard déjà un bout en poche? Alors n'abusez pas de vos avantages.

Le *Tigrero* lui jeta un regard venimeux.

— N'êtes-vous pas, continua le hussard imperturbable, ce Ramirez dont on parle et qui a débuté en montrant des singes savants? En ce cas, vous avez sur la conscience un joli chapelet de crimes, d'assassinats, de viols et d'autres gamineries.

— C'est mon cousin, avoua Ramirez. Mais le diable n'est pas si noir. Les *mochos* nous accablent de leurs mensonges et de leurs diffamations. Mais vous regrettez peut-être votre générosité de tout à l'heure et cherchez à me livrer? Jouons au moins en braves. Tenez, ma peau sur une carte, contre une once d'or. La plus haute gagne.

Villebois provoqué, avança la main vers le jeu. Je l'arrêtai :

— Voyons, Villebois... Quant à vous, *senor*, vous m'offensez en doutant de notre parole. Moi vivant, personne ne touchera un cheveu de votre tête.



— Voilà qui est dommage, dit une voix près de la porte restée ouverte. J'aurais pendu monsieur avec plaisir.

Je me retournai pour regarder l'intrus. Je reconnus le colonel du Pin, d'après tout ce qu'on m'avait raconté de lui. Il était petit, trapu, barbu, un peu contrefait, avec des yeux vifs et méchants. Il n'y a pas d'espèce plus redoutable que les militaires nabots qui sont cruels par vanité blessée. Celle de du Pin éclatait dans son costume ridicule, un large sombrero, des bottes molles, armées d'énormes éperons, et une pelisse rouge, surchargée de soutaches, de broderies et de médailles.

Nous nous présentâmes l'un à l'autre, en nous nommant, comme cela se pratique entre soldats. Quand il se fut nommé à son tour, le colonel ajouta :

— Je m'excuse d'être entré sans façon. Je pensais trouver deux officiers de notre armée. L'uniforme de M. d'Alain a trompé un de mes éclaireurs.

Il regarda autour de lui.



---

— Vous êtes très mal logés, reprit-il. Montons à cheval et allons à l'hacienda de San Bartholo. Vous y trouverez du vin de France, des cigares de la Havane et même des danseuses de fandango.

Le colonel parlait doucement, en me fixant de ses yeux étranges où brûlait, me semblait-il, une courte flamme de folie. Il avait l'air de rire dans sa barbe. J'eus malgré moi un mouvement inquiet du côté du *Tigrero*.

— A Dieu ne plaise, dit du Pin, que je me brouille avec un brave officier belge, pour la maigre carcasse d'un bandit. Le senor Ramirez peut déguerpir. Je vais même lui donner un cheval. Nous finirons quand même par le repincer.

Nous sortîmes. L'orage avait cessé et la pluie ne tombait plus. Une vingtaine de cavaliers cernaient notre bicoque. Ils avaient mis pied à terre et plantés leurs lances dans le sol. Des sabres, des mousquets hérissaient leurs hautes selles de bois, où pendaient des étriers en sabot, à la mexicaine. On aurait bien pu prendre



cette troupe hétéroclite pour une tribu d'Apaches ou de Commanches sur la piste de guerre.

— Qu'on débarrasse un des chevaux de bât de sa charge, ordonna le colonel. Attention, les enfants : nous allons lâcher un renard, défense de courir après!

L'ordre exécuté, on appela Ramirez. Il crut à un piège. Cependant il enfourcha la bête.

— File! cria du Pin en faisant claquer son fouet.

Le guerillero enleva sa monture et fonça droit devant lui, vers la forêt, dont les masses noires fermaient l'horizon. Avant de disparaître, il se retourna. Une flamme jaillit au bout de son poing, la balle siffla à un doigt de ma figure.

— « Donne lui tout de même à boire », raila de Villebois.

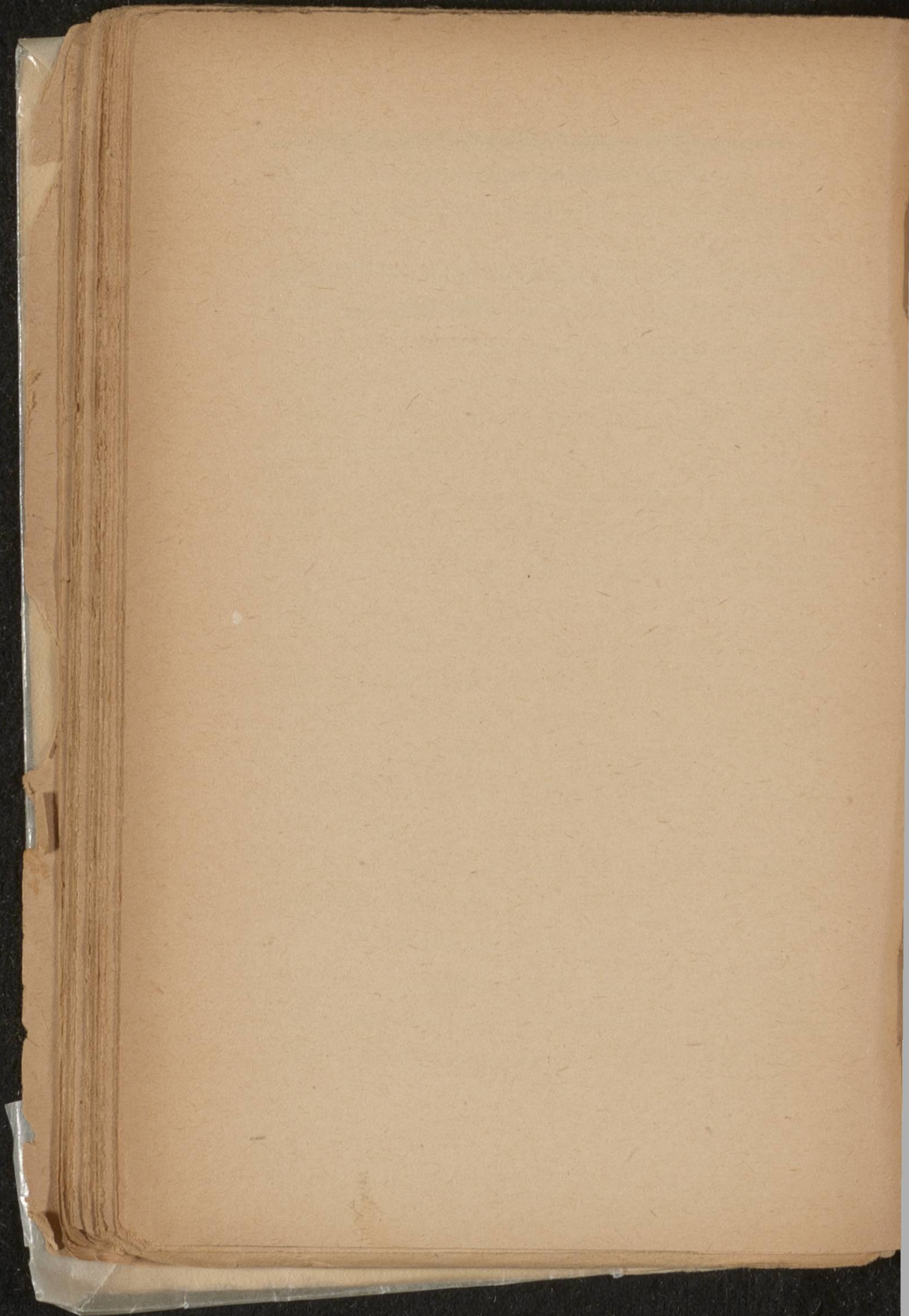
— Où a-t-il pris cette arme?

Je me précipitai dans la cabane, pour y chercher ma ceinture, à laquelle je n'avais plus pensé au milieu de ces incidents. Hélas! de ma



ceinture, de ma bourse, de mon revolver, de ma montre, plus de traces. Jésu Ramirez, dit le *Tigrero*, avait tout emporté.







## VII

J'aurais bien voulu envoyer promener le colonel du Pin et sa clique de forbans, mais je devinais que de Villebois avait envie de souper à San Bartholo. Nous y trouvâmes le reste de la contre-guérilla, campé dans les dépendances de l'hacienda. Il y avait à peu près l'effectif de deux compagnies, une de cavalerie, l'autre d'infanterie. Les soldats, assis à la turque autour de grands brasiers, jouaient aux cartes, ayant devant eux des piles de pièces d'or et aussi des bagues et des bracelets. Comme du Pin nous l'avait promis, il y avait parmi eux quelques filles, à moitié nues, qui dansaient, jouaient du *jarabé* et fumaient des cigarettes. Qu'on ajoute à cela les armes en faisceaux, les



selles jetées à terre, les larges sombreros, les faces barbues de toutes les couleurs, et on aura une scène d'un pittoresque trop attendu. Il n'y manquait que le trémolo qui d'ordinaire souligne les moments pathétiques du mélodrame. Je pensai à ce que j'avais lu de la guerre d'Espagne, du Premier Empire. Quand de pareils désordres s'introduisent dans une armée, sous quelque prétexte que ce soit, on peut considérer qu'elle ne gardera plus longtemps ses conquêtes. J'en fus fâché pour l'Empereur Maximilien et pour Charlotte.

Cependant le colonel nous traita bien. Il nous fit servir un dîner excellent qui se termina par une salade de surelles, des fruits, du café et des liqueurs.

Le colonel, comme s'il devinait ce qui me préoccupait, se mit à défendre son système. Il préconisait l'emploi de colonnes légères, formées de soldats vigoureux et rompus à la fatigue. Il se plaignit de ce qu'on l'avait calomnié auprès de l'Impératrice et chargé de crimes imaginaires. Sa sévérité, disait-il, était motivée



par la férocité « *peau-rouge* » des guerilleros. Il n'exécutait point ces gens pour le plaisir, mais pour prévenir d'autres crimes et inspirer une terreur salutaire à ceux qui méditaient de les imiter.

Je connaissais cette doctrine. Elle a toujours servi d'excuse aux partisans, aux petits capitaines d'aventure — comme Blaise de Montluc — mais aucun grand homme de guerre ne l'a jamais illustrée. Je la trouve détestable. Néanmoins je jugeai inutile de contredire notre hôte. Pour détourner la conversation, je parlai des autres campagnes auxquelles le colonel avait pris part. Alors il nous conta qu'il s'était beaucoup intéressé aux Chinois et qu'il avait poussé jusqu'au Japon, où il avait trouvé le peuple le plus civilisé de la terre.

Enfin nous quittâmes le colonel du Pin, moins prévenus contre lui qu'à notre arrivée. Ce bourreau empanaché n'était peut-être qu'un dangereux rêveur.

Nous étions bien montés et bien pourvus de vivres. L'interminable itinéraire s'allongeait,



à mesure que fuyaient les jours. A Puebla nous fûmes accueillis par le colonel Jeannin-gros, de la Légion étrangère. Il me fit l'éloge des Belges qui servaient dans son régiment. J'en fus flatté. Après le dîner nous visitâmes Puebla. La *Ville des Anges* me plut par son air andalou que lui donnent ses façades romantiques, ses miradors, ses balcons en fer battu et ses places plantées d'orangers et de citronniers. La ville contient un nombre invraisemblable d'églises. Il y avait dans tout cela comme un lointain rappel de nos cités flamandes, que la civilisation espagnole a également marquées de son sceau. Nous visitâmes la cathédrale. Elle date du xviii<sup>e</sup> siècle et son maître-autel, de marbre et d'albâtre, entouré de colonnes dorées, est admirable à voir. Je fus saisi à l'aspect d'un *Santo Christo* trop humain, trop sanglant, qui me fit penser aux pendus du défilé des Cumbres. Avant de quitter l'église nous nous inclinâmes devant la tombe du général Vernet de Laumières, tué à la tranchée, pendant le siège de Puebla. Le



monument, un canon égueulé et deux lances croisées, convient à un soldat mort au champ d'honneur.

Reprenant la route, je sentais monter en moi l'enthousiasme des pèlerins approchant de Jérusalem. A Rio Frio nous logeâmes dans un hôtel tenu par la veuve d'un fournisseur français qui venait d'être assassiné par les dissidents. Il n'y avait à Rio Frio que cet hôtel, une *tienda* et quelques cabanes d'Indiens forestiers. La veuve Puissant, tel était le nom de la dame, nous avertit que des guérillas rôdaient dans la contrée.

— Il y en a donc, demandai-je, jusqu'aux portes de Mexico?

— Jusqu'à Chapultepec, dans le conseil de l'Empereur, répliqua M<sup>me</sup> Puissant d'un ton qui donnait à penser.

Mais nulle appréhension ne pouvait résister à l'émerveillement qui nous saisit dans la vallée étendue autour de la capitale. Rien n'était comparable à ces champs blonds, à ces lacs bleus, à ce ciel lumineux, bloc d'azur im-



mobile, où glisse le vol suspendu des vautours.

A l'horizon se dessinaient les cônes blancs du Popocatepelt et de l'Ixtaccilualt : La Montagne qui fume et la Femme de Neige.

Nous ne pouvions traverser Buena-Vista sans saluer le maréchal Bazaine. Son Excellence nous reçut tout de suite et nous accueillit la main tendue.

C'était un gros homme, sans distinction, mais bien en uniforme. On devinait le vieux troupiier qui sait sangler son ceinturon, porter l'épée et accrocher ses épauettes. Il faisait craquer ses hautes bottes vernies et affectait de parler avec finesse. Dans son visage épais, que les moustaches tombantes et la barbiche en pointe ne parvenaient pas à amincir, luisaient deux yeux troubles, d'inégale grandeur et légèrement bridés. Il me parut répondre à un type militaire assez répandu : le bon serviteur toujours d'accord avec le règlement, pas de zèle et pas d'histoires. Aussi fus-je à peine étonné en constatant que le maréchal me traitait avec une déférence disproportionnée à



mon grade. Ce n'était point le ton qui convenait entre un maréchal de France et un simple lieutenant de cavalerie. Mais les politesses de l'illustre homme de guerre s'adressaient à l'officier d'ordonnance du comte de Flandre, peut-être chargé d'une mission secrète.

— Je suis content de vous voir, me dit-il. Depuis un mois vous m'empêchez de dormir. Votre arrivée à Vera Cruz était signalée et Sa Majesté l'Impératrice m'avait prié de vous fournir une escorte. Par où diable avez-vous passé? Il doit y avoir là-dessous quelque chose qu'il vaut mieux que j'ignore : une gageure entre jeunes gens?

— Excellence, j'ai agi sans réflexion.

— Vous pouviez être assassiné. Quel concert de reproches! Il y avait de quoi motiver ma disgrâce. Ah! j'ai l'air de vous gronder, pardonnez-moi. Mais l'Empereur — qui a l'esprit troublé par quelques échecs sans portée — déjà se plaint de moi et m'accuse de ne pas poursuivre les dissidents avec toute l'énergie désirable. Nous sommes ici sur un terrain



beaucoup plus brûlant que le terrain de la guerre, celui de la politique.

Plus tard, de Villebois m'avoua qu'il avait tremblé pendant tout cet entretien. Le maréchal était certainement au courant de l'histoire de la *Floride*.

Le maréchal Bazaine nous invita à déjeuner. Il tenait table ouverte pour les officiers de passage, ses aides de camp et de nombreux invités civils. Les toilettes claires de quelques jeunes et jolies créoles égayaient l'assemblée. Le couvert de M. le Maréchal était princier, le maître d'hôtel, les laquais de grand style : un train de vice-roi, disait-on.

Au dessert, je me demandai si je n'avais pas abusé des vins et des liqueurs de Son Excellence. Le Maréchal, qui m'avait placé près de lui, ne cessa de me parler, avec tant de détour et de réticences que je ne comprenais plus rien à ses propos. La voix prudente bourdonnait à mes oreilles :

— Ils sont Mexicains, mais je suis Arabe... La situation est d'ailleurs excellente; Juarez



est fini. Maximilien est un esprit remarquable, peut-être un peu porté aux rêveries allemandes. Il n'aurait pas dû heurter le clergé de front; avec ces gens-là il vaut mieux *finasser*..., mon Dieu oui! Remarquez que je ne blâme personne. Les conseillers ne sont pas les payeurs et précisément... Rassurez l'Impératrice sur mes bonnes intentions. Il faudrait une collaboration plus étroite entre Chapultepec et Buena-Vista. Il y a eu quelques froissements. On voudrait s'affranchir de la tutelle française... Il n'y a pas de tutelle française. Je suis ici pour obéir. Mais, évidemment, je ne relève que de mon souverain pour tout ce qui concerne la conduite des opérations et de mon armée... Je suis un vieux soldat, un véritable enfant de troupe, sorti du rang, élevé dans le culte de la loyauté et de l'honneur.

Je cherchais un prétexte pour m'esquiver. Mais le Maréchal, décidément, tenait à ma compagnie. Il nous proposa de l'accompagner à un camp d'infanterie qu'il allait inspecter,



à deux lieues de Rio Frio. Comment refuser?

Nous partîmes suivis d'un escadron de chasseurs d'Afrique. A l'aspect du camp, je ne regrettai plus d'être revenu sur mes pas. Je me retrouvais brusquement transporté dans mon milieu, dans mon élément, en manœuvres, à l'exercice. Les tentes se groupaient le long du front de bandière, pavoisées de drapeaux tricolores. Les lignes bleues, blanches, rouges de l'infanterie se formaient en colonnes profondes, sous l'éclair des baïonnettes et l'envol doré des aigles. Les clairons sonnaient le *Garde à vous*.

Pour passer la revue, Bazaine avait mis pied à terre. Il allait à petits pas, entre les rangs ouverts, de compagnie en compagnie. Il saluait les officiers et parfois s'arrêtait pour parler à un soldat ou à un sergent d'élite, sanglé dans sa tunique, médaillé, triplement chevronné et placé en serre-file. Il n'oubliait pas les cantinières, crânes dans leur uniforme pimpant et se tenant droites, les talons joints, comme les plus vieux brisquards.



Le Maréchal savait son métier. Pendant que la musique jouait des mazurkas, il visita les cuisines, les chambrées, goûta la soupe et leva les punitions.

Les troupes défilèrent avant notre départ. Les pelotons, alignés au cordeau, marchaient comme un seul homme. Ces fantassins français étaient superbes, bien tenus, allant d'un pas décidé, les épaules immobiles et droites sous le lourd paquetage, le jarret souple, le pied léger dans la guêtre blanche à molle-tière jaune. Ce spectacle me rassura et me fit oublier les mascarades de la contre-guérilla. L'armée de Napoléon III était toujours la première du monde.

Déjà les étoiles fourmillaient dans le ciel quand nous sortîmes du camp. Nous étions mêlés, de Villebois et moi, aux officiers de l'Etat-Major du Maréchal. Celui-ci nous précédait sur son grand bai brun. A mi-chemin de Buena-Vista, au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes salués par une fusillade nourrie. Un cavalier s'écroula



avec fracas sur la route. Il y eut un moment de désarroi. Les chevaux ruaient, se cabraient haut, dressés sur leurs pieds de derrière. Villebois tira son sabre et courut vers les chasseurs de l'escorte.

Seul, le Maréchal resta impassible. Il ne daigna donner aucun ordre. Il tourna seulement vers nous sa grosse figure, rougeaude dans les plis du couvre-nuque, et il dit :

— Calmez un peu vos montures, messieurs.

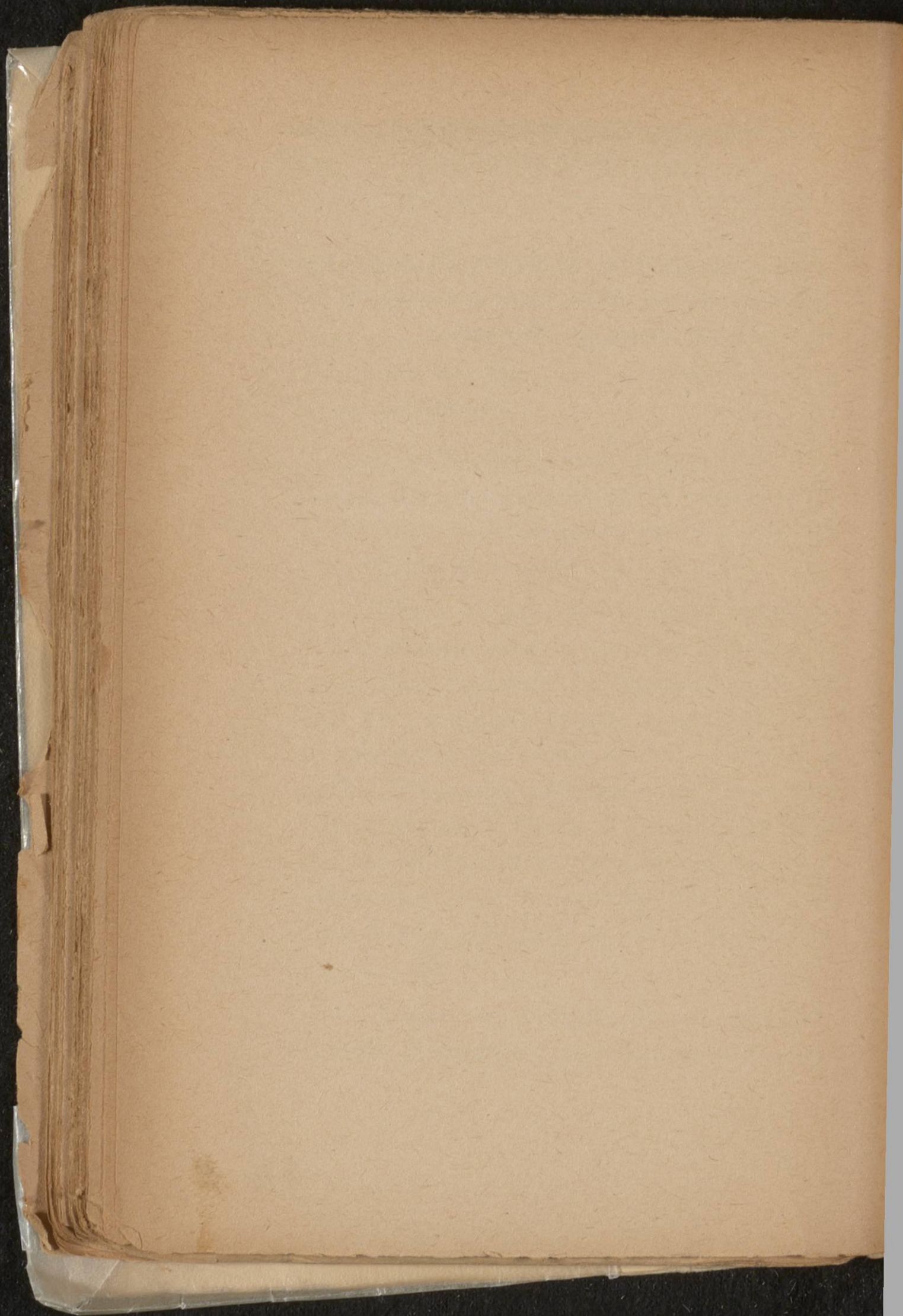
Pas d'ironie dans le ton, rien d'étudié, de voulu dans l'attitude. La bravoure du Maréchal était naturelle et sans apprêt. Pourtant les tirailleurs embusqués le visaient bien. Les balles furibondes miaulaient et ricochaient autour de lui. Il haussa les épaules et remit son cheval en marche, laissant son escorte se débrouiller avec la guérilla. Un peu plus loin, il m'appela près de lui et m'offrit un cigare.

— N'allez rien conclure de cela, me dit-il. Il suffit de quelques vauriens, sortis d'un vil-



lage, pour créer de ces alertes. Ils étaient peut-être quinze ou vingt. Soyez persuadé au fond que l'ordre règne au Mexique.







## VIII

Aux portes de Mexico, A LA GARITA, je ne m'étonnai point de tomber dans un dédale de ruelles obscures et fangeuses, pleines de mendiants et de chiens galeux. Le centre de la capitale, avec ses avenues, sa belle cathédrale, sa vaste *Plazza-Mayor*, son parc ombragé d'eucalyptus, peuplé de statues et orné de fontaines, d'où ruisselait une eau vive, me dédommagèrent de ce spectacle déplaisant. J'étais bien dans la noble cité, nommée jadis le « Joyau de la couronne d'Espagne ».

Villebois, content d'avoir mené notre voyage à bonne fin, se mit en quête d'un hôtel et découvrit ce qu'il nous fallait, des chambres convenables, rue San Francisco. Comme les



rues de Platéros, de Véragas, la rue de San Francisco est bordée de cafés et de magasins à l'européenne. Je consacrai ma première journée au repos et aux soins que réclamait ma personne. J'écrivis une lettre au grand Maréchal de la cour, pour lui annoncer mon arrivée. A la nuit tombante, de Villebois vint me chercher. Nous sortîmes ensemble. Comme à Vera Cruz toutes les cloches sonnaient, sous les étoiles, et Mexico se drapait dans son manteau magique du soir. Les plaies étaient cachées.

Nous nous mêlâmes à la foule. A l'éclat des uniformes français, dolmans pincés à la taille, larges pantalons garance, s'ajoutait le pittoresque des costumes nationaux : le rebozo et la mantille des senoras, passant en calèche, la veste galonnée, le riche zarapé, le fouet de cuir et les grands éperons des rancheros, la cape rapiécée des Indiens et l'extravagante coiffure des licenciés, tout un carnaval, un ballet de masques, évadé d'un roman espagnol et qu'on s'étonnait de voir et de coudoyer dans



la rue. Aucune inquiétude ne semblait peser sur ce peuple en liesse. On goûtait la fraîcheur, le farniente de l'heure, on écoutait le crin-crin des mandolines, on admirait les feux d'artifice, les sourires, les beaux yeux des créoles, et on se régalaient de pastèques, de cédrats ou de sorbets glacés, à l'éventaire des pâtisseries ambulants.

Le lendemain, très tôt, je reçus la visite du colonel Minon, de l'armée mexicaine. Il venait de la part de l'Impératrice et me pria de l'accompagner à Chapultepec. Deux chevaux sellés nous attendaient devant la porte.

Nous sortîmes de Mexico par une avenue où l'on exécutait des travaux d'embellissement, ordonnés par Maximilien. Autour de nous le paysage était splendide. D'un côté les neuf cents arcades de l'aqueduc de Montézuma, de l'autre les crêtes tourmentées des monts, fermant la vallée. Au loin, sous les vapeurs légères du matin, ondulaient les collines et les plaines, dominées par les névadas de Toluca, de l'Iztaccihualt et du Popocatepelt.



Des moineaux bleus s'ébattaient autour de nous et de grosses libellules jaunes bourdonnaient à nos oreilles.

Chapultepec est un rocher de porphyre, chargé d'hiéroglyphes. Montézuma y tenait sa cour. Chaque jour des coureurs, qui se relayaient de six en six lieues, lui apportaient de la marée fraîche de la côte et des ananas de la *Terra Caliente*. A part le bassin taillé dans le roc, l'aqueduc et quelques inscriptions gravées dans la pierre, plus rien ne subsiste de ces antiques splendeurs.

En avançant sous les ahuahuetes, hauts cyprès au feuillage morose, penché vers la terre, je me demandais comment j'allais revoir Charlotte. De quelle manière je lui parlerais? Retrouverais-je l'innocente compagne de mes jeux d'enfant ou une souveraine altière, drapée dans sa dignité comme dans un manteau d'hermine?

Le colonel Minon m'avait appris que l'Empereur était absent et qu'il séjournait à Cuernavaca, sa résidence d'été. A cette heure ma-



tinale, l'Impératrice se reposait et recevait ses familiers sur une des terrasses du château. Nous la découvrîmes à l'endroit où elle aimait à s'asseoir. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva et vint à ma rencontre. Elle remercia d'un geste ceux qui l'entouraient et m'emmena à l'écart. J'avais la tête perdue d'être ainsi devant elle, après tant d'années de séparation. Elle était devenue très grande et elle se tenait toute droite, dans une noble attitude. Mais c'était toujours Charlotte, avec son front obstiné et pur et ses yeux voilés d'ombre.

Je voulus parler :

— Je prie Votre Majesté...

— Non, dit-elle vivement, pas ainsi. Vous me nommerez Majesté au palais, devant le monde. Ici je ne veux connaître que mon frère Daniel. Vous allez m'aider, combattre avec moi. N'est-ce pas pour cela que vous êtes venu?

— Je ne sais plus très bien pourquoi je suis venu, avouai-je. Depuis votre départ, l'Europe m'était un lieu d'exil. Je voulais



plaire à Philippe, toujours inquiet de votre sort, au roi qui veille sur vous de loin. Je veux servir Votre Majesté et l'Empereur. Je voulais savoir également — pardonnez-moi — si Charlotte se souvenait des heures enchantées de Laeken.

Elle m'écoutait en souriant, la tête penchée.

— Que vous êtes resté enfant, murmura-t-elle. Votre présence me rajeunit. Je deviens une vieille femme, n'est-ce pas? Ambitieuse et sans cœur, dit-on. Ah! je sais tout. Venez, Daniel, que je vous montre mon domaine, comme autrefois quand nous jouions à nous perdre et à nous retrouver dans le château du roi mon père.

Elle me prit par la main et me conduisit à la pointe de la terrasse, dressée en éperon sur la profonde vallée. Nos regards dominaient un dôme d'impénétrable verdure : les cimes de la forêt dix fois séculaire qui entoure le mont de la Cigale. Au delà, nous apercevions le saphir du lac de Tacubaya et mille ruisseaux rampant comme des couleuvres dans les her-



---

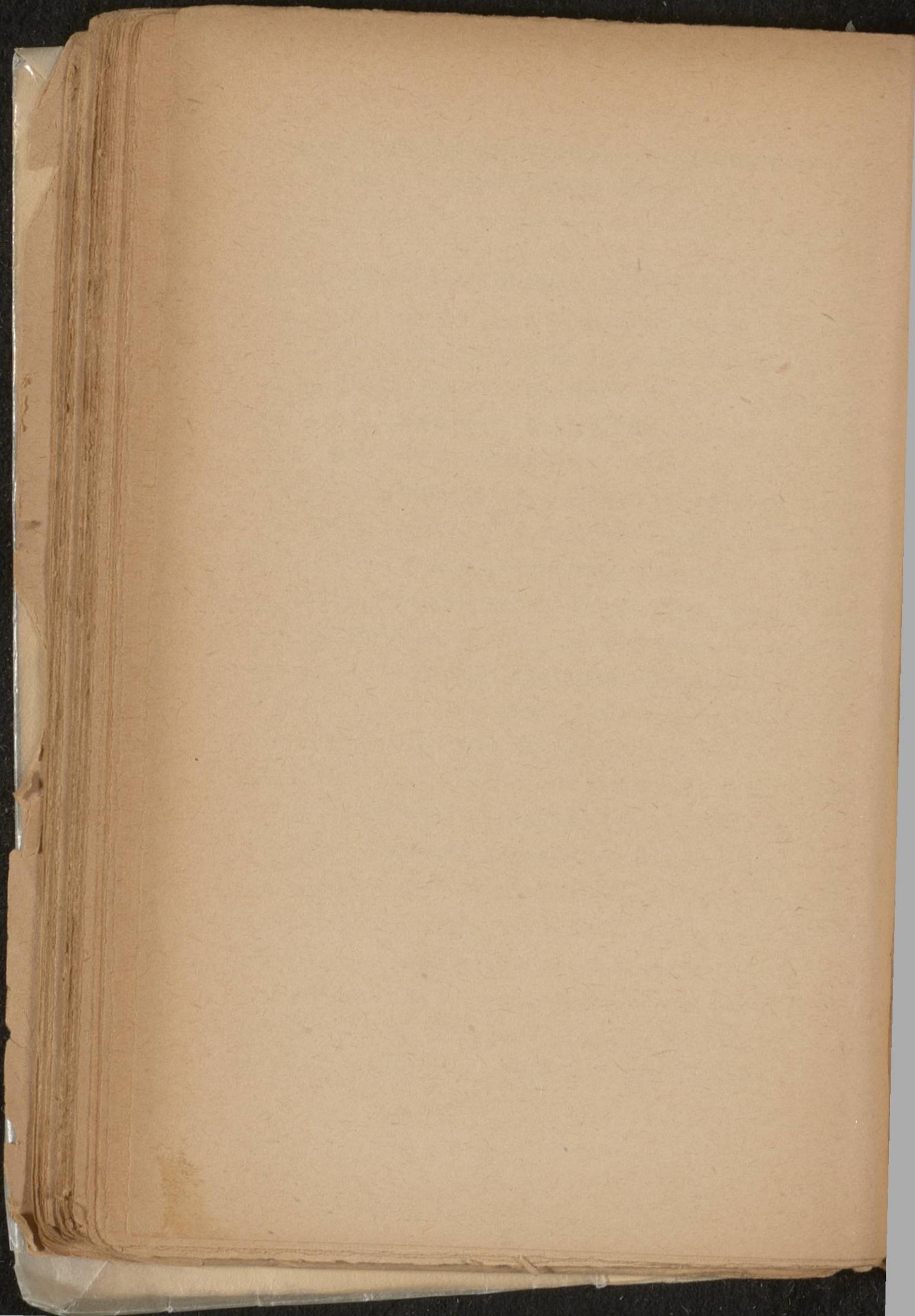
bes de la plaine. Des collines mauves et pourpres fermaient l'horizon.

Par un escalier taillé dans le roc nous descendîmes dans la forêt des arbres géants. Leurs couronnes altières se rejoignaient au-dessus de nos têtes et semblaient se soutenir, l'une l'autre. De branche en branche, tombaient des rideaux de lianes, entremêlant leurs chevelures désordonnées et augmentant l'ombre éternelle qui régnait en ces lieux, où tant d'hommes avaient passé pour ne connaître, après un triomphe éphémère, que les amertumes de la défaite et de la mort.

— Voilà mon Empire, dit Charlotte. N'est-il pas beau et digne d'être aimé?

Je la regardais, je l'écoutais. Sa main n'avait pas quitté la mienne. Que m'importait son Empire?







## IX

Au Mont de la Cigale, pendant quelques semaines, je retrouvai un bonheur que je croyais à jamais perdu. De nouveau j'étais réuni à Charlotte et nous vivions dans le royaume des prestiges et des fées. Je ne doutais plus de l'Empire du Mexique. Tout m'y rappelait les spectacles qui avaient étonné mes regards d'enfant, quand je vivais à la cour de Léopold I<sup>er</sup> et de Louise-Marie. Comme alors, nous assistions à des cavalcades, des revues de troupes, des messes solennelles, des spectacles de gala, nous allions visiter les pauvres en secret, et le peuple nous acclamait et nous jetait des fleurs.

Dès son retour de Cuernavaca, l'Empereur



avait demandé à me voir. Il aimait le comte de Flandre et me remercia d'être venu en son nom. Parfois Maximilien m'entretenait de ses projets. Il voulait apaiser les esprits, arrêter les persécutions, libérer les Indiens esclaves. Je partageais ses illusions. Peut-être même mes illusions étaient-elles plus grandes que les siennes.

Il me fallut du temps pour découvrir que Maximilien était sujet à des accès de mélancolie. Alors il s'enfermait dans son cabinet de travail, fumait de lourds cigares et vidait des flacons de vin du Rhin. Il y avait en lui de l'étudiant allemand, débraillé et rêveur, du philosophe de brasserie. Il était versatile et subissait l'influence de celui qui parlait le dernier, le conseiller Eloin en ce temps-là.

Il m'arrivait d'assister à ces sortes de conseils privés. Quand l'Empereur avait le spleen et qu'une pointe d'ivresse noyait ses yeux pâles, il se répandait en récriminations contre Napoléon et Bazaine.

— Napoléon m'a trompé, disait-il. Ba-



zaine me trompe et trompe son souverain. C'est un maître fourbe. Ne faites pas cette figure étonnée, Ecuyer d'Alain. Vous n'entendez rien à la politique; vous n'êtes qu'un soldat — c'est un compliment. Savez-vous pourquoi nous sommes ici? L'Impératrice, moi, vous, vingt mille Français? pour récupérer les millions de la banque Jecker! Napoléon l'ignore, je veux le croire. Mais de Morny...? Il faudrait que je saigne ce peuple à blanc. Et encore l'or ne se tire pas du sang. Puis il y a Monseigneur Méglia et Labadista et toutes les *écrevisses* de la réaction. Si je les écoutais, je rallumerais ici les bûchers de l'Inquisition, j'imiterais Philippe II. Est-ce là le rôle d'un prince au XIX<sup>e</sup> siècle? Tenez, il n'y a encore que les *Chinacos* qui aient parfois des idées raisonnables.

Quelques jours après on rencontrait l'Empereur à cheval, en costume mexicain, l'œil frais, l'air dispos. Alors il annonçait que tout allait bien, parlait de l'organisation de sa Garde Palatine, de l'arrivée prochaine des trou-



pes autrichiennes et belges, ou de la création de quelque décoration ou d'une charge nouvelle à sa cour.

J'ai vécu assez vieux pour voir mourir les hommes de ma génération et naître des temps nouveaux. Ceux qui, à présent, écrivent sur l'aventure mexicaine en parlent à leur aise et avec un cœur léger. Planant sur l'ensemble des événements, dominant le temps et les espaces, il leur est facile de dire : « *Il fallait penser, agir ainsi.* » Mais refaire l'histoire et ses batailles après coup est une niaiserie. Dans le journal de Louis XVI on trouve, à une des plus dures journées révolutionnaires : « *Aujourd'hui rien.* » De même il devait nous arriver de marquer d'une pierre blanche des heures déjà fatales.

A côté de quelques inquiétudes, nous avons des raisons d'espérer. Les bandes de Juarez étaient aux abois, traquées jusqu'au Rio del Norte. Autour de nous le peuple reprenait confiance. Les Indiens, doux et intelligents, voyaient en Maximilien un envoyé des Dieux,



— des anciens Dieux du Mexique — toujours adorés, malgré le baptême et la dévotion à Notre-Dame de la Guadeloupe. Même les *Indios Bravos* nous envoyaient des ambassades. Ainsi nous vîmes arriver à Chapultepec une troupe de Commanches, coiffés de plumes d'aigles, armés d'arcs et de flèches et montés sur des mustangs à robe pie. Ils campèrent dans le parc, sous les cèdres de Montuzéma.

Un mois après mon arrivée à Mexico nous allâmes à la rencontre des légionnaires belges venus de Vera Cruz par étapes. La garnison française leur fit un accueil chaleureux. Ils entrèrent dans la ville, fanfares en tête, enseignes déployées, derrière leurs beaux tambours-majors. J'accompagnais l'Empereur qui les passa en revue. C'était comme une fête bruxelloise, sous le soleil éblouissant des tropiques, tant les bonnes faces rougeaudes, les uniformes me rappelaient les chasseurs de Chasteleer, avec leurs guêtres blanches, leurs tuniques à brandebourgs et leurs chapeaux ronds à plumes de coq. Rien n'y manquait, ni la cou-



leur, ni l'humeur joviale, ni le goût du faste, dans les galons des officiers, la tenue des cantinières, la tache rubénienne du drapeau rouge, jaune, noir, avec un lion d'or dressé sur la hampe. Mexico prit un air de kermesse flamande.

Vers la même époque, je retrouvai le commandant Lebas, M<sup>me</sup> Gautier et Véronique. Je m'étais installé depuis longtemps dans une maison spacieuse de Tacubaya, entre Chapultepec et la capitale, où je pouvais aller à cheval ou en *ferro caril*, chemin de fer desservi par des mules, qui faisaient le trajet en vingt minutes. Le commandant Lebas se préparait à rejoindre le colonel de Potier, commandant supérieur de Michoacan. D'accord avec de Villebois, il conseilla à M<sup>me</sup> Gautier de se loger dans mon voisinage, pour être moins seule.

Il se trouva qu'une maison était à louer à proximité de la mienne. De ma véranda, où je passais les heures lourdes de la sieste, je pouvais voir Véronique dans son jardin, fleuri de roses-thé, ou assise à son chevalet. Toujours



vivante et gaie, elle ne redoutait pas le soleil du Mexique, mortel aux plus fières énergies. Peut-être était-elle soutenue par l'amour de son art? Elle ne cessait de dessiner et de peindre; et pas un jour ne se passait sans qu'elle découvrit quelque modèle singulier, des lépreux à tête de bandit, un aveugle joueur de guitare, un âne chargé de poteries ou quelque jeune indienne aux cheveux tressés, à demi nue, posant immobile, comme une statue de bronze, sous ses regards attentifs.

— Et moi, lui demandai-je un matin, ne suis-je pas digne de vos pinceaux? Quand me représenterez-vous en costume mexicain?

Elle fit la moue :

— Je ne suis pas miniaturiste.

— Alors, mettez-moi en uniforme, avec mon sabre et mon talpac, sur un cheval furieux, comme le chasseur à cheval de Géricault.

— On ne vous reconnaîtrait plus. Vous êtes ce que les démagogues déchaînés nomment un *officier de salon*. Irez-vous à la guerre en gants blancs?



---

— Pourquoi pas? Mes ancêtres y allaient bien en perruque et en dentelles. Armée mal tenue, mauvaise armée. Voyez les Mexicains.

— Les nôtres, ceux de Juarez tiennent bon.

— Cela aura une fin.

— Je le souhaite, les arts ne prospèrent pas dans un pays sans cesse ravagé par la guerre.

— Ni les militaires en temps de paix. Nous ne serons jamais d'accord.

— C'est ce qui me fache contre vous, s'écria Véronique. Je vous aime beaucoup — je veux dire j'aime les soldats — n'oubliez pas que mon père est mort au feu. Or nous n'avons des idées, des goûts, communs en rien. Qu'est-ce que le Mexique et son avenir peuvent vous faire? Je cite un exemple au hasard. Si demain on vous commandait d'aller tuer ou de vous laisser tuer pour cet empire de carton peint, ce décor d'opéra-comique, vous obéiriez sans hésiter, sagement, comme a obéi mon pauvre papa. Vous joueriez pour de vrai dans une farce. Cela peut-il s'expliquer raisonnablement? Les soldats sont des idéalistes pervertis,



qui se sacrifient pour des causes toujours vaines, parfois ridicules.

— C'est étrange, remarquai-je, comme vous amplifiez mes plus innocentes boutades. Pour l'Empire de Maximilien, je crois que vous vous trompez. Mais au nom de celui qui dort sous le tumulus de Caméron, vous avez le droit de maudire la guerre.

Sans doute ne parlions-nous ainsi, d'une manière détournée et décousue, parfois en nous exaltant, que pour rompre un silence qui nous gênait. Entre une jeune fille et un jeune homme, le silence est irritant et lourd. Et peut-être ne faisons-nous tout ce bruit que pour éloigner de nous une pensée encore inavouée et importune.

Je présentai Véronique à Charlotte. L'Impératrice accueillit la jeune artiste avec une politesse un peu contrainte. Au nom de Winterhalter, elle sourit et nous rappela que le peintre était venu à Laeken, après la révolution de 1848. Il avait peint Charlotte drapée dans la faille, l'écharpe de soie des dames bruxelloises.



— Vous, mademoiselle Gautier, conclut la souveraine, vous me représenterez en *rébozo* et en mantille, à la mode andalouse.

Ce projet ne fut jamais exécuté. Du premier coup d'œil Véronique et Charlotte s'étaient déplu. Charlotte ne me révéla jamais le secret de son antipathie. Véronique m'avoua qu'elle trouvait l'Impératrice sans grâce. Un insupportable air d'orgueil abîmait sa beauté. Ce jugement cruel me blessa. Je me récriai :

— C'est vous qui êtes orgueilleuse. Vous vous placez en dehors et au-dessus de tout le monde. C'est une manie d'artiste, je le sais bien, mais j'ai lu quelque part qu'il n'y a point de talent véritable sans humilité et sans charité...

— En art on apprend à se corriger, riposta Véronique. Votre Charlotte s'obstinera jusqu'au bout. L'idée fixe habite son front fermé. L'ambition la dévore : c'est lady Macbeth!

Nous nous boudâmes pendant huit jours. Je revins le premier. Au fond, je vivais dans un désert où mon cœur se desséchait. Chez Véro-



nique coulait une fontaine invisible, dont la fraîcheur apaisait un tourment qui était en moi et que je n'osais pas nommer. Mon mal était à Chapultepec. J'y allais tous les jours, saluer Charlotte, l'Empereur et rêver sous les cèdres-cyprès, penchés vers la terre, qui n'avaient plus d'âge, sous le triple fardeau du ciel, du temps et des souvenirs.

Au château on était encore dans la période des fêtes. Beaucoup d'or brillait sur les uniformes et les habits de cour mexicains. Dans l'enfilade des salons, les lustres de cristal jetaient un éclat de féerie. Chambellans, gouverneurs, ministres, c'était une débauche de dignités, de charges, de croix, de plaques, de grands cordons et de crachats. Les dîners étaient somptueux, mais les couverts en ruolz, par crainte des voleurs qui grouillaient dans cette foule de senors, basanés et chamarrés. Les bals étaient charmants. Il y régnait un aimable laisser aller, grâce au naturel, à la naïveté des créoles. Les plus jeunes dansaient la *habanera* avec beaucoup de gentillesse, et elles se montraient ex-



pertes dans le langage de l'éventail, aussi mystérieux et galant que celui des fleurs. En ce temps, le maréchal Bazaine venait encore à Chapultepec. On le disait coureur et amoureux de Joséfa Péna, beauté espagnole de seize ans. J'y rencontrai d'autres personnages qui eurent leur rôle plus tard, bon ou mauvais, dans la tragédie, se jouant jusqu'à la fin — Véronique voyait, entendait juste — sur un air d'opérette.

C'étaient des colonels à têtes de toréadors ou de croupiers, des orangs-outangs à épau-  
lètes coudoyant les généraux français Douai, Brincourt et l'Hériller.

Le bruit courait que la légion belge allait partir pour le Michoacan, avec une colonne française. Depuis la chute d'Oajaca, les débris de l'armée défaite, trois à quatre mille hommes, commandés par Artéaga, Régules, Riva Palacio, Pueblita et Ronda, sans compter la *cuadrilla* de Ugalde, ravageaient la province, tuant, pillant, fusillant à qui mieux mieux. Il fallait les mettre à la raison. Je désirais pren-



dre part à la campagne, mais à quel titre? Il ne me plaisait qu'à moitié d'être en sous-ordre, d'autant que le baron van der Smissen, commandant nos troupes, ne m'inspirait qu'une médiocre confiance. Il avait la réputation d'être un bravache et une tête de linotte.

Une après-midi, pendant que je méditais là-dessus, couché dans mon rocking-chair et fumant des cigarettes, je reçus la visite du commandant Lebas et de Villebois. Ils avaient l'air si sérieux que, si j'avais offensé quelqu'un j'aurais pu croire qu'ils m'apportaient un cartel. Mais ils se mirent à me parler de choses indifférentes. Mon ordonnance entra avec un flacon d'absinthe, de la glace et des cigares, présentés sur un plateau d'argent.

— Vous vous mettez bien, dit de Villebois. Avez-vous renoncé à porter l'uniforme?

C'était une allusion à mon costume d'intérieur, pantalon de toile blanche et chemise de soie.

— A cette heure j'étouffe, avouai-je. Ce cli-



mat est décidément dangereux. On n'a plus envie de rien que de dormir.

— Il faut réagir, dit Lebas — Non, pas de tabac blond, c'est trop fade pour mon goût — L'inaction ne vaut rien par ici, les délices de Capoue! Heureusement que nous allons partir, de Villebois et moi, pour rejoindre de Potier.

— Ah! vous en êtes, tant mieux.

— Et vous? demanda Lebas après une courte hésitation. Est-ce que...?

— Pensez-vous que je fasse bien en rejoignant la colonne? demandai-je, en riant sous cape. Je m'interrogeais là-dessus, au moment de votre arrivée.

— Il n'y a pas de doute.

Alors je me mis à rire franchement :

— Comment, Lebas, qu'est-ce que cela signifie? Sur le pont de la *Floride* vous vouliez m'interdire la guerre. Maintenant vous venez me pousser dans le dos pour que j'y aille. Sans compter qu'il n'est pas gentil de supposer que j'aie besoin d'être poussé, ceci demande une explication?

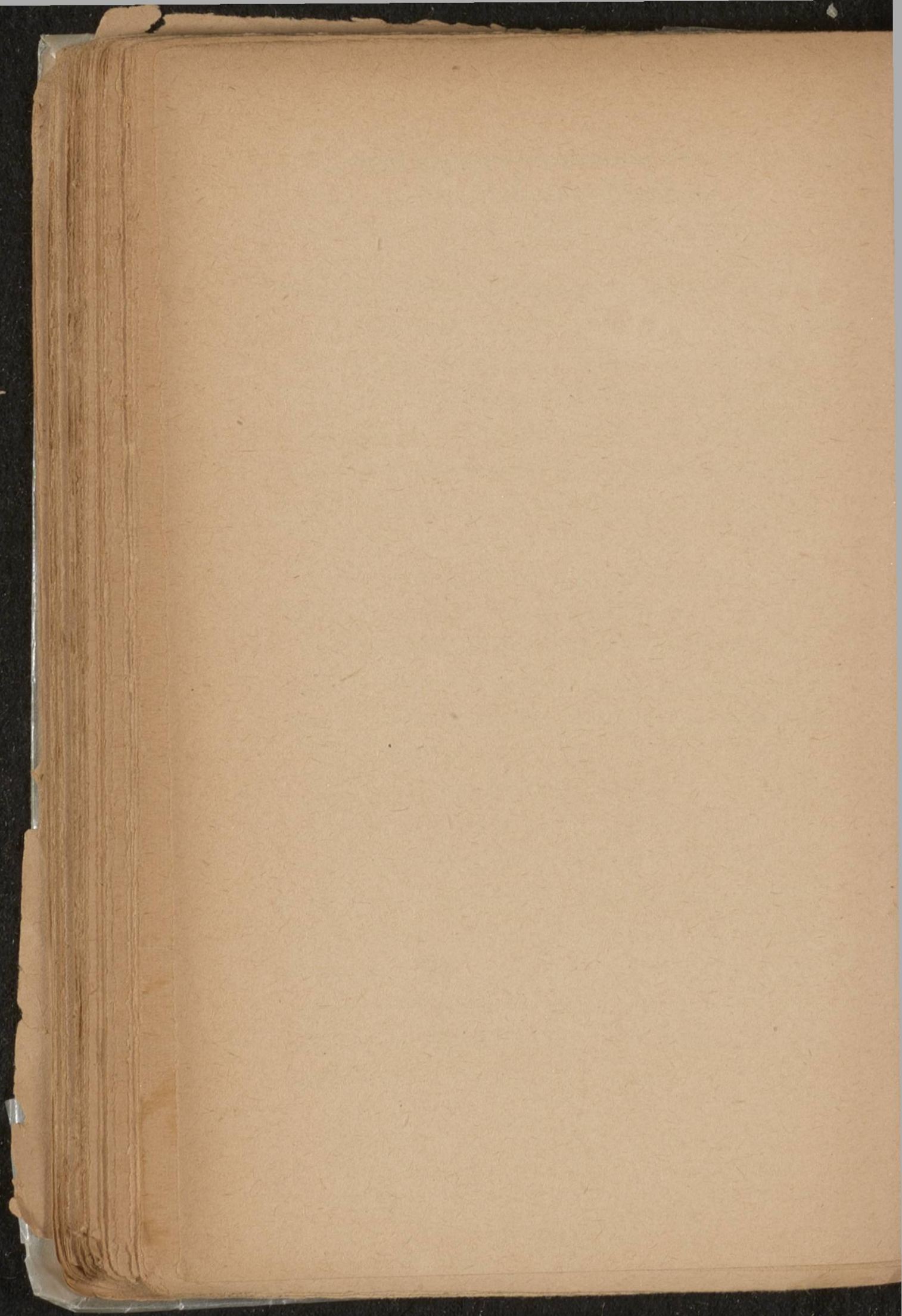


— Elle est simple, grogna le commandant en détournant les yeux. Entre deux maux il faut choisir le moindre. Vous l'avez dit vous-même : l'air de Mexico ne vaut rien.

— Pour moi?

— Pour personne.







## X

Le lendemain je partis pour Cuernavaca. Je ne soupçonnais encore rien du drame qui, en marge des drames de la révolution et de la conquête, se jouait à la cour même.

Le voyage à Cuernavaca me ramena dans les Terres-Chaudes. J'y trouvai un Maximilien que je ne connaissais pas, un Habsbourg en redingote grise et en pantoufles de tapisserie, se promenant dans son jardin, en compagnie de quatre chiens havanais.

L'Empereur me reçut à bras ouverts, comme un bourgeois installé aux champs reçoit un camarade de la ville, qui vient le distraire de son ennui. Rien n'y manqua, ni le vin, ni les cigares, ni même le tour du propriétaire. En-



suite nous eûmes un long entretien, devant une table rustique, garnie de trois bouteilles de champagne, tenues au frais dans leurs seaux à glace. Maximilien vidait coupe sur coupe, en se plaignant de la chaleur. L'œil noyé, la barbe en fleuve, il bredouillait :

— Croyez-vous, mon ami? Et que dirait Philippe s'il vous arrivait malheur? Je ne vous vois pas avec van der Smissen. Il me faut des organisateurs, on m'expédie des fiers-à-bras.

— Sire, précisément... Ne pourrais-je commander, former, instruire une troupe mexicaine? Il me semble que le salut est là, dans une armée nationale.

— Vous n'en ferez rien! On ne recrute que des *saltéadores* ou quelques pauvres Indiens. Les créoles veulent tous être général. C'est un ramassis de poltrons, qu'un coup de mousquet jette en panique. C'est comme les Napolitains de Murat : « *On a beau les habiller de vert, de bleu, de jaune...* » Ce vin est-il assez frais? Vous lui préférez peut-être le vin du Rhin?



Ah! vous ne buvez pas. Ne soyez donc pas si cérémonieux. Nous sommes ici en vacances.

En vain je tentai d'arracher à l'Empereur un consentement, une simple promesse. A chaque instant l'entretien s'égarait sur un objet futile : l'arome des cigares, les roses de Cuernavaca, les malices et le mariage du maréchal Bazaine, les cuvées du vin de champagne. Maximilien ignorait-il que Juarez redevenait entreprenant, que les Etats-Unis appuyaient ses efforts, subsidiaient et armaient ses bandes? que l'on affirmait — à Mexico — que la caisse était vide et que les ministres et les fonctionnaires volaient et trahissaient? ou ne voulait-il pas le savoir? ou encore étaient-ce de faux bruits, qui m'abusaient, et dont il connaissait lui seul l'origine et l'inanité?

Les notes grêles d'un *jarabé*, pincé par une main experte, tombèrent du haut d'une fenêtre : un bruit de perles dans une coupe d'argent. L'Empereur sourit et caressa ses longs favoris blonds de ses deux mains pâles.



---

*Si yo fuera un ave hermosa  
De colores mil pintada :  
Hoy mi nido y ymi morada  
Pusiera en tu corazon  
« Si j'étais un petit oiseau  
« Paré de mille couleurs. »*

. . . . .  
L'étoffe à larges rayures bleues du rideau s'écarta et montra un bras d'ambre, cerclé d'or. Puis apparut un visage pur, le profil de Cléopâtre, peint en terre rouge, avec de longs yeux en amande et des tresses sombres, lustrées comme le plumage des cygnes noirs. Maximilien dodelinait de la tête, en suivant la mesure d'un air béat :

*Si fuera lucienta estrella  
La mejor del firmamento.  
« Si j'étais une brillante étoile... »*

— C'est la fille de mon jardinier, dit l'Empereur. Une jeune Indienne innocente, un enfant, qui ignore tout de nos usages. Elle me témoigne une affection ingénue qui m'est



---

douce. On est si seul dans la vie. Et la vie sans affection, sans amour est plus triste que la mort.

Il but une nouvelle rasade et se leva. Il prit mon bras.

— Cette chaleur m'étourdit vraiment, confessa-t-il. Vous n'allez pas partir maintenant, Ecuyer Alain? Il faut laisser passer l'heure du soleil. Je vous confie à mon valet de chambre. Nous reprendrons cette conversation plus tard. Pour l'instant j'ai besoin de repos.

Je quittai Cuernavaca, le désespoir dans l'âme. Je n'avais rien obtenu. L'obscurité était tombée quand j'arrivai en vue des faubourgs de Mexico, dont les mille lumières et les fusées illuminaient le ciel. Autour de moi, dans les ténèbres bleues, brillaient des lampyres à la tête phosphorescente, capricieux comme des feux follets. Au moment où j'allais atteindre Tacubaya je fus entouré par un groupe de cavaliers de mine peu rassurante. J'étais si peu d'humeur à plaisanter que mon premier geste fut pour armer mon revolver. Mon inquiétude



tomba quand je reconnus le chef de la troupe à sa ceinture, *la mienne!* C'était Ramirez, dit le *Tigrero*, vieille connaissance.

— Eh quoi! *senor*, protestai-je. Nous ne sommes donc plus amis? Est-ce l'instant de sortir le passeport de Panchita?

— Comment c'est vous, mon sauveur? grogna le *guérillero*. Je suis heureux de vous revoir. Mais les routes ne sont pas sûres et vous avez tort de vous y hasarder si tard.

Je haussai les épaules :

— Comment voulez-vous, Ramirez, que je sache l'heure? J'ai perdu ma montre.

— Non, c'est moi qui l'ai perdue, riposta le *Tigrero*. Que voulez-vous, les cartes sont infidèles.

— N'en parlons plus. Puis-je continuer?

— Adieu, dit Ramirez, en rangeant son cheval, sellé, bridé d'argent et d'or. Quand l'Empire sera tombé, n'oubliez pas, si vous êtes pris, que je vous dois la vie.

— Vous comptez abattre l'Empire?

— Il tombera tout seul, ne craignez rien.



Il me salua en soulevant son sombrero d'un geste large. Pendant que je m'éloignais j'entendis sa voix claire qui montait sous les arbres :

*Si yo fuera un have hermosa  
De colores mil pintada...*

C'était sans doute une romance populaire que tout le monde chantait au Mexique?

A Chapultepec rien ne me parut changé. Charlotte gouvernait sans l'Empereur et il me semblait qu'elle menait les affaires mieux que lui. Ses décisions étaient nettes et rapides, et on ne songeait point à lui désobéir; en elle était l'autorité et la sagacité de son père.

Souvent l'Impératrice montait à cheval le matin et nous visitions les *pueblos* des environs. Une faible escorte, quelques serviteurs, nous suivait. Je préférais ces promenades aux plus belles cérémonies. Une fois nous nous poussâmes jusqu'à Popotla où se trouve le cyprès célèbre dit de la *Triste Nuit*. C'est là que Cortez vaincu pleura son armée détruite, ses compagnons massacrés, ses espérances anéanties.



Le temps était orageux et lourd. Nous avons laissé nos montures à leurs gardiens, en dehors de l'enclos qui protège le géant des siècles, encore debout malgré la foudre et le fardeau des âges.

— Avez-vous des projets pour la campagne qui s'ouvre? me demanda Charlotte.

— Je ne puis rester en arrière pendant que les autres se battent, dis-je.

— C'est ce qui m'inquiète. Vous pouvez être tué.

— Votre Majesté est trop bonne. Qu'est-ce qu'un soldat de plus ou de moins?

— Taisez-vous et laissez vos Majestés. Vous êtes un rêveur, vous ne voyez donc pas ce qui se passe?

— Pardonnez-moi, dis-je avec force. Je crois au contraire le voir très bien. Le Mexique n'est pas conquis. Il faudrait une action militaire plus nette : des soldats, un Empereur...

Charlotte m'interrompit par un éclat de



rire strident, antinaturel, douloureux comme un cri :

— Un Empereur botté, éperonné!...

Elle était devenue soudain très pâle. La fièvre dévorait ses yeux noirs; ses mains tremblaient :

— Un Empereur en pantoufles!

— Charlotte, suppliai-je effrayé, perdant la tête. Taisez-vous, on pourrait nous entendre.

— Et que dis-je, cria-t-elle, qui ne soit connu de tout le monde? D'où sortez-vous, *monsieur*? Trahie, je suis trahie, comme souveraine et comme épouse. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que je suis *empoisonnée*. M'entendez-vous, Ecuyer d'Alain? Qui a trempé la main dans ce forfait? Oui, *empoisonnée*, par une herbe indienne. Qu'attendez-vous pour me défendre, me venger? Mieux vaut l'Empereur mort que l'Empereur avili.

Comment pouvais-je comprendre le sens de ces terribles paroles? Sans doute je ne me possédais plus et, sous le soleil du Mexique, quelque chose s'était corrompu dans mon être. Je



ne devinai point que l'Impératrice était souffrante, qu'elle délirait. Je crus qu'elle m'avait compris, qu'elle répondait enfin à mon amour et qu'elle me révélait le prix de son abandon à mes désirs sacrilèges. Que celui qui n'a jamais aimé me juge et me condamne!

— Oui, reprit-elle à voix basse, comme pour augmenter mon trouble, mieux vaudrait qu'il tombât sous les coups d'un traître que de trahir lui-même. Emmenez-moi, Daniel. Cet arbre est maudit, Cortez l'a arrosé de ses larmes. Il avait tout perdu, ses vaisseaux, ses compagnons, mais c'était un homme : l'aube le retrouva vaillant.

L'Impératrice se tut. Elle se dirigea d'un pas de somnambule vers l'endroit où ses serviteurs l'attendaient. Nous reprîmes le chemin de Chapultepec. En vue du château l'Impératrice se tourna vers moi et je vis avec stupeur que son visage était redevenu calme et souriant.

— Adieu, Daniel, me dit-elle. Quittez-moi ici.

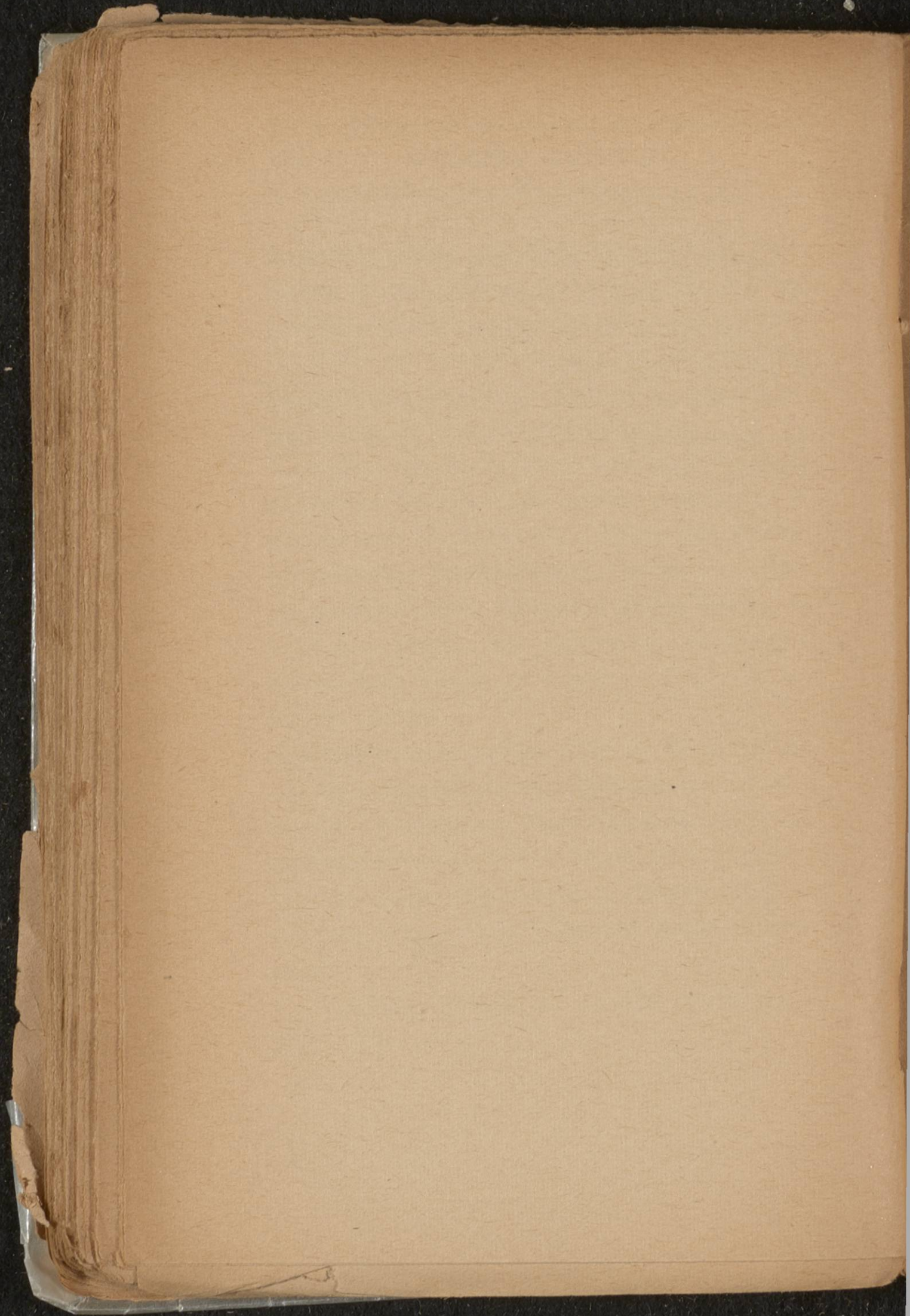


---

Comme je restai immobile, étonné, hésitant, elle prit ma main et ajouta ces mots qui depuis si longtemps m'étaient connus et que moi seul je pouvais comprendre :

— *Oui va, va loin, va à la guerre. Quand tu reviendras, je te dirai : « que tu as été long à venir... »*







## XI

Une fois dans ma vie j'ai cessé d'être un honnête homme, non pas en action, mais en pensée seulement. L'aveu m'en coûte, mais je puis le faire. Car j'ai si durement expié cette courte défaillance de mon âme qu'aucune honte n'y est plus attachée. Il en reste pourtant que je n'ose plus juger aucun de ceux qui, au Mexique, ont mérité le nom abhorré de traître. Les forêts, les gorges, les vallées, les plaines de ce pays brûlant sont hantées par les mauvais génies, les sorcières de Macbeth. Sinon, comment expliquer les égarements, les fautes où sont tombés les meilleurs d'entre nous? Quels ont été les desseins inavoués d'un Bazaine, d'un bourreau comme du Pin, de mi-



sirables tels que Lopez et Marquez, le Tigre de Tacubaya, de tous les aventuriers et chefs de bande qui cherchèrent à saisir le pouvoir? Je crains qu'ils ne fussent les mêmes que les miens. Oui, pendant un temps à jamais déplorable, mon âme a nourri un monstre, une chimère, un complot, comme il arrive que nos entrailles, quand nous avons bu d'une eau malsaine, nourrissent un ver immonde. Je pensais au rôle hardi des maires de palais, détrônant les rois fainéants. Le ridicule de pareilles rêveries aurait pu leur servir d'excuse si, à mon idée de trahison, ne s'était ajoutée celle, plus basse, d'un attentat, d'un vol domestiques.

C'est ainsi, tourmenté par les démons, que j'allais sur les routes du Michoacan. Nous avons quitté Mexico le 6 mars 1865. J'avais accepté les fonctions de capitaine-adjutant-major dans le régiment belge, espérant me mettre en valeur à la première rencontre. On ne passe le Rubicon que sur un cheval de bataille!

Le 7 nous campâmes à Jalapa. Le 8 nous traversâmes Lerma, puis Tohluca. Pour gagner



les défilés de Médina, nous dûmes franchir de grands espaces de terrains sablonneux, blanchâtres, où seuls les cactus dressaient leurs cierges hérissés de pointes. Cependant nos troupiers marchaient allégrement, sous le ciel de plomb et dans des trombes de poussière. Je trottais sur le flanc des colonnes, encombrées de leurs bagages, portés à dos de mule. Nos soldats avaient remplacé le chapeau rond par le képi à couvre-nuque, plus léger, plus commode. Ils chantaient leurs refrains habituels. C'était un spectacle inattendu de retrouver ces costumes, ces visages, ces allures, ces chants familiers transportés du Brabant natal en plein paysage d'Afrique : car c'était bien l'Afrique, le Sahara, que rappelaient ce soleil de feu et ces arides savanes.

A notre arrière-garde traînait une horde de de soldats mexicains. Il n'était pas possible d'imaginer rien de plus misérable que cette cohue déguenillée, commandée par des officiers à faces de bandits. C'étaient des Indiens arrachés à leur village par la *léva* — système



de recrutement forcé — armés de mauvais fusils à tabatière, chaussés de sandales d'écorce, équipés d'une besace de mendiant, d'une gourde de jonc tressé et à peine vêtus de quelques haillons de toile. Leur camp grouillait d'enfants et de femelles avides — les zopilotes comme les nommaient nos troupiers — qui attendaient du pillage l'espoir de s'habiller et de se nourrir. Leur aspect, leur saleté, les désordres qu'elles provoquaient, me firent comprendre la férocité des capitaines du XVI<sup>e</sup> siècle ordonnant de temps à autre une noyade ou une pendaison générale, pour débarrasser leurs compagnies des prostituées, ribaudes et de la vermine qui les infestaient.

Nous passâmes par Minéral del Oro et Zitacuaro, où je fus rejoint par de Villebois. Un escadron de hussards était attaché à la colonne du colonel de Potier.

Nous étions fractionnés en trois groupes. Le premier comprenait le 81<sup>e</sup> de ligne français, les hussards et une section d'artillerie. Le deuxième, commandé par Van der Smissen,



comptait trois cents grenadiers, un escadron mexicain et un obusier de douze. Avec le troisième, il y avait deux cent cinquante voltigeurs, un peloton de cavalerie et un obusier. Je suivais le troisième groupe, placé sous les ordres du major Tydgat. Villebois s'y était fait détacher, en même temps que moi, afin de ne pas me quitter. A Morélia le colonel de Potier nous passa en revue et il nous parla de l'adversaire en termes méprisants :

— Ils ne savent que fuir. On peut toujours les battre dans la proportion d'un contre dix.

Nous eûmes le grand tort de prendre cette fanfaronnade pour de l'argent comptant.

Pendant que le gros de nos forces se dirigeait vers Patzcuaro nous reçûmes l'ordre d'aller occuper Tacambaro. Il nous fallut trois jours d'une marche infernale avant d'être à destination. Nous pénétrâmes dans la ville muette à une heure du matin. Des feux aux braises dispersées, des dépouilles de bêtes à cornes, témoignaient du passage récent d'une troupe en retraite.



Nous nous formâmes en bataille sur la *plazza-mayor*, devant une église entourée d'échafaudages. Nos hommes se couchèrent sur le sol, sans quitter leurs armes et nous mêmes pied à terre pour délasser nos jambes. Villebois avait glissé son bras sous le mien et ainsi nous fîmes les cent pas jusqu'au matin, en fumant des cigares. Pas un bruit ne venait de la ville, dont les maisons éteintes, aux fenêtres grillées, lourds cubes de pierre, se dressaient menaçantes dans le clair de lune.

— Que le diable m'emporte! grogna de Villebois, on croirait qu'il n'y a pas un chat dans ce trou infect. Je voudrais être à cent lieues d'ici.

— Quoi! demandai-je, on boude à la besogne? Que devient l'entrain du troupier français?

— Les hussards ne valent rien pour les combats de rues, maugréa de Villebois. J'ai commis une sottise : à la guerre il ne faut jamais contrarier le hasard et choisir son poste



soi-même. Qui change de place s'expose à la casse.

Une estafette nous apporta l'ordre de poursuivre les dissidents jusqu'à Arroyo de Apo. L'aube venait de se lever. Nous nous remîmes en selle.

A cheval de Villebois était un autre homme. Il avait retrouvé son assurance et, pendant que nous courions à travers un pays affreux, il nous égayait avec ses saillies et ses prouesses d'écurier, formé à Saumur. Sa jument sauteuse franchissait les fossés et bondissait par-dessus les buissons épineux avec la docilité d'un cheval de cirque et la légèreté d'une antilope. Comme sur la route des Cumbres il se mit à chanter :

*Jadis régnait en Normandie...*

— Tenez-vous à cette musique? demandai-je.

— Pas du tout. Mais je tiens à la Normandie. C'est là où je suis né et m'attend ma promise. Si je suis tué...

— Vous y pensez toujours?



— Je ne pense qu'à ça. Et même je voudrais, d'Alain, vous dire quelque chose.

— Savez-vous, remarquai-je, que je commence à soupçonner une brimade? Une brimade d'ancien, n'est-ce pas? Je vois le feu pour la première fois, vous voulez m'éprouver?

De Villebois posa sa main sur mon épaule.

— Ombrageux comme un pur sang, dit-il. Il ne s'agit pas d'une brimade, mais... Attendez, c'est difficile. Voyons, confiance pour confiance : ma fiancée m'attend en Normandie, où est la vôtre?

Je sursautai :

— Ma fiancée? Mais nulle part.

— Je vous croyais amoureux de Véronique Gautier?

— Je n'ai jamais pensé à cela.

— Tant pis...

— Que voulez-vous dire, de Villebois?

— Rien, une bêtise, mais voyez donc...

Nous étions au pied d'une colline, dans une vallée verdoyante où un ruisseau rapide écu-



---

mait dans son lit rocheux. Villebois tendait le doigt vers les hauteurs. Un groupe de cavaliers mexicains se découpait en noir sur le ciel enflammé.

— Les voilà, dit de Villebois. Reste à savoir s'ils sont en nombre.

Il prit ses jumelles.

— Vérifiez vos sangles, me conseilla-t-il en mettant l'appareil au point. Si nous chargeons, enrroulez la dragonne de votre sabre autour du poignet.

Notre avant-garde se déploya en tirailleurs et se porta en avant. Les cavaliers ennemis disparurent.

Nous pénétrâmes dans l'hacienda de Loma sans coup férir. C'était une véritable forteresse. Notre chef, le major Tydgat, la fit mettre en état de défense. Nous nous installâmes dans la véranda, d'où la vue s'étendait sur les cotéaux boisés d'alentour. Il y avait des chaises à bascule, des cigares, des liqueurs, de quoi passer une sieste agréable.

— Nous ne sommes pas mal ici, dit de Ville-



bois. Il faudrait une armée pour nous débusquer, bien que les Mexicains soient loin d'être si poltrons et si maladroits qu'on se plaît à le conter. Pour la bravoure, voire la chevalerie, il y a parmi eux de véritables Cids Campéadores. Pourquoi mentir? Etes-vous patient, Daniel? La guerre n'est pas toujours telle qu'on se l'imagine.

— Il ne s'agit pas de cela, ripostai-je. Je voudrais savoir ce que vous aviez en tête ce matin.

— Ce matin?

— Quand vous me parliez de Véronique?

Le lieutenant de Villebois me jeta un regard profond :

— Je n'ai rien dans la tête. Voyons une tête de hussard?... C'est vide comme une coquille de noix.

— Je ne vous crois pas?

— Nous avons arrangé cela avec Lebas. Le lieutenant était très lié avec le colonel Gautier. Moi-même je l'ai connu : l'armée est une grande famille. Vous voyant si empressé au-



près de Véronique, nous avons pensé : tout est pour le mieux. Ils sont gentils tous les deux et fins comme l'ambre. Ils se conviennent.

J'hésitais entre l'envie de me fâcher et celle de rire.

— De quoi se mêle-t-on? protestai-je.

Mais sans trop de mauvaise humeur :

— Quelle manie avez-vous prise, depuis le pont de la *Floride*, de vous occuper de mes affaires?

— N'est-ce pas dans le *Génie du Christianisme* que l'on voit ce guerrier romain combattant dans les rang des barbares et qui attire les traits à cause de l'étrangeté de son costume? Mon cher, votre position au milieu de nous était la même, avec cette différence que vous attiriez l'amitié au lieu d'attirer les coups. Qu'y a-t-il de répréhensible? Vous êtes un misanthrope; nous espérions que Véronique vous avait apprivoisé et voilà tout.

— Je n'en suis pas sûr. Si vous n'avez rien dans la tête, vous avez quelque chose derrière la tête. Quoi donc?



— Je vous le dirai après la bataille, si nous vivons encore tous les deux. Mais voici du neuf.

Un cavalier venait d'arriver et demandait après le major. Il apportait l'ordre d'évacuer l'hacienda et de nous replier sur Tacambaro.

— Mais c'est de la folie! m'écriai-je. Tacambaro est un véritable piège à rats.

— « *La discipline faisant la principale force des armées, raille de Villebois, il importe... Allons, rassurons-nous. Cet ordre signifie que nous aurons du renfort avant demain matin.*



## XII

Le seul endroit défendable de la ville était la *Plazza-Mayor*. Devant l'église nous élevâmes un épaulement, pour abriter les hommes de garde et notre obusier. La paséo, désert, inondé de soleil, alignait des arcades noires sur ses quatre faces. Au centre, il y avait une fontaine, dont les vasques débordantes alimentaient un ruisseau qui fortifiait notre position.

Nous étions revenus à Tacambaro la veille du dimanche des Rameaux. Nous nous rendîmes en corps à la messe le lendemain. A la sortie de l'église, nous mîmes tous un rameau vert à notre tunique.

— Les lauriers sont coupés, dit de Villebois d'un air pensif. Lauriers bénits, lauriers funèbres.



Il finit par me communiquer son inquiétude. Rien de plus morne, de plus hostile que cette ville occupée, loin du centre pacifié. Les habitants se terraient chez eux et les rares passants que nous rencontrions rasaient les murs, en nous lançant des regards farouches. Cependant tout demeura tranquille jusqu'à la tombée de la nuit. Alors il y eut quelques rixes entre ivrognes et soldats. Le major fit sonner le rappel. Je me couchai, la tête sur ma selle, à côté de Villebois. Mais le tumulte de notre bivouac me tint éveillé jusqu'au lever du soleil. Nos auxiliaires mexicains surtout menaient grand tapage, autour de leurs feux, dont les flammes rouges et la fumée noire tourbillonnaient dans les ténèbres. Les *cazadores* jouaient aux cartes, fumaient des cigarettes, jouaient de la guitare. Quelques femmes à demi nues, rôdaient de groupe en groupe et d'autres dansaient en se drapant dans leurs haillons bariolés. Comme je l'ai déjà noté, ce spectacle m'agaçait, par son désordre et son pittoresque banal. On ne m'ôtera jamais de l'idée que, sous toutes les



latitudes, les trois quarts des hommes sont de médiocres cabotins, qui cherchent à s'en faire accroire et à s'étonner eux-mêmes.

Je finis par m'assoupir sous le poids de ma maussade rêverie. Il était environ cinq heures du matin quand un bruit sourd me tira de mon demi-sommeil.

— Debout! eria de Villebois. Voici le brutal, la danse est commencée.

Nous eûmes à peine le temps de nous équiper et de rassembler les hommes. Quand nous arrivâmes au réduit, déjà la fusillade éclatait dans tous les coins. Les dissidents nous attaquaient en force et les habitants de Tacambaro s'étaient joints à eux. Des coups de feu partaient des angles de la place, tombaient du haut des fenêtres barricadées et des *azéotas*. Bientôt les premiers tirailleurs républicains apparurent et tentèrent de nous surprendre, en se glissant, l'arme au poing, d'arcade en arcade. Le major Tydgat ordonna une sortie. Alors le capitaine Delannoy leva son sabre,



escalada le parapet et s'élança à la tête de ses voltigeurs.

Il tomba un peu plus loin que la fontaine, se débattit pendant une minute et ne bougea plus.

— Et d'un, dit de Villebois. Nous allons avoir des fusils en trop, c'est le moment de s'en servir.

Nous nous couchâmes derrière les sacs de terre qui couvraient notre épaulement. Des voltigeurs, après avoir repoussé les assaillants, rentrèrent en essuyant leur baïonnette. Il manquait deux officiers et une quinzaine d'hommes, ce n'était rien. J'avais soif et pas trop peur. Mais comme ce début ressemblait peu à l'idée que je m'étais faite d'un glorieux combat! Bien loin de me mettre en évidence, de chercher l'occasion, je ne pouvais que me cacher. Que faire contre une balle aveugle qui vous casse la tête et vous couche comme un chien mort sur le pavé?

L'ennemi, un instant refoulé, reparut sur la place. Il amenait du canon, deux pièces de montagne, poussées à bras. Le premier projec-



tile frappa le mur de l'église, de plein fouet, en faisant pleuvoir sur nous une grêle de moellons. Le major fit aussitôt une nouvelle sortie qu'il conduisit lui-même. Je le suivis. On ne voit rien dans ces combats de rue : une bagarre épaisse, de la fumée lourde et des éclairs de poudre enflammée. Le feu nous prenait de face, de flanc, de revers. Cependant nous réussîmes encore une fois à déblayer le paséo. Je ramenai notre commandant au réduit, il avait le bras droit fracassé par une balle.

— Montez dans le clocher, me dit-il. Voyez si les Français n'arrivent pas. Nous tiendrons encore deux heures, mais pas davantage.

Villebois m'accompagna. Dans l'escalier noir de la tour, grimpant en spirale, il ricanait.

— C'est l'histoire de Barbe-Bleue qui recommence : « *Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* »

En haut, nous pûmes compter les forces de l'assaillant. Il y avait plusieurs milliers d'hommes et nous n'étions pas trois cents. A l'horizon aucun reflet d'armes, aucun nuage de



poussière n'annonçait l'approche d'une colonne amie. Au contraire, sur les *cerros* environnants, le nombre de nos ennemis augmentait à vue d'œil, et le ciel se peuplait de vautours. Les Mexicains installaient leurs batteries. Un obus mit le feu à l'église. Nous descendîmes quatre à quatre.

En bas la situation s'était aggravée. Une nouvelle blessure venait de frapper le major et l'officier mexicain Nava et le lieutenant van den Bussche étaient tués. Notre sergent-major avait les jambes coupées par un boulet. Pourtant les soldats tenaient bon en brûlant leurs dernières cartouches. Les clairons sonnaient la charge.

Maintenant l'église flambait comme un bûcher, arrosé d'aguardiente. Nous étions incommodés par une pluie de cendres. De hautes flammes s'enroulaient autour des échafaudages et nos blessés, menacés d'être rôtis vifs, essayaient de se mettre à l'abri en rampant sur les genoux et les mains. Nous étions décimés à distance, par des tirailleurs invisibles, un à un, comme au jeu de massacre. Près de moi tomba le capi-



taine de Chazal, tué net d'une balle au front. Puis ce fut le tour de Villebois. Il lâcha son fusil et s'assit par terre, les deux mains à son ventre.

— Ça y est, dit-il.

Je me jetai à genoux près de lui. Je le pris dans mes bras. Je sentais que j'allais pleurer comme un enfant.

— Ce n'est rien, Villebois?

— Assez pour nettoyer un bon enfant. Ne me quitte pas.

Le major Tydgat s'approcha de nous. Il se soutenait à peine.

— Courage, dit-il. On va vous soigner. Je vais me rendre.

Villebois fit un geste brusque et s'évanouit. Je posai sa tête sur un havre-sac et je l'abandonnai aux soins du docteur Lejeune, qui venait d'arriver. Déjà le major avait envoyé un parlementaire.

Nous vîmes le général des républicains s'approcher de nous. C'était Régules. Il était à cheval et tenait son chapeau à la main. D'un geste



hautain il releva les fusils encore braqués sur nous.

Nous avions dix officiers tués, et la moitié de notre troupe hors de combat. Régules nous accorda les honneurs de la guerre.

Mais nous eûmes à souffrir de la déloyauté de ses soldats et officiers subalternes. L'un d'eux assassina Lejeune, d'un coup de pistolet, pendant que l'infortuné docteur pansait un blessé mexicain.



### XIII

Nous fûmes séparés de la troupe et gardés à vue. J'obtins la permission de veiller de Villebois, transporté dans une maison voisine. Il était sans connaissance. Je restai trente heures à son chevet, sans prendre aucune nourriture et sans nouvelles du dehors. J'aurais pu croire que nous étions oubliés, si je n'avais entendu le pas de la sentinelle qui allait et venait devant notre porte.

A la fin de ma longue veillée, accablé de tristesse et de fatigue, je m'étais assoupi. Tout à coup je me sentis tiré par le bras. J'ouvris les yeux et j'aperçus de Villebois qui faisait des efforts pour se redresser sur sa couche. Son front était inondé de sueur.



— Cela va mal, dit-il. Allons, c'est fini.

— Calme-toi, ne bouge pas, suppliai-je.

— C'est une chose que l'on reconnaît, reprit de Villebois, dont le visage avait pris une expression attentive, celle d'un homme qui écoute. Oui, vraiment, l'on ne saurait s'y tromper. J'avais déjà ressenti cela avant de naître. Plus rien ne m'intéresse... Tout de même, tu enverras cette bague... L'adresse est dans mon portefeuille.

— Voyons, mon ami...

— Quelle blague, l'héroïsme! C'est joli aussi longtemps qu'on est à cheval, avec le sabre à la main. Pauvre vieux! dira-t-on. Puis la fosse commune de la gloire à deux sous, celle des soldats de plomb abîmés. Ecoute, Daniel, maintenant je veux dire à quoi je pensais l'autre matin. A Mexico les mauvaises langues racontent que tu es le *novio* de l'Impératrice. Ne bouge pas. Aimer les reines ce n'est pas bon et ça porte malheur. Qu'est-ce que je raconte? Un soldat, c'est comme une épée : il



n'y faut pas de rouille, pas une tache. Où es-tu ?  
Je ne te vois plus.

Effrayé, je me levai pour appeler la sentinelle. Le soldat mexicain poussa la porte, haussa les épaules et reprit sa faction. En ce moment un rayon de soleil entra par la fenêtre et j'entendis sonner les cloches de Tacambaro. Je me retournai et aussitôt je me rendis compte que tout était fini. La pesante immobilité de la mort emplissait déjà toute la pièce. Je m'approchai de mon ami et je posai mes lèvres sur son front. Puis je le couvris de son dolman. Je mis son sabre sur sa poitrine en croisant ses mains sur la poignée. C'est ainsi qu'il faut ensevelir un soldat. Il ne me restait plus que de prier. Mais en prononçant mentalement les paroles du *Pater*, je m'aperçus que plus rien n'était pur en moi. Je ne voulais plus être délivré, ni de la tentation ni du mal.

Ma veillée funèbre fut interrompue par l'arrivée d'un groupe d'officiers ennemis. A leur tête venait Régules, accompagné d'un grand et gros personnage en habit de chasse.



---

C'était Artéaga. Après un froid coup d'œil sur le mort, il dit :

— Ne craignez rien, nous répondons par la générosité aux assassinats de la cour martiale, instituée par Maximilien.

J'appris plus tard qu'il avait donné l'ordre de nous fusiller tous et que nous n'échappâmes au supplice que grâce à l'énergie et à la ferme volonté de Régules.

. . . . .

Je dus rejoindre mes compagnons. Nous quittâmes Tacambaro le même soir, gardés par un piquet de fantassins et de cavaliers. Nous nous arrêtâmes à l'hacienda de Rosa où nous dûmes nous coucher par terre, sur un plancher infesté de scorpions. Le lendemain nous fîmes halte à San Antonio de las Huertas, dans une sucrerie. Le chef de notre escorte, le colonel Villagomez, nous invita à sa table. Il nous traita bien et s'affligea sur notre triste position.

Huétamo nous servit de prison. C'était une misérable bourgade, perdue dans un pays désolé, aride, hérissé de montagnes pierreuses



et creusé de torrents desséchés. Les habitants nous considéraient avec curiosité, mais sans haine. Selon l'usage de la guerre, on nous fit défiler sur la place. Voilà à quoi aboutissait cette campagne : j'avais visé plus haut que la victoire et je passais sous les fourches caudines.

Notre séjour à Huétamo fut de courte durée. On nous fit partir pour Cirandaro, aux confins du Michoacan. Cirandaro valait encore moins que le pauvre *puéblo* d'où nous venions. Nous y fûmes logés chez le curé.

Le padre nous procura un lit à chacun. Mais nos pauvres soldats durent camper sur la place. Des sentinelles les gardaient jour et nuit et ils manquaient de tout. Sans nos secours et ceux qui furent envoyés par le corps de troupe auxquels ils appartenaient, la plupart seraient morts de faim. On en voyait qui mendiaient. D'autres réussirent à exercer des métiers qui leur procuraient de quoi vivre.

Vers le milieu du mois de mai quelques bruits de révolte étant parvenus aux oreilles de Leonardo de Valdez, chef militaire de



Huétamo, nous fûmes séparés de nos soldats et expédiés à six lieues de là, de l'autre côté du Rio de las Balzas.

Comme ce départ eut lieu à l'improviste et avec une apparence de mystère, plusieurs habitants de Cirandaro et une foule de nos troupiers vinrent nous serrer la main. Ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer, car ils pensaient qu'on allait nous fusiller.

Bien que nous partagions leur crainte, nous faisons bonne contenance. On nous avait donné des chevaux pour la route, ce qui nous rassurait un peu. Dans la région boisée que nous traversions, je retrouvai les merveilles de la Terre-Chaude, la vie exubérante qui m'avait étonnée sur la route de Vera Cruz à Orizaba. C'étaient les mêmes fleurs, orchidées et liserons, brodées en bouquets et en guirlandes sur les rideaux de lianes. Des libellules aux yeux d'or, d'énormes papillons de satin bleu, des mouches vertes rayées d'orange, des scarabées d'acier bruni, étincelaient dans l'air ou piquaient l'herbe de bijoux vivants. Plus loin



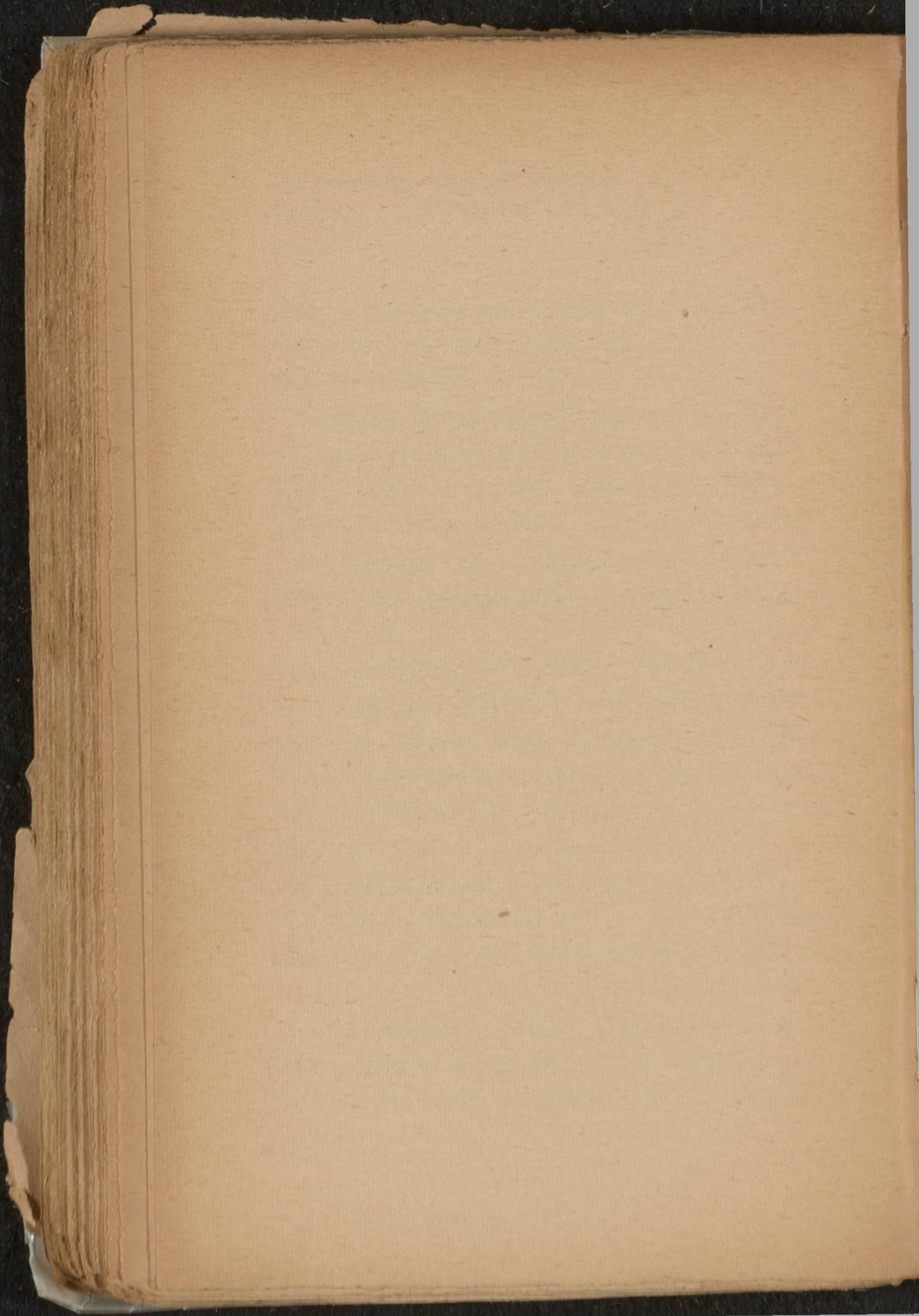
les branches pliaient sous des grappes de peruches vertes au col rouge. Nous entendions le cri des *chacalas*, dindons sauvages, et parfois une troupe de singes fuyait à notre approche.

Nous arrivâmes en face de quelques cabanes, dont nous étions séparés par les eaux du fleuve, très large en cet endroit. Nous nous couchâmes à l'ombre des manguiers, en attendant la barque qui devait nous transporter sur l'autre rive.

Le lieu où nous allions se nommait Santiago. A notre arrivée nous y fûmes reçus par une garde de huit hommes, armés de fusils qui dataient — pour le moins — des premiers temps de la conquête espagnole. Ils nous menèrent devant l'Alcade. Celui-ci nous conduisit, lui-même, à une cabane assez vaste, divisée en deux chambres, et ne contenant pour tout ameublement qu'une table estropiée et un banc boiteux.

Notre installation fut vite terminée. Grâce aux provisions dont nous étions munis, nous eûmes à manger ce soir-là.







#### XIV

Je n'avais pas encore eu l'occasion de me choisir un ami parmi les officiers qui étaient internés avec moi à Santiago. Mes compagnons de misère me traitaient avec froideur. Je n'ai jamais été l'homme qui inspire des sympathies spontanées : il faut laisser aux gens le temps de me connaître. Puis je n'étais, pour ces militaires, qu'un étranger, n'appartenant pas à leur corps. Sans doute nourrissaient-ils contre moi un obscur sentiment de jalousie, très répandu à l'armée, entre officiers de troupe et adjoints aux états-majors. Il est probable aussi, que ma faveur auprès de l'Impératrice ne leur était pas inconnue et qu'ils en tiraient des conclusions fâcheuses pour ma moralité et pour mon



caractère. Néanmoins je finis à la longue par vaincre ces préventions. On se rendit compte que j'étais un garçon simple, sans vanité exagérée, serviable et sûr dans mes attachements. Je me liai particulièrement avec le lieutenant Walton, du 2<sup>e</sup> chasseurs. Il aimait les lettres et tenait soigneusement son journal. C'est grâce à ses notes que j'ai pu si exactement reconstituer nos itinéraires et décrire tous les endroits par où nous avons passé.

Notre captivité se prolongeait et rien n'en annonçait le terme. Un négociant de Huétamo, *mocho* d'opinion, que ses affaires appelaient souvent à Mexico et à Morelia, voulut bien se charger de notre correspondance. Il nous envoya un Indien de ses parents qui, fait prisonnier quelques années auparavant, avait eu les oreilles et le nez coupés par les partisans de la liberté et du progrès. Il nous était dévoué par rancune et par intérêt, car nous le payions généreusement, quand il portait nos lettres et revenait avec les réponses, sans flâner sur les routes où — d'ailleurs — il ne faisait pas bon.



Je profitai de cette circonstance pour écrire à Véronique et à l'Impératrice.

Ma lettre à Véronique était raisonnable. J'annonçais à la jeune fille que j'étais prisonnier et je la priais de me mettre, si possible, en rapport avec le commandant Lebas. Je voulais annoncer à Lebas la mort du lieutenant de Villebois et le charger d'une démarche personnelle auprès du maréchal Bazaine. Il était question de nous échanger. Je craignais que l'on ne prît une disposition spéciale en ma faveur. Il eût été honteux pour moi que l'on séparât mon sort de celui de mes compagnons.

Je n'ai pas gardé le brouillon de ma lettre à Charlotte. La fièvre qui me brûlait, le désespoir d'être séparé d'elle et diminué à ses yeux par une défaite, peuvent seuls l'expliquer. J'y parlais comme un amant à sa maîtresse, en termes à peine voilés. La réponse qui ne tarda pas me jeta dans une cruelle incertitude. Avais-je rêvé? C'était une froide missive, en style officiel, calligraphiée par un des secrétaires de la Cour : « *Sa Majesté l'Impératrice me prie de*



*vous annoncer que l'on s'occupe activement du sort des prisonniers, etc.* » Rien d'autre, à part une aumône de dix mille piastres, à distribuer aux soldats. Qu'en pouvais-je conclure ?

La saison des pluies vint augmenter le morne ennui qui pesait sur nos jours. Nous passions le temps à jouer aux cartes, à dormir. Parfois nous chantions en chœur des airs du pays natal, pour lutter contre le marasme qui nous envahissait. Pendant les accalmies, nous allions nous asseoir sur les rives du fleuve. Le Rio de las Balzas roulait des eaux limoneuses, gonflées par les crues et qui portaient sur leurs croupes écumantes une forêt d'arbres déracinés. C'était une vision du déluge.

Un jour que nous chassions dans la forêt, nous arrivâmes près d'une case cachée sous les feuilles. Nous y entrâmes pour demander à boire, car nous avions soif. J'étais avec le lieutenant Walton.

Le vieillard qui nous reçut était un Indien pur sang, nommé José Guerero et âgé de quatre-vingts ans.



---

— C'est merveilleux, murmura Walton à mon oreille, un chapitre de Bernardin de Saint Pierre : *La Chaumière Indienne*.

Et en effet le vieillard, après nous avoir présenté sa jeune femme, dona Maria — sa troisième épouse — se mit à philosopher. Il avait combattu dans les guerres de l'Indépendance, avec Hidalgo et Allenda. Il avait enduré de grandes souffrances après la bataille de Caldéron, où cent mille Mexicains furent défaits par cinq mille Espagnols. Il est vrai que, dans l'armée mexicaine, il y avait plus de femmes et d'enfants que d'hommes valides et que la plupart des combattants n'étaient armés que d'arcs et de flèches. Don José parlait de ce passé, déjà lointain, sans amertume.

— A quoi servent les révolutions? dit-il. A changer de maîtres. Souvent les derniers ne valent pas les précédents. Les seigneurs espagnols nous dominaient depuis si longtemps que l'instinct de tyrannie s'était apaisé en eux. Ils ne nous cherchaient pas misère et le pays était tranquille. Tout le monde s'entendait pour



prier Jésus et Notre-Dame de la Guadeloupe. Les transports d'argent voyageaient sans escorte : le drapeau castillan flottant sur les convois suffisait à les protéger. Maintenant le pays est aux mains des métis qui ne savent ni commander, ni obéir, ni construire, ni labourer. Ce n'est pas une guerre entre *mochos* et *chinacos*, mais une lutte sans merci entre créoles, métis et peaux-rouges. Qu'êtes-vous venu faire là dedans? Que peut-on souhaiter, espérer? Bah! je suis trop vieux pour m'en inquiéter. Il n'y a pas de politique qui nous guérisse de la mort. Ne pleure pas, dona Maria. J'ai fait écrire mon testament devant l'Alcade. Tu hériteras de ma chèvre, de mes deux mules, de mon mobilier et de mes meilleurs vêtements.

— Songe, don José, protesta dona Maria, que je t'ai donné ma jeunesse. Ta chèvre et tes mules? A qui laisseras-tu donc tes vaches, ta bride et ta selle brodées d'argent?

— Patience, patience, dit l'Indien. Patience, mon amour. Je ne suis pas encore sous



---

terre. Je vous prends à témoin, senors. Si vous voulez vivre heureux, fuyez les agitations du monde et vivez cachés.

Il y avait plus de trois mois que nous étions prisonniers quand nous apprîmes la victoire de la Loma, remportée par nos troupes sur les républicains. Artéaga, le général vaincu, avait été assez malheureux pour se laisser prendre. Quelque temps auparavant, il s'était emparé de Urapan, où il avait fait fusiller sans pitié le colonel Lemus et le préfet Paz Gutierrez. On lui rendit la monnaie de sa pièce, sur le théâtre même de son sanglant exploit. En même temps qu'Artéaga, on passa par les armes les colonels Villagomez — celui qui nous avait si courtoisement traités à la Huertas — et Diaz Paracho. Voilà le style que prenait, dans les deux camps, cette vaine et inhumaine campagne du Mexique.

Aussi ne fûmes-nous point surpris de l'arrivée menaçante du colonel Valdez à Santiago. Il nous annonça, sans ménagements, qu'il avait reçu l'ordre de nous exécuter par représailles.



Il restait néanmoins un moyen de nous sauver. Il suffisait de signer une protestation violente contre l'Empire, rédigée par quelques-uns de nos soldats déserteurs.

Cet étrange moyen de salut fut naturellement rejeté avec mépris par nous tous. A cette réponse, qui parut l'étonner, le major nous dit :

— En ce cas il ne me reste que de me conformer aux ordres reçus. Toutefois je vous laisse jusqu'à demain pour réfléchir.

Aussitôt après son départ, nous nous rassemblâmes en Conseil de guerre. Nous tombâmes d'accord qu'il n'y avait qu'une seule chose à tenter, la fuite. Mais comment? Nous ne pouvions songer à la voie de terre, à cause de la distance qui nous séparait de la Morélia. Mais il restait le rio de las Balzas et ses eaux rapides.

Nous amassâmes quelques provisions et, dans la nuit du 29 octobre 1865, nous nous embarquâmes silencieusement, dans une mauvaise pirogue, sans donner l'éveil à personne.

Notre embarcation filait droit devant elle, entraînée par le courant. A chaque instant, des



remous, des tourbillons, des roches aiguës, émergeant des flots, menaçaient de nous engloutir. Nous naviguâmes ainsi jusqu'au lever du jour, transis de froid, harrassés de fatigue, sans espoir d'arriver à bon port. Arrêtés par les grondements d'une cascade dont le bruit épouvantait nos oreilles, nous atterrîmes dans une baie entourée de hautes herbes. Nous débarquâmes nos vivres et primes, à travers les champs de maïs, le chemin de Ario. Nous pensions y trouver un poste français. Nous n'avions malheureusement pas de boussole et nous marchions à l'aventure.

Il eût fallu y regarder deux fois avant de reconnaître en nous les brillants officiers de naguère. Nous étions faits comme des voleurs, avec nos sombreros, nos sandales d'écorce et nos couvertures rapiécées. Nous réussîmes à traverser un hameau sans être inquiétés. A quelque distance de là, nous avisâmes un Indien, assis sur le pas de sa case. Le capitaine Redondo, des dragons de l'Impératrice, se chargea d'être notre interprète pour lui deman-



der de nous servir de guide. A l'aspect de quelques pièces d'argent, offertes dans le creux de la main, l'homme consentit. Je lui trouvais un air suspect. Mais Redondo me dit que c'était un *pintos*, un malheureux atteint d'une espèce de lèpre qui lui rayait la face de lignes rouges et brunes. Au bout d'une heure de marche, il perdit tout à coup la mémoire et prétendit ne plus connaître son chemin. Il nous proposa d'aller à la recherche de quelqu'un qui pût l'aider. Nous eûmes la sottise de le laisser partir.

Notre guide ne revenant pas, nous reprîmes, au bout d'une heure d'attente, notre route. A la nuit tombante nous nous cachâmes dans un taillis, pour nous y reposer et attendre le jour. Je me couchai au pied d'un tamarinier. Je ne pus m'endormir, car je sentais que nous étions trahis. Cependant la nuit se passa sans encombre et aux premières lueurs de l'aurore nous nous remîmes en marche. Au sortir d'une gorge, nous vîmes arriver sur nous une vingtaine de cavaliers et autant de piétons. Ils bran-



dissaient des lasso, des *machetes*, des lances en jetant des cris sauvages. Comme nous étions sans armes et à bout de forces, il ne nous restait que de nous rendre, une nouvelle fois. J'en prenais l'habitude.

Sans égards pour notre fatigue — la plupart d'entre nous avaient les pieds en sang — ces gens nous menèrent à Churumuco, à plusieurs lieues de l'endroit où nous étions. On nous y enferma dans la maison commune, dès notre arrivée. Nous n'eûmes point de pain et pour oreiller qu'une poutre vermoulue, remplie de fourmis rouges. Nos gardiens, campés autour de nous, firent venir des femmes et de l'*aguardiente*, de quoi s'amuser. Quand ils furent bien ivres, ils vinrent nous menacer de leurs armes et prédire que bientôt nos cadavres seraient la proie des zopilotes.

Le jour suivant arriva un peloton d'une vingtaine d'hommes, tous habitants de Santiago, accompagnés de leurs belles. Parmi eux, je reconnus Don José et Dona Maria.

— Ah! s'écria le vieillard en m'embrassant,



je vous l'avais bien dit : « Pour vivre heureux vivons cachés. »

— Pardieu! grogna Walton à côté de moi, est-ce pour apprendre cette vérité première que j'ai quitté pays, père, mère et fiancée et que je vais périr ici à la fleur de l'âge? Nous serons bien cachés tout à l'heure, mais serons-nous heureux? C'est là la question.

La garde nationale de Santiago se rangea en bataille devant nous, qui étions alignés au fond de la place. Le sergent qui la commandait entra dans le *juzgado* — palais de justice — pour y prendre des ordres. Alors les femmes se mirent à gémir et à faire des signes de la croix :

— *Pobre* señor, me dit dona Maria. Je prierai bien pour le repos de votre âme.

— Et en attendant vous nous damnez avec vos beaux yeux, maugréa Walton. Je ne parviens pas à comprendre comment les hommes peuvent être si méchants dans un monde où les femmes sont si jolies!

Le sergent sortit du *juzgado* et nous fit placer en rang, entre ses hommes. Nous nous éloi-



gnâmes de Churumuco d'un bon pas. C'était notre dernière étape. A une lieue de là, nous fûmes rejoints par Valdez qui arriva au galop de son petit cheval des prairies. Il cria :

— *Halto! Ahi, aqui no mas.* (Halte! ici pas plus loin.)

Nous nous dépouillâmes de nos zarapés et nous croisâmes nos bras sur notre poitrine. L'éclat du soleil était aveuglant, dans le paysage aride. Devant nous, les Mexicains apprêtaient leurs fusils... Je ne puis rien dire de plus là-dessus. Ma mémoire ne garde que cette cruelle image, creusée d'un trait dur dans la lumière. Pas le moindre souvenir des pensées qui m'agitaient en cet instant suprême. Peut-être n'eus-je aucune pensée. Peut-être avais-je déjà l'âme engourdie, résignée au néant, plongée dans un tel désespoir qu'elle ne réagissait plus? Peut-être encore sentais-je qu'il y avait quelque chose de mérité dans mon sort et que j'allais subir le châtement de mes idées de trahison et d'adultère. Mais c'était faire bon marché de l'existence de ceux qui allaient



mourir à mes côtés et mêler leur sang innocent au mien.

A quoi tient la vie si Dieu ne s'en mêle? Le sergent commanda : *en joue!* Alors quelques-uns de nos bourreaux improvisés avouèrent qu'ils n'avaient pas de cartouches. Le capitaine Redondo profita de ce répit inespéré pour parler à Valdez. Il connaissait assez ce vieux coquin pour savoir que son amour de l'or l'emportait sur celui de la république. Il lui offrit dix mille piastres sur parole, s'il voulait nous conduire et faire juger à Huétamo. Après un moment d'hésitation, notre homme accepta.

Le lendemain nous rentrâmes à Santiago. L'Alcade vint à notre rencontre. Il nous embrassa un à un, en pleurant. Ce brave homme s'était attaché à nous et il n'espérait plus nous revoir. Il mit en réquisition toutes les mules du village. Nous étions si recrues que, sans cette précaution, nous n'eussions jamais pu atteindre Huétamo.

Depuis le supplice d'Artéaga, l'armée mexicaine était commandée par Riva Palacio. Ce



général vint nous voir, suivi de son état-major. C'était un fort bel homme, âgé d'une quarantaine d'années, portant le grand feutre, les cheveux longs et la barbe en pointe, comme un cavalier de Velasquez. Il nous demanda pourquoi nous avions fui et manqué à notre parole. Le capitaine Redondo se mit à bredouiller quelques excuses en espagnol. Mécontent, sans doute, de voir un de ses compatriotes parmi nous, Riva Palacio lui tourna brusquement le dos. Il nous dit qu'il comprenait le français et que nous pouvions lui parler dans cette langue. Alors je pris la parole pour exposer l'affaire en toute sincérité. « Nous nous étions engagés à demeurer prisonniers, mais non à nous laisser fusiller sans résistance. » Le général m'écouta attentivement.

— Je voudrais bien adoucir les conditions de cette guerre, dit-il, mais cela ne dépend pas entièrement de moi ni du parti que je sers.

Il se retira. Presque aussitôt plusieurs officiers de l'état-major de Riva Palacio vinrent nous inviter à prendre le café. C'était un pré-



texte pour absorber d'autres liquides, cognac, xérès, aguardiente, vin de Bordeaux. Au dehors on tirait des fusées et quelques jolies filles vinrent nous tenir compagnie. Jamais je n'ai subi ailleurs un si rapide changement de fortune. Pendant cette réunion, j'observais, j'écoutais nos adversaires. Il y avait peut-être parmi eux plus de jeunesse, de foi, de générosité, de chevalerie castillane, que chez nous. Dans quel camp défendait-on la justice et le bon droit? C'est une folie impardonnable d'aller se mêler du gouvernement d'un peuple qu'on ne connaît pas.

Le général Riva Palacio vint nous revoir, pendant que nous étions à table. Il nous annonça que nous avions la vie sauve et qu'il allait traiter avec le maréchal Bazaine pour établir les conditions de notre échange.

Cet échange eut lieu le 5 décembre 1865, à dix lieues de Morélia.

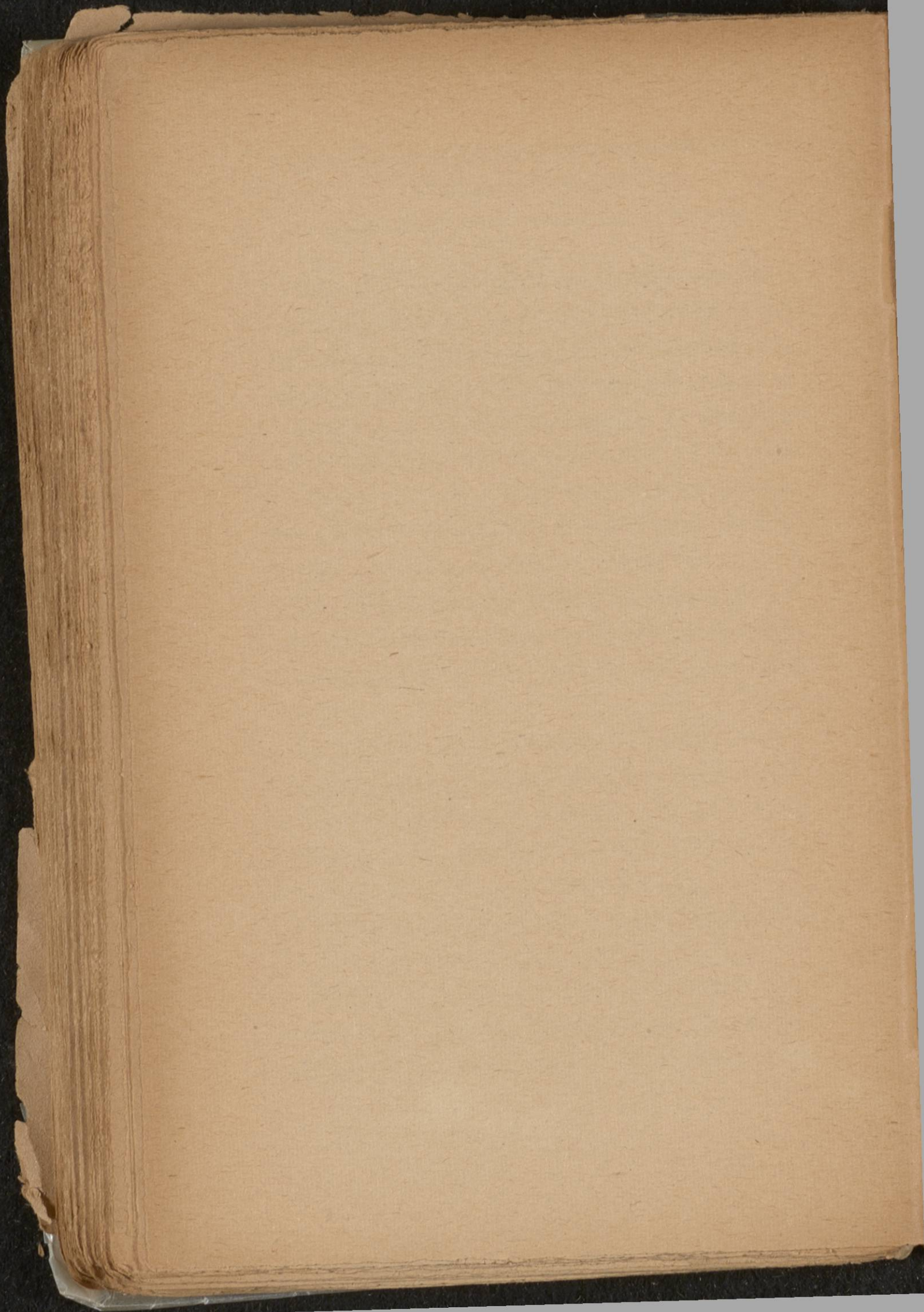
Bien qu'il y eût du danger à quitter si brusquement les Terres-Chaudes, après un long séjour, pour le climat tempéré de Mexico, je me



---

rendis immédiatement à la capitale. Je pris à peine le temps de me reposer, de me donner un aspect humain et je courus à Chapultepec. On m'y apprit que Sa Majesté l'Impératrice était souffrante et qu'elle ne pouvait me donner audience.







Le jour suivant j'eus une forte émotion en voyant entrer chez moi le capitaine Minon. J'allais revoir Charlotte! Mais le capitaine m'annonça qu'il venait de la part de l'empereur.

Je trouvai Maximilien vieilli, l'air malade, mais plus digne que dans les jardins de Cuernavaca. Il avait revêtu l'uniforme.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il en m'apercevant, vous voilà enfin? Combien vous avez dû souffrir! Si vous aviez péri dans cette sottise aventure, nous en aurions eu un remords éternel.

Il me garda près de lui pendant toute la journée. A chaque instant, j'espérais voir ap-



paraître l'Impératrice. A la longue, n'y tenant plus, j'osai demander de ses nouvelles. Maximilien hochâ la tête, en écartant d'un geste familier les pointes soyeuses de ses favoris blonds.

— C'est vrai, dit-il, vous ne savez pas. L'Impératrice est revenue malade de son voyage au Yucatan. C'est à n'y rien comprendre. Charlotte se croit empoisonnée. Par qui? Nos ennemis sont capables de tout. Vous a-t-elle jamais montré des craintes de cette sorte? Est-ce vrai, est-ce une hallucination? Je n'ose décider. Cependant ce voyage aurait dû ranimer toutes ses espérances. Nulle part, Charlotte n'a été fêtée, acclamée comme au Yucatan. Elle marchait sur un tapis de coquillages et de fleurs. C'est la plus belle province de notre empire et nous l'ignorions! Les Indiens s'y habillent encore comme au temps des Incas et leurs femmes sont vêtues de tuniques légères, comme les statues antiques. C'est au milieu de ce triomphe que Charlotte a été saisie du mal mystérieux qui, à présent, la dévore...



Ce que j'entendais, loin de m'affliger, me donnait une joie inavouable. Charlotte souffrait, Charlotte était tourmentée et moi seul je connaissais son secret. J'en avais reçu l'aveu sous l'*Arbre de la Triste Nuit*. Sa fuite, sa peur de me revoir même confirmaient mes soupçons. Maximilien, sans rien remarquer de mon trouble, continuait :

— Les nouvelles ne sont bonnes de nulle part. Bazaine que j'avais renvoyé, est revenu. Il m'assure que l'Empire est menacé. Les Etats-Unis, définitivement ralliés à la république de Juarez, exigent le retrait des troupes d'occupation. Que va décider Napoléon III? Au fond, j'étais dupé avant de quitter Miramar. On m'assurait que le Mexique était à mes pieds, et les guérillas attaquaient les convois jusqu'aux portes de Mexico! Pas de finances, pas d'organisation administrative, aucune possibilité de lever une armée nationale, que pouvais-je entreprendre? Et maintenant que tout s'écroule, on parle de nous abandonner, de nous laisser seuls, devant ce malheureux peuple qui nous



demandera compte de persécutions et de crimes où nous n'eûmes aucune part. Heureusement! Car mieux vaut être vaincu d'une certaine manière que vainqueur d'une autre. Voyez-vous un Habsbourg complice d'un bandit comme du Pin, d'un fourbe comme... J'aime mieux m'arrêter là. Ces gens ne savent vraiment pas à qui ils ont affaire.

Je quittai l'Empereur. Pendant que je chevauchais sur la route de Mexico, j'avais la tête en feu et remplie d'idées extravagantes. Les plaintes de Maximilien me semblaient ridicules. Le mal de Charlotte, c'était lui. On lui avait donné un empire, il n'avait qu'à le garder. Il ne s'agissait pas de jouer au philanthrope, au prince libéral — pour faire enrager son frère — mais d'être un soldat, le premier *guérillero* du Mexique. Quoi! ne pouvait-il accomplir avec l'appui de l'armée française ce que Juarez avait réussi à lui tout seul? Certes, à présent, Juarez était soutenu par les États-Unis. Mais ce secours il l'avait mérité par son énergie et sa persévérance, pendant que Maxi-



milien décourageait ses meilleurs amis avec ses hésitations, ses mesures et son attitude maladroites. Que reprochait-il à Bazaine? D'avoir eu des visées personnelles, cherché à faire tourner l'aventure à son profit? Parbleu! quel général n'eût pas pensé de même, en voyant les fruits de sa conquête lui échapper? Ne valait-il pas mieux donner la couronne du Mexique au dernier de nos troupiers, plutôt que de la laisser retomber dans la boue? Plutôt que d'accepter que des milliers d'hommes fussent morts pour rien. Tout n'était pas perdu pour moi!

En rentrant dans ma chambre, je fus saisi d'un malaise soudain. Pendant un instant le mot poison fut présent à mon esprit. Puis je sentis que toutes mes forces m'abandonnaient et que la mort entraît en moi. Je me jetai sur mon lit.

Pendant quinze jours je fus terrassé par d'ardents accès de fièvre. C'était la rançon de ma captivité à Santiago.

Un matin, en ouvrant les yeux, étonné de vivre encore et de me sentir mieux, je recon-



nus à mon chevet le commandant Lebas et Véronique.

— Enfin voilà, on ressuscite, dit Lebas de sa voix bourrue en roulant son éternelle cigarette. Le major qui sort d'ici assure que tout va bien. Nous avons été dans nos petits souliers.

— Je vais pouvoir me lever? demandai-je.

— Mais pas du tout, vous en avez encore pour deux semaines. D'ailleurs, où voulez-vous aller? A Chapultepec...? On ne s'y est même pas inquiété de vous. Voyons, demeurez tranquille. Je suis pour l'instant à Buene-Vista, chez le maréchal. Vous me verrez quand vous voudrez. Véronique continuera de vous soigner.

— Mais où sont mon domestique et mon hôtesse?

— Au diable, je pense! Ils croyaient que vous aviez le vomito negro et courent encore. Il faut vous résigner à rester entre nos mains.

Le commandant se retira. Je restai seul avec Véronique.

— Reposez-vous, me dit-elle doucement. C'est mieux.



— Vous devez vous ennuyer, murmurai-je, loin de vos modèles. Ne craignez pas de me laisser seul.

— Est-ce que ma présence vous est pénible? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Non, non, m'écriai-je. Ce n'est pas cela. Peut-être ne suis-je pas digne de vos soins.

— Digne de quoi?

— De cette amitié que vous m'avez toujours témoignée.

Je vis trembler ses mains. Elle s'éloigna pour tirer le rideau de la fenêtre. Un rayon de soleil tomba sur elle et couronna sa tête blonde, d'un nimbe de feu. Jamais je ne l'avais vue telle qu'elle était, réellement, infiniment pure et douce. Ses yeux clairs cherchaient à me voir à leur tour et à me comprendre.

— Dormez, dit-elle et taisez-vous. Nous recommencerons à nous disputer quand vous serez guéri.

Comme Lebas l'avait annoncé, ma convalescence dura encore deux semaines. Durant tout ce temps, je n'entendis plus parler des



hôtes de Chapultepec. Lebas me visitait presque tous les jours. Il me tenait au courant des événements. J'appris la mort du roi Léopold I<sup>er</sup>. Mes camarades de la légion belge étaient partis à Monterey et guerroyaient dans le Nord, jusqu'au territoire des *Indios Bravos*. Quant à Bazaine, il semblait renoncer à l'offensive et préparer la retraite générale de ses troupes.

— Alors c'est la fin, protestai-je. Que deviendra l'Empereur?..

— Il abdiquera.

— Jamais l'Impératrice n'acceptera cette défaite.

— Il faudra bien.

Dès que je pus me lever je fis quelques promenades avec Véronique. Près d'elle, je me sentais comme un infirme de la vue qui tout doucement sent ses yeux s'ouvrir à la lumière. Elle me montrait des chemins que, sans elle, je n'eusse jamais songé à parcourir.

— Les Espagnols, dit-elle un jour, ont apporté ici une civilisation qui convenait à ce peuple, à ce climat. Il y a de mystérieux rap-



ports. Les Gaulois pratiquaient des vertus chrétiennes avant d'être chrétiens. Quant à leurs vices, ils n'ont jamais pu s'en défaire. Je crois que rien n'est plus vain que l'esprit de conquête.

— C'est, répondis-je, l'avis du commandant Lebas. Au lieu d'européaniser le Mexique, c'est nous qui devenons Mexicains. Quand je vais au fond de moi-même, je ne me reconnais plus.

— Mais pourquoi européaniser le Mexique? N'est-ce pas une prétention ridicule? Ce qui manque ici ne se trouve pas dans la giberne des troupiers.

— Qu'est-ce donc, selon vous, demandai-je, qui manque au Mexique?

— L'incomparable beauté de la terre mexicaine n'abolit point je ne sais quelle tristesse qui pèse sur la blancheur de ses monts, comme sur la splendeur de ses forêts, de ses lacs et de ses vallées. C'est une beauté sauvage, dont les fruits ne sont ni cultivés, ni cueillis, ni goûtés. Les cimetières, ces *Panthéons* lugubres que chaque ville élève au-dessus du sol, dans ses



faubourgs, sont pleins de morts qui ont vécu pour rien. Ce qui manque au Mexique ce sont les poètes, les peintres, les sculpteurs. On ne civilise pas plus avec des idées républicaines ou réactionnaires qu'avec des baïonnettes. Un peuple ne peut s'élever et exister que par l'esprit. Que Mexico eût seulement possédé pendant une heure le génie d'Athènes, de Rome ou de Florence et l'Empire latin, auquel rêve Napoléon III, était fondé. Ni vous ni moi nous n'y pouvons rien.

Ainsi nos entretiens roulaient d'habitude sur des sujets élevés. Ils n'avaient aucun rapport avec le principal objet de nos pensées. Il y avait entre nous un accord tacite. Nous étions certains qu'une affection profonde était née et existait entre nous. Mais, pour que ce sentiment — auquel nous hésitions à donner son véritable nom — s'épanouît dans sa plénitude, il fallait en écarter l'obstacle qui lui barrait le chemin. Mon cœur ne pouvait encore se délivrer du sortilège qui l'envoûtait. Véronique le savait et elle savait aussi que mon mal, ma



---

faiblesse méritaient plus de pitié que de haine.

Je fus à peine en état de sortir seul que je retournai à Chapultepec. Comme à mon retour de Santiago, je ne pus voir l'impératrice. Maximilien était à Cuernavaca.

J'appris que Charlotte toujours souffrante — du moins on l'assurait — avait renoncé à s'occuper du gouvernement de l'Empire. On racontait qu'elle fuyait toute société, qu'elle s'enfermait pendant de longues heures chez elle ou bien qu'elle s'en allait seule, le soir, dans une pirogue indienne, errer sur le lac de Tacubaya.

Une après-midi je m'arrêtai à Potéro, après une longue course dans les campagnes environnantes. C'était à la fin d'un jour accablant. Je retournai à l'enclos où *l'Arbre de la Triste Nuit* étendait ses branches, dans l'ombre immobile. Là, je descendis de cheval et je m'assis sur le gazon, autant pour réfléchir que pour me reposer.

J'essayais de voir clair dans ce qui me troublait depuis ma guérison. A mesure que me re-



venaient la santé et la vigueur, mon âme connaissait d'étranges lassitudes. Elle était à bout de forces, harassée de poursuivre un amour inhumain qui se dérobaît. Je n'étais encore décidé à rien ni sûr de moi-même. Mais déjà l'idée s'était présentée à mon esprit de quitter pour toujours le Mexique et ses pièges.

Derrière moi, j'entendis le bruit d'un pas léger frôlant l'herbe. Je me retournai et j'aperçus Charlotte. Elle s'avancait en souriant, grande et droite, drapée dans un zarapé rayé de lignes blanches et bleues. Elle me parut très pâle et bizarrement coiffée, d'un chapeau mexicain, d'où s'échappaient ses cheveux noirs, dénoués et répandus sur ses épaules.

Depuis ma délivrance je désirais et je redoutais cette rencontre. Allait-elle m'accabler de reproches ou m'expliquer son attitude? Me dire pourquoi ses promesses n'avaient pas été tenues? Rien de semblable. L'impératrice se pencha vers moi — dans ma surprise je n'avais pas bougé — me prit la main et se laissa



tomber à côté de moi, sur les racines du cèdre de Cortez.

— Daniel, vous êtes donc revenu? demanda-t-elle. Comment est-ce possible?

Elle porta la main à son front et parut réfléchir. Je balbutiai :

— Je me suis présenté à Chapultepec plusieurs fois et...

— J'ai été très malade, dit-elle. Ne le saviez-vous pas? Ah! on n'ose pas le dire... C'est un secret d'Etat. Vous comprenez, une impératrice empoisonnée? Oui, *senor*, il m'ont fait boire une infusion de *toloacha*, venin subtil, distillé par les sorcières indiennes. Vraiment Max ne vous l'a pas dit? Ah! il y a des mystères à la Cour. C'est sur vous que je compte, vous seul êtes fidèle.

— L'empereur? murmurai-je.

— L'empereur, l'empereur! cria Charlotte, où est l'empereur? Mieux vaut la mort que le déshonneur. Je t'ordonne, Daniel, de faire le nécessaire!

— Plus bas, suppliai-je. Votre escorte...



— Il n'y ya pas d'escorte, dit-elle très vite et parlant avec fièvre. Je me suis échappée. Que crains-tu, Daniel? Que *tu* es loin de moi! Est-ce que *tu* ne m'aimes plus?

— Oh! Charlotte, m'écriai-je en tombant à ses genoux, je ne mourrai donc pas désespéré? Je puis donc enfin avouer ce qui depuis vingt ans m'étouffe, me pèse sur le cœur? Vous saviez donc que je vous aimais, mais vous...?

— Moi, dit-elle simplement, moi aussi je vous aime.

Ces paroles inouïes qui auraient dû me transporter d'une joie sans nom, tombèrent sur moi comme une eau froide sur un brasier. Il a avait quelque chose que je ne comprenais pas. L'impératrice semblait parler pour elle seule, absente, l'esprit ailleurs. J'entourais sa taille de mes bras et je la serrais étroitement sur ma poitrine. Cependant elle restait insensible, froide et blanche comme une statue dans la nuit. Rien ne vivait, aucun feu ne brûlait dans son sein. Ses lèvres, elles-mêmes, étaient de marbre! Etait-ce là l'amour d'une reine? Ou



bien l'effroi, le recul étaient-ils en moi, épou-  
vanté par mes gestes sacrilèges?

Charlotte, tout à coup se leva et se dégagea  
de mon étreinte.

— Patience, dit-elle, patience. Bientôt, mon  
beau prince, je serai à toi pour toujours.

Un pauvre Indien gardait le cheval de l'im-  
pératrice. J'aidai Charlotte à se remettre en  
selle. Nous retournâmes à Chapultepec.

Au pied du mont de la Cigale, l'impératrice  
m'arrêta :

— Adieu, murmura-t-elle. Je vous remercie  
de m'avoir accompagnée jusqu'ici.

— Quand nous reverrons-nous? demandai-  
je à voix basse.

— Quand je vous appellerai, pas avant.  
Ayez foi en moi...

Elle fit un geste de la main et disparut sous  
les arbres.

Les jours suivants je feignis d'être malade,  
afin de rester seul. Je ne me sentais pas la force  
d'avoir un entretien avec Véronique et de lui  
cacher que de nouveau l'amour de Charlotte



me possédait tout entier. Que m'importait maintenant ce qui allait suivre? Si vraiment l'armée française se retirait, je n'en aurais que les mains plus libres. Maximilien ne me refuserait plus. — Charlotte serait là pour me secourir — le commandement de son armée. Je sauverais son Empire, non pas pour lui, mais pour elle.

Qui peut rendre compte des mouvements de sa conscience? Celui qui a résisté à la tentation ne doit pas dire : « Je suis fort, je suis juste » mais : « j'ai été heureux. »

Une semaine s'écoula sans qu'il me parvint la moindre nouvelle de Charlotte. A bout de patience je m'apprêtais à retourner à Chapultepec, quand je vis entrer chez moi le commandant Lebas.

— Eh bien! me dit-il, qu'est-ce que cela signifie? Vous n'allez pas faire l'enfant et redevenir malade? Tenez un conseil, la légion belge qui a pris sa revanche et qui s'est couverte de gloire dans les combats de Marin, de Charos-Redondo, d'Yxmiquilpan, se prépare à



revenir et à s'embarquer pour l'Europe. Suivez-la. Vous n'avez plus rien à faire ici.

— Peut-être, répondis-je. J'allais précisément en parler à l'Impératrice.

— A l'Impératrice! Ah ça, d'Alain, devenez-vous fou, tombez-vous de lune ou jouez-vous la comédie? Excusez ma franchise. Mais votre conduite et vos propos donnent parfois à réfléchir. Vous ne pouvez ignorer que l'impératrice n'est plus à Chapultepec? Elle est en route pour aller à Paris. Croyez-vous donc que Son Excellence le maréchal Bazaine veuille l'empêcher de continuer son voyage?

— Partie, protestai-je, partie? ce n'est pas possible... Vous vous trompez Lebas. Voyons, dites-moi que ce n'est pas vrai...?

— Que de cachotteries! grogna Lebas en jetant sa cigarette. Est-ce digne de nous? L'Impératrice va demander à l'Empereur de nouveaux délais. Vous comprenez bien. Les gens de Juarez rentreront à Mexico derrière notre arrière-garde. Cependant nous allons partir et le mieux serait que Maximilien acceptât la



situation. Maintenant que l'Impératrice n'est plus là, qu'il en profite pour abdiquer. Si vous avez de l'influence là-bas, agissez utilement pour lui faire entendre raison. A Buene-Vista on est bien renseigné. Napoléon ne donnera plus un homme, plus un sou, plus une heure de plus.

— Et sa parole? demandai-je durement.

— Pas au courant, dit Lebas en ouvrant sa blague à tabac.



## XVI

Le départ de l'Impératrice aurait dû me désespérer. Il ne produisit en moi qu'une grande surprise. Je me sentais soulagé d'une lourde inquiétude. J'étais comme quelqu'un qui aspire une bouffée d'air frais, au sortir d'une atmosphère brûlante. Peut-être ne faut-il pas mettre les cœurs à une trop rude épreuve. Ils finissent par s'endurcir.

Dès que Lebas m'eut quitté, je partis à la recherche de Véronique. Je la trouvai dans son jardin, en compagnie de sa mère.

— Qu'avez-vous? me demanda Véronique. On dirait que vous apportez une bonne nouvelle? Regardez donc, maman. Voilà mon chevalier qui sourit.



— Je suis désenchanté, dis-je en acceptant le siège qu'on m'offrait. Vous avez de bons yeux, Véronique.

— Mais non, votre expression n'est pas triste.

— Désenchanté, désabusé, j'emploie les mots dans leur vrai sens. Je veux dire que je ne suis plus ébloui, aveuglé. Avez-vous déjà envisagé votre retour en Europe?

— Nous ne partirons pas avant l'armée, Cela est entendu avec Lebas. Vous, avez-vous décidé quelque chose?

— Ma décision dépendra de la vôtre.

M<sup>me</sup> Gautier se leva. Elle souriait doucement, mais une larme roula sur sa joue ridée.

— Mes enfants, dit-elle, entendez-vous bien. Je suis un peu lasse, je vais me reposer.

Lorsque je fus seul avec Véronique, je lui pris la main.

— Véronique, dis-je, le moment est venu de nous expliquer sans détours. J'ai cru comprendre que vous aviez de l'affection pour moi. Mais je n'ai pas deviné, je n'ai pas osé deviner,



la vraie nature de ce sentiment. Comment dois-je me conduire avec vous? Ne vous froissez pas de cette question, j'en mesure la portée et peut-être l'inconvenance. Songez que j'ai toujours vécu loin du monde, hors du siècle.

— Mais moi aussi, m'interrompt Véronique, j'ai toujours vécu seule et je ne sais vraiment pas comment une jeune fille doit se conduire dans la situation où vous me placez. Que voulez-vous savoir? Si je vous aime bien et comment je vous aime? Vous renversez les rôles. Voilà ce que c'est que d'avoir été élevé comme un prince.

— Ne vous moquez pas, balbutiai-je.

— Je ne me moque pas. J'essaie de comprendre moi-même ce qui nous arrive. Au fond, vous m'avez plu dès le premier jour. Je serais bien en peine de vous dire pourquoi. J'ai eu pour vous toutes sortes d'affections, toutes les couleurs, toutes les teintes du sentiment. Tantôt vous me sembliez un bon frère, un gentil cousin, tantôt un bon camarade, un petit enfant qu'il fallait consoler. Puis vous



deveniez quelqu'un dont j'avais un peu peur, auquel il m'eût été doux de plaire. J'ai fini par deviner que cette gamme, cette palette complète forme l'arc-en-ciel nommé *Amour* dans les romans. Seulement je n'ai jamais lu, dans aucun roman, qu'un officier de cavalerie obligeait une demoiselle-peintre à faire de pareilles déclarations. Qu'allez-vous conclure maintenant?

— Véronique, dis-je, vous qui avez été si bonne et si indulgente pour moi, voulez-vous pousser votre dévouement jusqu'au bout? Je ne suis pas encore libre. J'appartiens à l'armée et je suis attaché par les liens que vous connaissez aux princes de Belgique. Avant de me dégager, il me faudra le temps et la certitude que vous ne regretterez pas, quand je viendrai vous demander votre main, de me l'avoir offerte.

Véronique me regarda dans les yeux. Elle approcha de moi son beau visage, resplendissant de jeunesse et de gaîté.

— Le regretter, dit-elle, je ne crois pas. A



une fille mal élevée comme moi, il faut un fiancé cérémonieux comme vous. Mais ça va être terrible. Je vais me demander tout le temps si je ne blesse pas le protocole, si je ne froisse pas l'étiquette? Savez-vous une chose, mon bon ami? Vous avez grandi dans un musée de figures de cire. C'est fini maintenant, les figures ont fondu au soleil. Embrassez-moi et allons tout conter à maman. Elle sera bien contente.

Les semaines qui suivirent cet accord furent les plus claires, les plus lumineuses de mon existence. Au risque de me répéter, je dois insister là-dessus. Tout ce qui était simple, vrai, naturel, m'était demeuré étranger. Je sortais d'un monde peuplé de fantômes et je me trouvais soudain en contact avec des êtres réels. Je pense que c'est assez dire, pour exprimer la surprise et la force des émotions nouvelles que je ressentais. Maintenant, quand je suis en pensée les chemins parcourus, ma vie m'apparaît comme un long sommeil, traversé par un rêve heureux et court. Et voyez, en ce moment



même, de la vérité entrevue, mon cerveau fait un songe...

Lebas, qui nous visitait régulièrement, m'apprit l'arrivée du général de Castelnau, aide de camp de Napoléon III. Il était chargé de surveiller la concentration des troupes françaises et de pousser Maximilien à quitter le trône du Mexique. La partie était perdue. L'Empereur semblait résigné.

Ces nouvelles nous laissaient espérer un prompt retour en Europe. Il était convenu, entre Véronique et moi, que nous rentrerions ensemble. A Paris je quitterais M<sup>me</sup> Gautier et sa fille pour me rendre à Bruxelles. Je me proposais de demander à Philippe un congé à long terme. Véronique ne pensait pas que je dusse quitter l'armée. Elle ne craignait point, assurait-elle, d'habiter les Flandres, le paradis des coloristes, selon elle.

Nous étions dans cette sécurité, quand je reçus une lettre du comte de Flandre. Il m'annonçait que Charlotte avait perdu la raison et qu'on n'espérait plus la guérir. Dans son délire,



---

elle se croyait empoisonnée. Philippe me suppliait de revenir.

Ainsi l'étrange conduite de Charlotte et ses propos incohérents, sous *l'Arbre de la Triste Nuit*, se trouvaient expliqués. *Je suis empoisonnée, señor!* Ma mauvaise passion m'avait rendu sourd et aveugle. Au lieu de trouver le secours que, dans sa détresse, elle cherchait partout autour d'elle, la malheureuse princesse n'avait trouvé en moi qu'un ennemi de plus, plus dangereux que les autres pour son honneur.

Véronique était près de moi pendant que je lisais cette lettre fatale. Elle vit l'altération de mes traits.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. Est-ce le passé qui revient?

— Lisez vous-même, dis-je, et jugez. Le passé m'appelle et jette un tel cri qu'il faudra bien que je l'entende.

— Tâchez, dit Véronique doucement après avoir jeté un coup d'œil sur les pages que je lui tendais, tâchez de vous évader de votre prison



Si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour vous. Mais ne renoncez à aucune des démarches que votre conscience vous dicte de faire. Vous avez ma promesse : unis ou désunis je vous attendrai, jusqu'au jour où vous serez libre de venir me chercher.

L'Empereur était rentré à Chapultepec. Je me rendis au château. Je fus reçu aussitôt.

— Vous êtes resté longtemps absent, dit Maximilien avec une pointe d'amertume. Venez-vous m'annoncer votre départ?

— Sire, protestai-je, si Votre Majesté le permet, je resterai près d'Elle aussi longtemps que ses pieds fouleront le sol mexicain.

— Oh! pas si longtemps, murmura l'Empereur en caressant sa barbe. Vous ne voulez donc plus revoir votre patrie, Ecuyer d'Alain? Et que dirait Philippe?

— Le comte de Flandre m'a écrit, avouai-je à voix basse. Il m'a parlé de l'Impératrice.

Maximilien me prit par le bras et me fit asseoir à côté de lui, sur un sofa.



— Et vous a-t-il raconté, demanda-t-il, comment elle a été traitée indignement aux Tuileries, à Saint-Cloud? Ecuyer d'Alain, pardonnez-moi. Tout à l'heure je pensais que, vous aussi, vous qu'elle nommait son frère, vous qu'elle aimait comme un enfant qui a grandi en même temps qu'elle, qui a partagé ses premières joies et ses premiers chagrins, vous qu'elle aimait peut-être plus et mieux que nous tous, je pensais, dis-je, que vous, vous aussi, vous vous éloigniez de nous, pour entrer dans le camp des ingrats et des infidèles. Mais non, je me trompais. Ce n'était pas possible, aussi dure que puisse être la loi qui frappe les vaincus. Mieux que personne, vous savez combien nous avons été trahis. Combien Elle a été trahie! Il faut que vous restiez, pour être notre dernier témoin et notre dernier défenseur, quand nous ne serons plus.

— Mais, demandai-je, ne pouvant contenir ma douleur et oubliant qu'on n'interroge pas les souverains, est-il donc vrai, Sire, que Charlotte?...



— Folle, morte peut-être! Sa dernière lettre date de Rome. Depuis c'est la nuit. Mais je sais comment elle a été reçue à Paris. On l'a laissée à l'hôtel. Le temps n'est plus où l'on nous rendait les honneurs souverains, quand Napoléon et Eugénie nous accablaient de caresses et de mensonges. Il fallait quelques fausses victoires de plus à Louis Bonaparte.

Charlotte s'est traînée à ses pieds. Il est resté inexorable. Alors elle l'a traité d'aventurier. J'aime mieux cela. Il ne convenait pas qu'une fille des Bourbons et des Cobourgs s'humiliât devant un faux Napoléon, un Bonaparte de contrebande. Ah! je n'ai plus rien à ménager. C'est à Rome que le coup de foudre a éclaté. Là, dans le cabinet du pape, Charlotte a donné les premiers signes de sa démence. Du moins c'est ce que l'on croit. Ici même elle parlait déjà d'empoisonnement.

Maximilien s'arrêta. D'un geste familier il écarta ses favoris, en effilant les pointes entre ses doigts. Des gouttes de sueur tombaient de son front. Il avait le visage d'un mourant.



---

— On l'a conduite à Miramar, reprit-il. Elle est au pouvoir de François-Joseph. Que Dieu ait pitié d'elle!

— D'après Philippe, dis-je, le roi Léopold II et la reine Marie-Henriette espèrent ramener la malade à Laeken. Là, peut-être, retrouvera-t-elle le calme et la santé.

L'Empereur hocha la tête :

— Pas plus que moi, déclara-t-il, Charlotte ne survivra à notre défaite. Vous, son ami d'élection, ne la connaissez-vous pas mieux que les autres? L'histoire aura honte de la trahison dont nous sommes les victimes. Elle aimera mieux absoudre les coupables que d'avouer la forfaiture. Alors on dira que j'étais un incapable, un rêveur, un *humanitaire* — suprême injure — et elle, une princesse hautaine, dévorée d'ambition et d'orgueil. Mais non, je n'ai été incapable que d'astuce et de cruauté, et ce qu'on nomme l'orgueil et l'ambition de Charlotte n'était que le sentiment profond de ses devoirs. Elle ne pouvait vivre et respirer que sur les cimes. Une M<sup>lle</sup> de Montijo, arrivée, par-



venue au trône par hasard, aurait de la peine à comprendre ce que je veux dire. Pour Charlotte, régner c'était se donner à un peuple, comme une mère se donne à ses enfants.

— Sire, dis-je alors, faut-il donc renoncer à tout espoir? Votre Majesté est jeune encore. Qu'importe cet échec? L'Europe ne nous réserve-t-elle point un meilleur avenir?

— Ecuyer d'Alain, répondit l'Empereur en se levant, retenez ceci et gardez-moi le secret. Jamais je ne retournerai en Europe vaincu et détrôné. Un Habsbourg ne jette pas son fusil pendant le combat. Si la France m'abandonne, je resterai seul et ce sera tant mieux.



## XVII

Pendant que ces douloureuses nouvelles parvenaient à Maximilien, l'horizon s'assombrissait rapidement autour de lui. Le général Sherman, le héros de l'armée du Nord, était arrivé au Mexique. D'après les journaux de New-York, il devait se tenir aux côtés de Juarez et lui prêter son appui moral. D'autre part, l'armée des Etats-Unis s'échelonnait le long du Rio Grande et devait soutenir efficacement le dictateur au besoin.

Jusqu'en février 1867, nous vécûmes dans l'incertitude. A un moment, l'Empereur parut si près de renoncer au trône, que je dus songer à préparer mes bagages pour le départ. Maximilien, torturé par la dysenterie et une mala-



die de foie, s'acheminant vers la côte, où l'attendait un aviso anglais, s'arrêta à Oriziaba. C'est là qu'il fut rejoint par Miramon et Marquez — le tigre de Tacubaya — qui lui offrirent leurs épées. On a tenté d'expliquer de cent manières les hésitations et les volte-face de Maximilien pendant son agonie. Le Christ lui-même a pleuré et faibli au jardin des Oliviers. Je dois confesser que je n'ai pas pénétré les causes profondes des derniers gestes du martyr de Queretaro. Depuis longtemps tout ce qui touchait à l'intrigue mexicaine me répugnait et les hommes qui entouraient l'Empereur, l'affreux Marquez, l'extravagant père Fischer, cow-boy-Tartufe, le faible Miramon, Lopez me faisaient horreur. J'étais bien décidé à ne plus rien entendre, à ne plus rien voir en dehors de ce qui concernait directement mon métier de soldat.

Le rapatriement de l'armée française avait commencé le 13 janvier et prit fin vers le milieu du mois suivant. C'est à cette date que je me séparai de Véronique. Nous passâmes enco-



---

re une heureuse soirée ensemble. L'espoir de nous revoir bientôt, pour ne plus nous quitter, adoucit l'amertume de nos adieux. Véronique comprenait que je ne pouvais abandonner l'Empereur et que l'honneur me commandait de rester à ses côtés, jusqu'au dernier jour.

L'Empereur, quand il vit disparaître les derniers fourgons français, poussa un soupir de soulagement. Il se croyait enfin libre! Moi, j'avais le cœur plein de sombres pressentiments. Il me semblait qu'à Mexico tout était changé et que ce monde étranger, hostile, resserrait autour de nous son étreinte mortelle. Avant de me quitter, le commandant Lebas me donna rendez-vous en France, à Rouen, où il allait tenir garnison, car il venait de changer de corps. Il m'apprit que le maréchal Bazaine était stupéfait de la décision de Maximilien et qu'il comptait ralentir sa marche pour laisser à l'Empereur l'occasion de le rejoindre.

Effrayé moi-même par la faiblesse du parti monarchiste, les faux espoirs et les mensonges dont il palliait ses entreprises, je fis part de ces



dispositions à Maximilien. Il eut un rire amer :

— Bazaine, dit-il, vraiment? Voici une lettre de sa main où il me conseille vivement de ne pas céder. Ce pauvre homme veut sauver la face. Laissez donc. Croyez-vous vraiment que je sois un pantin, dont on tire les ficelles? Comprenez une fois pour toutes, Ecuyer d'Alain, que je ne peux ni ne veux quitter le Mexique. Que serait donc ma vie en Europe, si j'y rentrais diminué, déshonoré, couvert de dettes, ayant souscrit moi-même à mon abandon, comme si je l'avais mérité? Ceux qui me poussent à abdiquer se soucient bien de ma vie, de la vie de ceux qui se sont compromis pour eux et pour moi! Ce qu'ils cherchent, ce sont des excuses.

Cependant à Mexico la désorganisation était complète. Maximilien n'y trouva point les ressources qu'on lui avait promises à Orizaba. Les impôts, hâtivement établis, ne produisaient rien. L'armée nationale présentait un aspect lamentable. Il y avait neuf mille hommes, à peine armés et équipés. Déjà les guérillas cer-



naient la capitale et on tirait des coups de fusil dans les faubourgs.

Nous assistions impuissants aux exactions et aux querelles des généraux, demeurés fidèles — si le mot *fidèle* a un sens au Mexique. — Comme figure d'honnête homme, je ne voyais que le colonel Arellano, commandant de l'artillerie. Celui-là, tout au moins, savait son métier et n'était pas affligé de cet air moitié bandit, moitié saltimbanque qui caractérisait nos plus brillants officiers supérieurs.

Arellano se méfiait de Marquez. L'homme, en effet, ne payait pas de mine, avec sa barbe de charbonnier, sa démarche oblique et ses yeux sournois. On contait sur lui des histoires sinistres. A Tacubaya, en 1859, il avait fait massacrer tout ce qui lui tombait sous la main, après sa victoire sur l'armée libérale de Dégolada. On l'accusait de l'assassinat de l'illustre Ocampo, haciendero républicain. Mais on vantait son énergie et ses talents militaires, ce qui était bien quelque chose dans un pays où l'on comptait parmi les généraux des an-



ciens voleurs à la tire et des montreurs de singes.

Le général Miramon tenta de réoccuper San Louis Potosi. Il dut battre en retraite devant la supériorité numérique de l'ennemi. Après la déroute de San-Jacinto, Miramon s'enferma dans Queretaro et demanda du secours. Marquez conseilla à l'Empereur de se mettre en tête des troupes qu'on enverrait au vaincu.

Nous combattîmes tous cette proposition, qui nous paraissait dangereuse. Arellano accusa nettement Marquez de vouloir éloigner l'Empereur de la capitale, afin de conspirer à son aise. Il fut si pressant, si persuasif, que je fis part de ses soupçons à Maximilien. L'Empereur m'écouta de son air indolent en caressant sa barbe.

— Laissez donc, Ecuyer d'Alain, me dit-il. Votre loyauté s'y perd. S'il fallait les écouter tous, on n'aurait jamais fini. J'ai des raisons impérieuses pour agir, pour combattre moi-même et me trouver en face des hommes de



---

Juarez. Que craignez-vous? Que je meure? Ce serait une solution.

Quelques jours plus tard l'Empereur se mit en marche pour Queretaro, à la tête d'une colonne composée de douze cents hommes et d'une batterie d'artillerie de campagne.

Il n'était pas encore prouvé alors que les guérillas qui tenaient campagne agissaient de concert et étaient toutes dévouées à Benito Juarez. Nous espérions les battre en détail. Cela aurait pu s'accomplir, sans l'appui que Juarez avait obtenu de l'Amérique du Nord. Cette action décisive, dans les affaires du Mexique, de l'intervention des Etats-Unis, est escamotée par les historiens — qui ont mieux aimé nous taxer d'incapacité que d'accepter une vérité humiliante pour la politique de Napoléon III.

Pendant cette brève et tragique campagne, Maximilien se montra à hauteur des circonstances. Il se dévoila homme de guerre avisé et courageux. Il nous laissa la certitude qu'il eût pu fonder et garder son Empire, si cela avait été



humainement possible au milieu de tant de mensonges et de perfidies.

Nous entrâmes à Queretaro le 19 février, après avoir subi plusieurs attaques en route. Queretaro est une ville forte, semi-indienne et espagnole, d'environ 35.000 habitants. Régulièrement bâtie autour de son *paséo* et de sa belle cathédrale, elle est surmontée de coupoles et de dômes nombreux, parmi lesquels on distingue ceux des couvents de *La Cruz* et de *Las Capuchinas*. La ville est agréablement assise dans une large vallée, couverte de bosquets, de cactus et que sillonne un aqueduc monumental. Tout autour s'élèvent les mamelons de *Las Corrilas* et la butte rocheuse et désolée de *Las Campanas*. L'ennemi n'était pas encore en vue.

Nous étions tous d'avis qu'il fallait aller au-devant des Juaristes, pour les battre en détail. Mais dès que nous eûmes rejoint les troupes de Miramon, la discorde se mit entre les généraux. Elle occasionna des retards irréparables. Marquez reçut le commandement de l'armée.



Cette mesure irrita à juste titre le malheureux Miramon.

Nous n'avions encore rien tenté que nous nous trouvâmes déjà investis de toutes parts. On pouvait estimer les forces de l'adversaire à vingt mille hommes. En comptant les troupes de Mendez, qui avait réussi à se frayer un passage jusqu'à nous, l'armée impériale possédait neuf mille combattants.

Ne sachant comment me rendre utile au milieu du désordre, je m'attachai au colonel Aranello qui essayait de renforcer les défenses de la place. Il n'avait trouvé à Queretaro ni munitions, ni capsules de guerre, ni étoupilles fulminantes pour l'artillerie. Il fallut mettre les hommes aux terrassements, créneler les murs et renforcer tous les points faibles de la ville. Aranello accomplit des prodiges. Il créa en quelques jours des fabriques de poudre et de salpêtre, des fosses à charbon, une capsulerie, une salle d'artifice, un arsenal pour la réparation du matériel endommagé. Il fondit des projectiles avec les cloches des églises, des balles



avec le toit du théâtre — qui était en plomb. Il suppléa avec des capsules de carton au manque absolu des capsules de cuivre. Aranello en place, employé à temps et écouté, la situation était sauvée!

Nous fîmes plusieurs attaques sans résultats. Pourtant nos hommes se battaient courageusement, en suivant l'exemple de l'Empereur qui, à cheval, l'épée à la main, restait sans cesse en première ligne. Le 17 mars l'avantage du *San Gregorio* faillit tourner en triomphe. Il avorta à cause des hésitations de Mendez. Depuis sa retraite du Michoacan, ce général était démoralisé. Il était partisan de rompre le siège et proposait à l'Empereur de fuir jusqu'à Vera Cruz et de s'y embarquer pour l'Europe. Maximilien finit par le mettre à l'écart.

Cependant, au milieu des bombardements et des sorties, cette question de sortir de Queretaro était souvent posée par les Conseils de guerre.

On proposa à l'Empereur de gagner Mexico et d'y aller chercher du secours. Maximilien re-



---

fusa toujours de quitter son armée. Il confia, après quelques hésitations, cette mission à Marquez. « C'était, disait Aralleno, se donner au diable. »

Le général Marquez partit avec une escorte de mille cavaliers.

Dès qu'il fut hors de vue, les choses parurent aller mieux. Miramon reprit ses fonctions et l'Empereur nous appelait plus souvent à son conseil. Aranello ne désespérait pas encore de nous tirer d'affaire.

Peu après le départ de Marquez, les assiégeants reçurent un renfort de dix mille hommes, sous les ordres de Riva Palacio et de Jimenez. Ils en profitèrent pour attaquer résolument la place, le 20 mars. Miramon les mit en déroute.

Je suivais le combat, avec le commandant de l'artillerie. Il y eut un moment critique, pendant lequel nous vîmes reculer notre infanterie. Alors Aranello fit tirer sur les colonnes ennemies à mitraille, ce qui les dispersa.



Ce même jour le brave Aranello reçut son brevet de général.

Le siège devint plus rigoureux à mesure qu'augmentaient les forces des républicains. Déjà nous souffrions de toutes les misères qui s'attachent aux places investies. La famine et le typhus avaient fait leur apparition. De jour en jour, la désertion autant que le feu de l'ennemi diminuaient nos troupes. Notre espoir suprême restait le retour de Marquez, avec des régiments frais, des munitions et des vivres. Nous ignorions que le *Tigre de Tacubaya* jouait au dictateur, à Mexico, et qu'il ne songeait qu'à tirer son épingle du jeu, sans dommage pour sa peau.

Le 22 mars, nous fîmes une sortie sur les *haciendas de la Congregacion* et de *San Juanico*. Miramon nous ramena du fourrage et des chevaux. Le 1<sup>er</sup> avril, Miramon emporta d'assaut l'église fortifiée de *La Cruz del Cerrito*. Enfin, le 11, il y eut une sortie commandée par le prince de Salm-Salm.

Les vingt et un jours qui avaient été jugés



nécessaires au retour de Marquez étant écoulés, il devint nécessaire de remédier à cette situation alarmante. Miramon et Aranello conseillèrent à l'Empereur de se mettre en sûreté, en sortant de la place comme l'avait fait Marquez. Maximilien refusa une nouvelle fois de séparer son sort du nôtre. Mais il accepta d'envoyer quelqu'un à sa place. On hésita entre le général Méjia, le prince de Salm-Salm et le général Moret. Ce dernier tenta l'aventure le 21 avril. Il échoua. Seul son compagnon, le guérillero Zaragua, parvint à franchir les lignes, avec cinquante cavaliers.

Le moral des troupes, trompées dans leur attente de voir arriver du secours, faiblissait. Le peuple et les soldats souffraient de la faim. Le maïs, les denrées de première nécessité faisaient défaut. Il fallut abattre les chevaux de la cavalerie, les mulets de l'artillerie et du train. Pourtant nous continuions de harceler les Juaristes, autant que cela nous était possible. Pendant que les fantassins se guettaient de tranchée en tranchée, les cavaliers de Gayon



et de Gonzalès exécutaient de hardis coups de main. Le 27 avril, je fus légèrement blessé, d'un coup de sabre, en prenant part à un de ces raids.

Le général Miramon, en cette journée, battit avec deux mille hommes les dix mille républicains qui tenaient le *Cimatario*. Il prit la position et s'empara de vingt et un canons. Le 1<sup>er</sup> mai, nous attaquâmes la *Garita de Mexico*, après que Aretlano eut battu en brèche l'*hacienda de Calleja*.

La trahison de Marquez rendait vains ces héroïques efforts. Il ne restait plus que de tenter une sortie générale ou d'abandonner — coûte que coûte — la place, si cette sortie ne réussissait pas. Les plus déterminés d'entre nous prévoyaient que nous pourrions toujours sauver la personne de l'Empereur et passer là où avaient passé Marquez et Zaragua. Mais les généraux Mendez et Méjia étaient découragés et penchaient vers la capitulation.

La nuit du 14 mai fut désignée pour l'attaque suprême. Méjia et Mendez réussirent en-



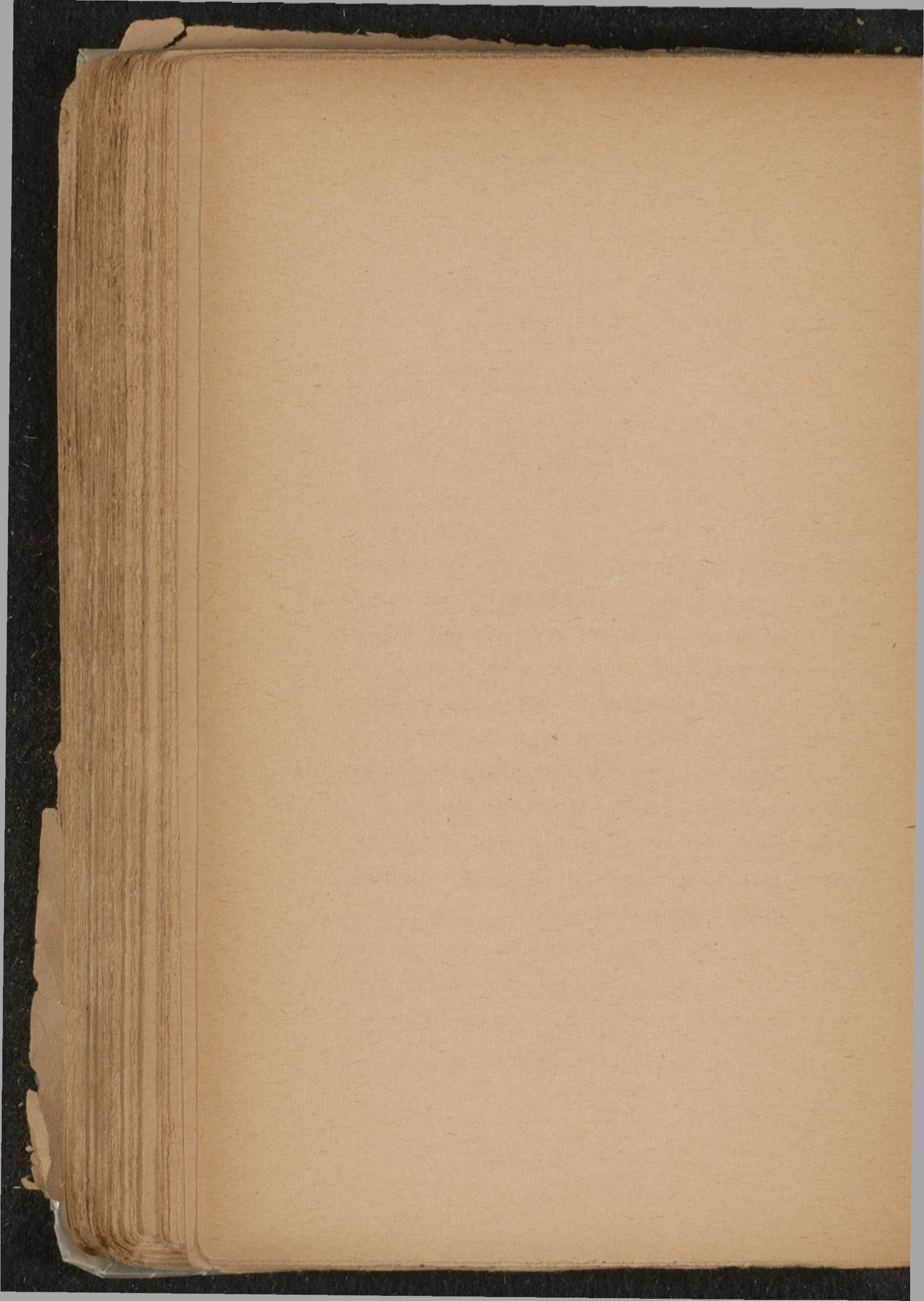
---

core à retenir l'armée dans ses lignes. Pendant ce temps Lopez négociait la vente de la place au camp républicain.

A trois heures du matin, Lopez — protégé et favori de Maximilien — livra aux républicains le couvent fortifié de la *Cruz*, dont il avait la garde. L'ennemi était maître de Queretaro.

Quelques auteurs — et non des moindres — ont essayé d'innocenter le drôle qui vendit son maître pour de l'argent. Ils ont inventé ce conte de Lopez chargé de livrer la place par Maximilien lui-même. Je pourrais réfuter cette infamie par cent témoignages pris dans les Mémoires et les affirmations de nos adversaires mêmes. Mais je juge qu'il est indigne de nous abaisser jusqu'à certains sujets. Je donne Lopez au parti qui veut le réclamer. Nous ne sommes pas, dans l'histoire de Maximilien et de Charlotte, à un traître près.







## XVIII

Je fus fait prisonnier et jeté dans un cachot avant de savoir ce qui se passait réellement. Nous étions plusieurs officiers et soldats, couchés pêle-mêle sur la terre battue, dans une sorte de cave qui recevait le jour par un étroit soupirail. Bientôt les cris, les coups de feu, les fanfares du dehors nous apprirent que les républicains étaient maîtres de la ville.

D'autres prisonniers, qui venaient augmenter notre nombre, d'heure en heure, confirmèrent notre défaite et la trahison de Lopez. Je ne pus retenir mes larmes quand je sus que Maximilien était pris et que déjà les juaristes avaient fusillé Mendez et plusieurs de nos officiers.



Nous nous attendions tous les jours à subir le même sort. Je me sentais si las, si dégoûté, si découragé à l'idée de subir une nouvelle captivité comme sur les rives du *Rio de las Balzas* que j'attendais mon supplice comme une délivrance. Pendant deux semaines je souffris, dans mon cachot, toutes les avanies attachées à la condition d'un prisonnier de guerre au Mexique. Nous avions soif, nous avions faim et une dégoûtante vermine nous dévorait vivants. Que devient une épopée quand s'en mêlent les punaises et les puces?

Un matin, pendant que je sommeillais par terre, j'entendis prononcer le nom de Ramirez par une des sentinelles qui nous gardaient. Je demandai à cet homme s'il s'agissait du *Tigrero* et si le fameux guérillero se trouvait parmi les bandes républicaines. Après une réponse affirmative, j'offris à la sentinelle une once d'or si elle voulait dire à Ramirez qu'un officier prisonnier désirait le voir. L'homme accepta. Le lendemain je reçus la visite du frère de Panchita.



— Ah! señor, s'écria-t-il. Comment je vous retrouve? Que puis-je faire pour vous?

— Peu de chose, Ramirez. Il faut obtenir du général Riva Palacio que je sorte d'ici et que je lui sois présenté.

— Cela est possible, accorda *le Tigrero*. Patientez.

Ramirez fit diligence. Le même jour il revint, avec un ordre de Palacio pour me conduire à son quartier général.

Riva Palacio me reconnut parfaitement. Je lui exposai, en peu de mots, quel avait été mon rôle au Mexique. Comment j'y étais venu en mission, envoyé par le roi des Belges, et non comme belligérant. Que je n'avais point exercé de commandement pendant le siège et que, par conséquent, je demandais à être traité dignement et remis en liberté. Qu'au surplus, j'étais prêt à engager ma parole de ne point m'éloigner de Queretaro, avant que les autorités républicaines eussent statué sur mon sort.

Le général me répondit que cela était raisonnable et qu'il était fâché du tort qu'on m'avait



fait. Il m'offrit l'hospitalité. Comme j'hésitais à l'accepter, il ajouta que c'était plus prudent et que je risquais de me faire assassiner si je m'aventurais seul dans les rues de la ville conquise.

Comme on le pense, je ne m'étais réclamé de ma qualité — fort discutable — de neutre, que dans l'espoir d'être utile à Maximilien. Hélas ! il ne me fallut que quelques heures de liberté pour comprendre que, de ce côté, tout était perdu.

Le *Tigrero*, qui ne me quittait plus, me raconta tout ce qui était advenu à l'Empereur, en la nuit funeste du 15 février. Lopez avait introduit furtivement les régiments d'Escobodo dans le couvent de *la Cruz*. Maximilien, réveillé en sursaut, n'eut que le temps de s'habiller et d'appeler le prince de Salm-Salm. A eux deux, ils s'avancent au milieu des soldats ennemis. Ils passent en faveur d'un mot heureux du colonel républicain Gallardo qui, répugnant à s'associer aux entreprises d'un traître, dit à



la troupe : « *Son individuos*, laissez aller ceux-ci. »

L'Empereur et Salm-Salm, marchant à pied, dans les ténèbres, réussirent à gagner le *Cerro de las Campanas*. Pendant ce temps les régiments, cernés dans les casernes, déposaient les armes, sur l'ordre de Lopez. Seul Miramon livra bataille et fut blessé dans la *calle de Capuchinas*.

Au *Cerro de las Campanas* Maximilien fut rejoint par Méjia et quelques hommes échappés au massacre. Mais la résistance était impossible. De tous les forts de la ville surprise, de toute la ligne des montagnes, les boulets convergeaient sur la redoute.

Maximilien fit arborer le drapeau blanc. Il se rendit au général Corona, en demandant — pour toute condition — qu'on ne l'insultât point, qu'il fût traité comme prisonnier de guerre et que, s'il devait être passé par les armes, on ne mutilât point son cadavre.

Il fut conduit au couvent de *La Cruz*, de là



à *Santa Térésita* et enfin au monastère de *Las Capuchinas*, sa dernière prison.

Jusqu'à la fin, j'espérai que Ramirez parviendrait à m'introduire auprès de l'Empereur. Malgré nos efforts, nous ne réussîmes point à rompre la consigne. Je savais que Maximilien était malade et qu'il était traité d'une façon indigne.

Trois cellules, ne recevant de lumière que par une salle unique, qui elle-même n'avait de jour que par l'imposte de la porte, servaient de lieu de détention au souverain et à ses généraux, Miramon et Méjia. Ils y passèrent trente-cinq jours, dans l'angoisse et le dénuement.

Le Conseil de guerre s'ouvrit le 14 juin, au théâtre d'Ituribe. C'était un endroit bien choisi pour jouer une sanglante comédie. Maximilien n'y parut point. Miramon et Méjia durent monter sur la scène, où le décor était planté, et s'asseoir sur de méchants escabeaux. Le 15, dans la nuit, malgré les répliques de la défense, Maximilien, Miramon et Méjia furent condam-



---

nés à mort. La sentence devait être exécutée le lendemain, à trois heures.

Pendant qu'Escobedo ratifiait la condamnation, les défenseurs des victimes coururent en poste à San Luis-Potosi, où se trouvait alors Juarez. Unissant leurs prières aux supplications de la princesse de Salm-Salm, ils obtinrent un sursis de trois jours.

Beaucoup de récits ont circulé sur la mort de l'empereur Maximilien. La plupart sont aussi faux que tout ce qu'on a écrit sur le reste du drame. Pour les historiens de la *Passion mexicaine*, il importait de diminuer le crucifié en faveur de Judas et de Pilate.

Durant les trois jours qui séparèrent la condamnation de Maximilien, de sa mort, les ambassadeurs d'Espagne, de France, de Prusse et de Belgique mirent tout en œuvre pour fléchir Juarez. Rien n'y fit. Le seul gouvernement dont l'intervention eût pu être décisive, celui des Etats-Unis, garda un silence calculé. Alors le péon Juarez osa se montrer inexorable. L'exé-



cution eut lieu le 19 juin, à sept heures du matin.

J'eus l'affreux courage d'y assister, afin d'en rendre témoignage. Voici ce que mes yeux ont vu.

Le cortège sortit à sept heures du couvent de *Las Capuchinas*. Toutes les cloches de la ville sonnaient, tandis qu'une musique militaire jouait une marche funèbre. En tête venait un détachement de lanciers, puis les pères Franciscaïns. Derrière s'avancait un groupe d'Indiens, portant trois cercueils et trois croix de bois, peintes en noir. Trois mauvaises voitures transportaient les condamnés et leurs confesseurs. Maximilien occupait la première, avec l'évêque de Queretaro. Une quadruple haie de soldats gardait la rue des *Capuchinas*, jusqu'à la plaine, et toute la route jusqu'au *Cerro de Las Campanas*.

Sur ce parcours, de plus d'une demi-lieue, la foule, loin de garder un respectueux silence — comme on l'a écrit — ne cessa de huer l'Empereur. La canaille Juariste raffinaït sur les



bourreaux et vomissait ses plus sales injures.

Au sommet du Cerro, à une centaine de mètres au-dessus de la riante vallée, devant la ville aux coupoles d'azur, les croix furent appliquées à un épaulement en adobé. Les trois pelotons d'exécution prirent position et reçurent leurs fusils chargés.

L'Empereur sortit alors de sa voiture, en tenant son chapeau à la main. Il embrassa le chanoine Soria et Sa Grandeur l'Evêque. Il serra, dans une dernière étreinte, ses compagnons Miramon et Méjia. Puis il prononça ces paroles suprêmes qu'on a recueillies :

— « *Je pardonne à tous, je demande que tous me pardonnent et je prie Dieu que mon sang fasse le bonheur du pays : Vive le Mexique!* »

Pour moi je ne les entendis pas. Je n'étais plus en état d'entendre. Et ce que je voyais m'apparaissait dans une lueur indéfinie, comme celle qui éclaire les figures atroces d'un cauchemar. Il y eut, après le roulement des tambours, un moment de lugubre expectative. Puis les



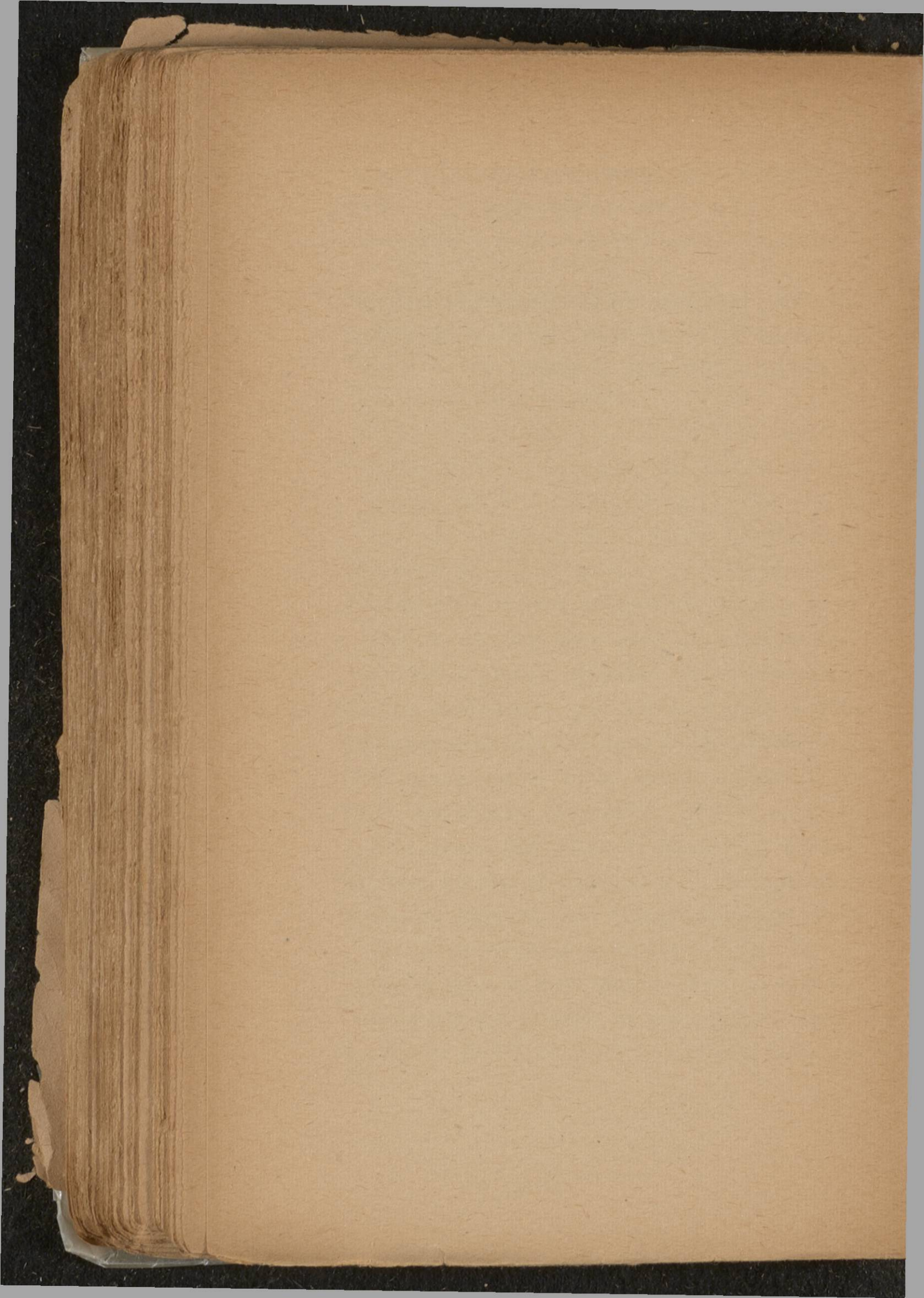
soldats épaulèrent leurs armes et les salves éclatèrent. Les deux généraux tombèrent foudroyés. Maximilien se débattait. Un Indien lui donna le coup de grâce.

Longtemps après que la foule se fût dispersée et après l'enlèvement des cadavres, j'errais encore sur le calvaire de *Las Campanas*. Mon cerveau ébranlé refusait de me conduire. Et je sentais obscurément que la salve meurtrière avait brisé dans mon être un ressort essentiel. Depuis ce jour, mon âme n'a plus jamais retrouvé le parfait équilibre, et les spectacles les plus ordinaires, par moment, me semblent monstrueux. La société m'a définitivement banni de son sein et je sens, quelle que soit la force de ma charité chrétienne, que je ne pourrai plus jamais participer à l'étrange vie des multitudes. Ce que je reproche à l'homme ce ne sont pas sa cruauté, ses fureurs, mais je ne sais quelle servilité, quel entêtement, quelle ostentation dans le mal. Que peut-on espérer d'une créature qui assassine en musique et au son des cloches de Dieu? Si cela a un sens, je dois con-



venir que les balles de Queretaro ont fracassé ma raison, en même temps qu'elles achevaient Maximilien, Miramon et Méjia.







## XIX

Sans le secours de Jésus Ramirez, je n'aurais jamais eu la force de gagner la côte mexicaine. Voyant mon état, le guérillero me conduisit lui-même à Vera Cruz d'où je pus m'embarquer pour l'Europe, une semaine après mon arrivée.

Je fis presque toute la traversée sans quitter ma cabine. De Saint-Nazaire je partis immédiatement pour Paris. Véronique, avertie, m'attendait à la gare. Pendant que nous parcourions la ville en voiture, je m'étonnais de l'extraordinaire éclat et de la gaiété des rues. Il était évident que pas une âme, sur les boulevards, aux abords des Tuileries, ne songeait encore au Mexique et à la tragédie de Queretaro. J'en fis la remarque.



— Qu'exigez-vous du pauvre monde? répondit Véronique, en me pressant la main. Croyez-vous donc qu'il n'y ait d'autres drames que ceux que l'histoire retient? Et mesurez-vous l'infortune à la grandeur imaginaire de ceux qu'elle atteint? Combien de tombes a-t-on creusées à Paris ou ailleurs au moment où Maximilien expirait sous les coups des soldats de Juarez? Cette ville, ce pays, la terre entière, sont pleins d'épouses et de mères désespérées, d'hommes persécutés, de vaincus, de martyrs innocents. Les pleurons-nous? Ne nous accusez pas d'insensibilité quand nous ne sommes qu'impuissants. Il faut se pénétrer de cette idée, Daniel, qu'en nous tout est limité : la faculté d'être heureux comme celle de souffrir.

Dans le paisible intérieur où M<sup>me</sup> Gautier vivait avec sa fille, je connus, pour la première fois, depuis de longs mois, quelques heures de détente. Oui, je pouvais encore me raccrocher à l'existence... Mais à condition de rompre entièrement avec mon passé et de quitter pour toujours l'ombre sévère des demeures royales.



---

Pendant la dernière journée que je passai à Paris, Véronique me mena au Musée du Louvre. Là, devant les immortels chefs-d'œuvre de l'art, elle me fit comprendre que l'abîme humain cèle autre chose que les abjections de la haine et du crime.

— Le tout, dit Véronique, est de choisir. Nos parents parfois nous vouent imprudemment à un destin qui n'était pas le nôtre; mais on peut en sortir. Je ne comprends pas qu'un homme — et je ne l'accepterais jamais de celui que j'aime — se préoccupe d'objets éphémères, indignes d'un esprit élevé. Ce qui reste d'Athènes c'est l'Acropole, le visage et le corps mutilé des Victoires et des Dieux. Tout le reste n'est que poussière et un Empire de plus ou de moins ne change rien à la face du monde.

Quand je quittai Véronique, elle me renouvela sa promesse de m'attendre et de me donner sa main.

— Surtout, dit-elle avec une lueur d'effroi dans ses yeux, brisez l'enchantement et n'en-



trez plus dans le cercle magique où si longtemps vous êtes resté prisonnier.

Dès mon arrivée à Bruxelles je me présentai au Palais du Comte de Flandre. Philippe me serra dans ses bras en pleurant. Il fallut que je lui fisse le récit de l'agonie et du martyre de Maximilien. Ce même jour il voulut me conduire auprès de son frère. J'objectai en vain que je n'étais pas en état de me présenter convenablement au roi. Philippe haussa les épaules :

— Il s'agit bien de cela. Venez donc, Daniel.

Une voiture nous transporta à Laeken. Dès que j'y fus annoncé, le roi et la reine voulurent me voir. Léopold II et Marie-Henriette étaient alors dans l'éclat de leur jeunesse. L'image a popularisé leurs traits. La haute taille de Léopold, son regard sombre, un peu fixe — celui de Charlotte! — sa longue barbe d'or, lui donnaient un aspect imposant. Mais il m'accueillit comme autrefois et me força à m'asseoir en sa présence. Comme Philippe, il voulut savoir tout ce qui s'était passé à Queretaro.



L'entretien se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. Je n'osai point parler le premier de Charlotte. Ce fut la reine qui prononça son nom, dans le silence mortel qui suivit mes révélations.

— Je vois l'Impératrice tous les jours, dit-elle. Tout espoir de guérison n'est pas perdu. L'Ecuyer d'Alain a gardé une grande place dans ses souvenirs troublés. Souvent elle prononce son nom. Et ce matin même, elle l'a appelé comme si elle pressentait qu'il allait revenir. Elle disait :

— Si Daniel était ici, je serais moins abandonnée. Où est-il ?

— En ce cas, dit le Roi, l'Ecuyer d'Alain nous accompagnera au château de Tervueren, le plus tôt possible. Si sa présence apporte quelque soulagement à notre pauvre sœur, nous serons délivrés d'un cruel souci. Daniel est libre il est notre frère d'adoption, lui seul peut sauver Charlotte des soins mercenaires.

Je faillis protester contre cet arrêt et crier : *Mais non, je ne suis plus libre...* Le regard sé-



vère du roi, la main de Philippe, pressant la mienne, arrêterent ces paroles sur mes lèvres.

Après une nuit d'angoisse, je compris que la fatalité me tenait parole et que mes vœux impies allaient s'accomplir. Mais pas comme je l'avais voulu ni à l'heure choisie. Je me résignai.

Le roi, la reine, Philippe me conduisirent eux-mêmes à Tervueren. Là, sur un banc du parc — que l'automne parait déjà de ses beautés funèbres — je revis Charlotte! Charlotte, vêtue de blanc, et tressant une couronne de fleurs, dont elle ne parvenait pas à nouer les bouts.

— Daniel, dit-elle, sans surprise dans sa voix et continuant son jeu puéril, que tu as été long à venir! Nous voilà réunis, *senor? You wished it.* Je ne veux plus que tu t'en ailles...

Et, faisant signe à ceux qui nous entouraient, elle ajouta :

— Maintenant vous pouvez me laisser seule. Je ne suis plus en danger. Allez vivre, allez vivre. Pour nous le temps s'est arrêté...



Au bout d'une semaine, tout le monde fut d'accord au château pour affirmer que ma présence avait les plus heureux effets sur la santé et le moral de Charlotte.

« Elle dormait mieux, n'était plus agitée et ses heures de lucidité étaient plus nombreuses. Je ne pouvais plus l'abandonner. »

D'ailleurs, il ne vint à l'esprit de personne que le désir de m'éloigner de Charlotte pût exister en moi. Moi-même j'eusse considéré une fuite comme une désertion. Mais j'espérais encore que cette épreuve ne durerait pas. Que la guérison ou la mort me délivreraient un jour de la dure mission qui m'était imposée.

« *Vous seul, vous pouvez sauver Charlotte des soins mercenaires...* »

Ainsi je devins et je suis resté, pendant soixante ans, le gardien d'une princesse démente.

Selon la parole prophétique qu'elle prononça au matin de mon retour, le temps s'arrêta pour nous. Un demi-siècle roula sur le monde, avec ses expiations et ses fureurs, sans



nous toucher : Sadowa, Sedan, la Commune, les guerres coloniales, les convulsions balkaniques, la grande guerre, l'invasion, un fracas de trônes écroulés, d'émeutes, l'écho des canonnades de l'Yser, la lueur des brasiers de l'Artois et de la Somme... Rien ne devait nous distraire d'un jeu qui était le nôtre et que le monde ne connaissait pas.

— Va, me disait Charlotte, va. Va loin, va à la guerre. Quand tu reviendras je te dirai : « Que tu as été long à venir! » *La sole pena que tengo hoy*. Oui, señor, la seule peine qui me reste en ce jour...

FIN.

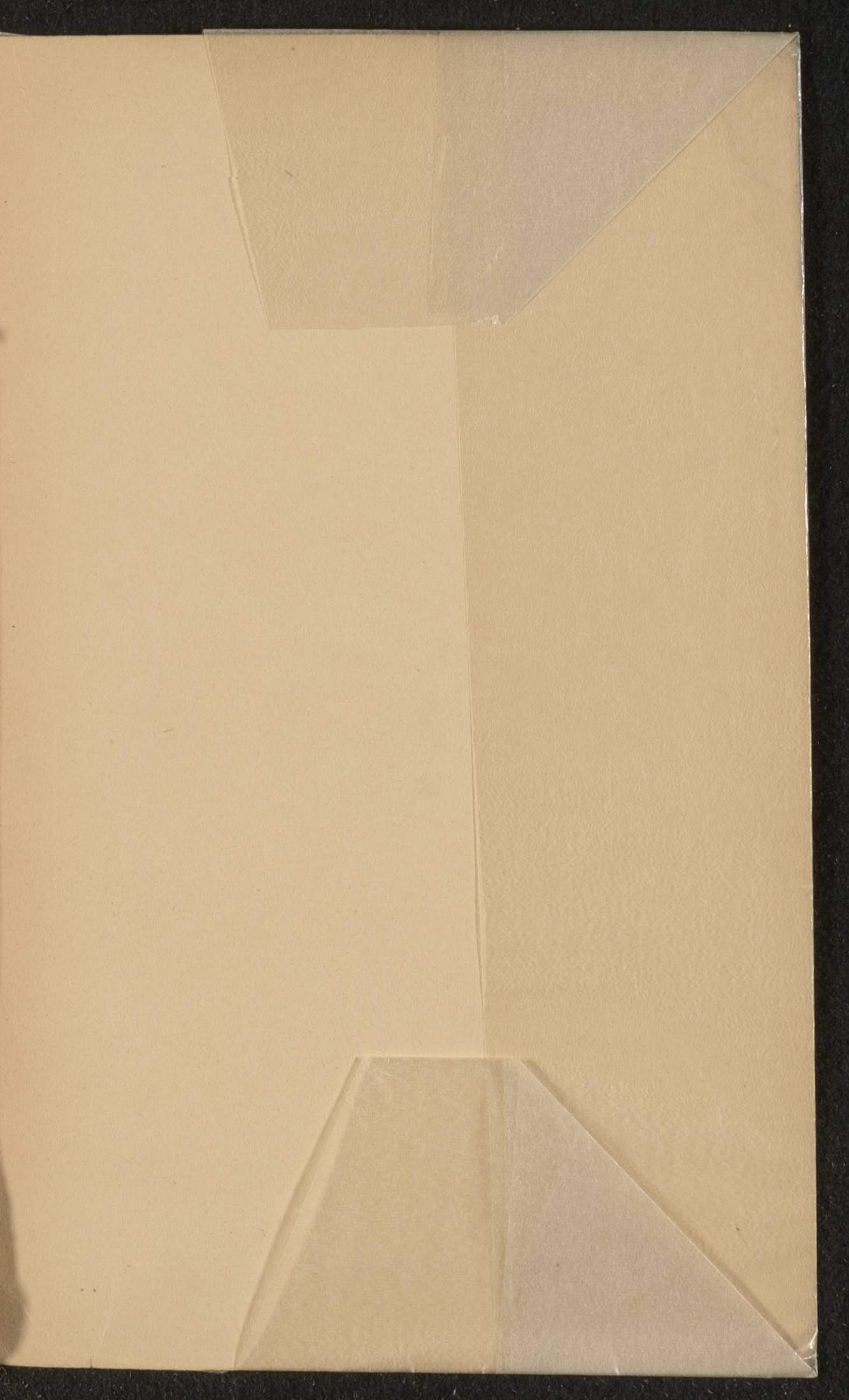


ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE E. RAMLOT ET C<sup>ie</sup>,  
52, AVENUE DU MAINE, PARIS.

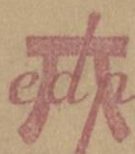












**Quelques ouvrages parus aux Éditions des Portiques**

- René PUJOL : *Le Resquilleur sentimental.*  
Pierre MILLE : *Mes Trônes et mes Dominations.*  
Hélène MACKAY : *Patte Blanche* (Prix des Portiques).  
Edouard PEISSON : *Le Courrier de la mer Blanche* (Prix des Vikings).  
Eugène SAILLARD : *Les quatre Sourires* (Prix de l'Humour).  
RACHILDE : *La Femme aux mains d'ivoire.*  
Georges PILLEMENT : *Jaune et Rouge.*  
ANNE-ARMANDY : *Muscat.*  
Marcel ARNAC : *L'Amour au miroir.*  
Gabrielle REVAL : *Altesse Impériale.*  
Pierre POUVILLON : *Cœurs émus* (Prix des Portiques).  
René JOLIVET : *Épave.*  
J. BRUNO RUBY : *Sig l'Aventurier.*  
H. VAN OFFEL : *Le Jongleur d'épée.*  
Charles DERENNES : *Les Porte-Bonheur.*  
Edouard PEISSON : *Joëlle.*  
Marcel MOMPEZAT et Armand ZIWES : *La Ville asphyxiée.*  
Marion GILBERT : *La Maison du doute.*  
Henry de GOLEN : *Carré de rois.*  
RABETTE-DIVOIRE : *La Bourgeoise empoisonnée.*  
Alain SABRAN : *La Tempête sur un trône.*  
Dominique ANDRÉ : *Le Baiser froid.*  
Henri NADEL : *La Consolatrice*  
Joseph PEYRÉ : *L'Escadron blanc* (Prix de la Renaissance).  
Charles-Henry HIRSCH : *L'Homme aux sangliers* (15 fr.).  
Jarl PRIEL : *Le Trois mâts errant.*  
CHAFFIOL-DEBILLEMONT : *Tourmente.*  
Horace VAN OFFEL : *Le Chemin de Ronde.*  
E. BUENZOD : *Boabdil Nux, Roi du violon.*  
J.-H. ROSNY Jeune, : *L'Argentine.*  
M. CONSTANTIN-WEYER : *Drapeau rouge.*  
A. SERDAC : *Détresse du Samca.*  
P. DOMINIQUE : *Les Poux du Lion.*  
Charles-Henry HIRSCH : *Les Rouchard.*  
César SANTELLI : *Le Pain mal partagé.*

**Chaque volume : 12 francs**